NAZIONALE
B. Prov.
1247
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XXX

Palchetto

Num.° d' ordine 5930

B. Rov. III 1247

1 1 1
3
9 9

SBN
G1F.SSS9.

OEUVRES

POSTHUMES

DE

FRÉDERIC II,

ROI DE PRUSSE.

TOME XI.

A BERLIN,

CHEZ VOSS ET FILS ET DECKER ET FILS.

1788.

CORRESPONDANCE.

LETTRES
A
MONSIEUR D'ALEMBERT.

Je vous dois trois lettres, mon cher d'Alembert. L'ouvrage de mon métier, les hémorrhoïdes & des humeurs goutteuſes m'ont empêché de vous répondre plutôt. Je commence par vous remercier de votre ouvrage ſur les hautes ſciences, que je trouve admirable, parce que vous avez daigné deſcendre des régions éthérées pour vous rabaiſſer jusqu'à la conception des ignorans. J'appelle votre manuſcrit mon guid'âne, & je me rengorge de comprendre quelque choſe aux myſtères que vous autres adeptes cachez à la multitude. Je vous ſuis très-obligé de l'envoi du grammairien. J'ai cru m'appercevoir que c'eſt un garçon ſage, & qui vaut mieux que l'emploi qu'on lui donne ne lui procurera de moyens de développer ſes talens. Je vous envoie en même temps les règlemens de mon académie. Comme le plan en eſt nouveau, je vous prie de m'en dire votre ſentiment avec ſincérité.

Nous attendons ici Mr Helvétius: ſelon ſon livre le plus beau jour de notre connoiſſance ſera le premier; mais on dit qu'il vaut infiniment mieux que ſon ouvrage, qui, quoique rempli d'eſprit, ne m'a ni perſuadé ni convaincu. A propos de l'hiſtoire de vos jéſuites, dont je vous remercie d'avance, le Pape a envoyé une nouvelle bulle par laquelle il confirme leur inſtitut; auſſitôt j'en ai fait défendre l'inſinuation dans mes États. O que Calvin me voudroit de bien, s'il pouvoit être informé de cette anecdote! Mais ce n'eſt pas pour l'amour de Calvin, c'eſt pour ne point autoriſer encore plus dans le pays une vermine malfaiſante, qui tôt ou tard ſubira le ſort qu'elle a eu en France & en Portugal.

Je vis à préſent ici dans la plus grande tranquillité. Je m'amuſe à corriger des vers que j'ai faits dans des temps de troubles; mais meſurer des ſyllabes & clouer une rime au bout, eſt une bien futile occupation en comparaiſon de celles de certains grands génies, qui meſurent la vaſte étendue de l'eſpace. Que voulez-vous? Je vous dirai comme Fontenelle, qu'il faut des hochets pour tout âge. Je ſuis

vieux, j'ai des infirmités, & les vers me font plaiſir. Ma philoſophie me dit qu'il y a tant de déſagrémens dans le monde & ſi peu de plaiſirs, qu'il faut ſaiſir ces derniers où on les trouve; le grand point eſt d'être heureux, le fût-on en jouant aux poupées; mais on ne l'eſt guère quand l'eſtomac digère mal.

Je vous plains ſincèrement de ſouffrir & de languir dans un âge où vous êtes encore dans toute votre force. Je ſoupçonne qu'il y a quelque opilation dans les viſcères du bas-ventre, & j'opine pour les eaux minérales & apéritives. L'eſtomac eſt dans le cas des philoſophes, on l'accuſe ſouvent de la faute des autres. Il faut que vous faſſiez examiner vos urines, & que vous vous tâtiez ſous les côtes, pour vous aſſurer que le foie eſt en bon état; il faut que les médecins obſervent ſi le fiel & la bile font leur devoir, en concourant à la digeſtion. Il faut que ſur les ſymptômes ils s'aſſurent ſi votre méſentère eſt en bon état, ou ſi le ſang eſt trop épaiſſi; car tous ces détails ſont néceſſaires pour fonder la méthode ſelon laquelle ils doivent vous traiter. Toutefois prenez de l'exercice, & ne vous en déſaccoutumez

pas, ou votre mal ira en empirant. Songez qu'il n'y a que vous ſeul qui ſouteniez en ce moment la gloire de votre patrie; & comme vous aimez cette ingrate, conſervez-vous au moins pour elle.

Croiriez-vous bien que j'ai reçu une lettre de Voltaire? Je lui ai répondu fort obligeamment. Il crie contre ſon Dictionnaire philoſophique qu'on imprime en Hollande, mais nous ſavons à quoi nous en tenir. A propos, on dit que vous avez un monſtre dans le Gevaudan. Vous verrez que c'eſt le Marquis avec ſa capote, qu'on aura pris un monſtre. On dit qu'il dévore des enfans & qu'il eſt fort leſte à ſauter de branche en branche, cela ne lui reſſemble pas; ſi le monſtre dormoit, ce ne pourroit être que lui.

Nous avons eu ici un prince de Courlande qui a paſſé vingt ans en Sibérie; par tout ce qu'il en a conté, il n'a donné envie à perſonne d'y aller, & je crois que vous n'avez pas mal calculé en refuſant de vous approcher de ce voiſinage. Je me flatte d'apprendre bientôt de meilleures nouvelles de votre ſanté; perſonne n'y prend plus de part que moi. Sur ce &c.

A Potsdam, le 24 Mars 1765.

J'ai été fâché d'apprendre la mortification qu'on vient de vous faire eſſuyer, & l'injuſtice avec laquelle on vous a privé d'une penſion qui vous revenoit de droit. Je me ſuis flatté que vous ſeriez aſſez ſenſible à cet affront pour ne pas vous expoſer à en ſouffrir d'autres. Nous autres militaires, ne ſommes pas gens à tendre l'autre joue quand on vient de nous frapper. Ce qu'on appelle honneur dans le monde eſt ſans doute un préjugé; mais il eſt établi, & c'eſt par cette règle que l'on juge les actions des hommes. Je vous en dirois bien davantage, ſi je croyois vous perſuader: toutes mes raiſons viennent après coup, parce que je remarque que votre parti eſt pris & que vous êtes décidé. Ne croyez pas cependant que vos raiſons me paroiſſent auſſi bonnes qu'au petit cercle de vos amis qui vous entoure à Paris. J'aime à ergoter contre les géomètres, pour expérimenter ſi ſans ſavoir *k k* plus *b*, on peut ne pas déraiſonner.

Voici donc ce que je vous répondrois, ſi cette ſcène ſe paſſoit en converſation: que de-

puis long-temps les climats ſont conſidérés comme aſſez ſemblables, ſi on en excepte la ligne & le pôle; que ceux qui vivent dans la zone tempérée, n'éprouvent qu'une légère différence de la température de l'air. Il y a quelques lieux qui ſe diſtinguent à la vérité par un air mal-ſain, comme Mantoue, Peſt en Hongrie, Oſtende en Flandre; mais certainement l'air de Berlin n'a jamais paſſé pour mal-ſain; il eſt même ſi favorable aux François, que pluſieurs réfugiés de cette nation ſont morts après avoir paſſé quatre vingt dix ans, de ſorte que le climat peut ſervir d'excuſe honnête, mais non pas de raiſon. Votre ſecond argument a quelque choſe de plus plauſible; il eſt dans l'ordre de la nature que je meure avant vous, & je ne puis pas vous garantir le contraire; mais qui vous dit que je ne ſaurois mettre votre fortune à l'abri des caprices de la poſtérité? Cela ſe peut, & cela eſt très-faiſable. Voilà ma réfutation, je la trouve victorieuſe, je m'élève déjà un trophée pour avoir vaincu un grand géomètre, le tout en pure perte, parce que je n'ai pas le don de convaincre.

Mais parlons d'autres choſes. Vous me demandez mon ſentiment ſur votre hiſtoire des jéſuites? Je vous avoue qu'il y reſte quelque choſe à déſirer. Je m'attendois à voir en abrégé l'hiſtoire de l'établiſſement de cet ordre, & ſurtout les règles de leur inſtitut; je croyois y trouver les progrès que cet ordre a faits dans le monde, la politique qui a préſidé à ſon établiſſement & à ſon extinction, les noms des plus célèbres de leur corps, comment la doctrine du régicide a pris naiſſance chez eux, les meurtres ſacrés dont ils ont été les auteurs, leurs querelles avec les janſéniſtes, leur conduite en Portugal, & enfin ce qui a donné lieu à leur banniſſement de France. Le plan que vous vous êtes propoſé eſt différent de celui-ci. Vous avez heurté les jéſuites & les janſéniſtes en même temps; ils ont crié & ils ont cru devoir intéreſſer le trône dans cette querelle. Le miniſtère peut avoir de l'humeur de ce que vous avez découvert ſes vues cachées; car Mr de Choiſeul ayant eu la hardieſſe d'attaquer les jéſuites & de les chaſſer de France, ne manquera pas de courage, s'il en trouve l'occaſion, pour détruire les autres *cucu-*

lati; mais peut-être s'en cache-t-il & ne veut-il pas qu'on avertiſſe la milice tonſurée de l'étendue de ſes vues. Voilà ce que je penſe ſur toute cette affaire.

Je ſuis ici aux eaux à me baigner quatre heures par jour, & il ſe peut bien que je raiſonne en l'air ſur les vues de vos miniſtres, que je ne connois ni ne veux connoître. Je ſuis à préſent diſciple de Thalès & de Buffon; dans le bain je conſidère l'eau comme le principe de toutes choſes, & ſi l'eau m'a fait mal penſer, prenez-vous-en à cet élément; celle de la Seine eſt ſi mauvaiſe, que vous devriez la prendre en averſion; beaucoup de médecins la croient très-malfaiſante pour l'eſtomac, au lieu que notre eau de Berlin eſt très-pure & bienfaiſante. Je n'en dirai pas davantage, & je me contente, en vous aſſurant de mon eſtime, de prier Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte garde.

Le 20 Août 1765.

Je vois par votre lettre que votre eſprit eſt auſſi malade que votre corps; ce qui cauſe une double ſouffrance. Je ne me mêle de guérir

ni l'un ni l'autre, parce que les géomètres ont un tempérament à eux, & une façon de penſer bien plus élevée que les autres hommes. Si j'avois à parler à quelque littérateur, je lui dirois qu'en aucun pays les penſions n'ont décidé du mérite; qu'Ovide, tout exilé qu'il étoit, balance à préſent & ſurpaſſe en réputation le tyran qui l'opprima; que ſi les richeſſes donnoient des talens, perſonne n'en auroit plus que C. P. & leurs ſemblables; & qu'ainſi ce littérateur feroit bien de croire que le mérite, le talent, & la réputation qui les ſuit, tiennent à l'homme & non aux décorations. Mon littérateur ſe conſoleroit, il ſe feroit admirer comme auparavant & il ſeroit heureux. Ce raiſonnement n'étant pas ſoutenu de *k k* plus *b*, ne peut ſe préſenter en cet état vis-à-vis des hautes ſciences; toutefois il eſt fondé ſur un calcul très-juſte, ſur un parallèle des dons de la nature & de ceux de la fortune, ſur une idée nette de ce qui doit attirer l'eſtime des hommes & de ce qui la mérite le plus, ſur une comparaiſon qui doit conſoler un grand homme de l'injuſtice qu'il ſouffre en ſe rappelant que d'autres grands hommes ont été encore plus

infortunés. J'avoue que j'aurois dû citer préférablement à Ovide, Galilée & Socrate; mais comme il n'eſt queſtion que de jéſuites & non d'antipodes, que vous n'empêchez pas les ſculpteurs d'orner d'images vos autels, & qu'on ne vous donne point de ciguë à boire, j'ai mieux aimé parler d'un auteur qui réjouit le monde, que de ceux qui (à ce qu'ils prétendent) l'ont éclairé.

Si j'avois à traiter ce ſujet avec quelque militaire, je lui dirois: ſouvenez-vous de Cajus Marius, qui ne fut jamais plus grand, qui ne fit jamais paroître plus de courage, que lorsque proſcrit & abordé ſur les rivages africains, il répondit à un officier du préteur qui lui faiſoit dire de ſe retirer: dis-lui que tu as vu Cajus Marius aſſis ſur les ruines de Carthage. C'eſt dans le malheur qu'il faut du courage. J'endoctrinerois mon militaire de toute la morale ſtoïque; mais qu'eſt-ce que la morale? La mode malheureuſement en eſt paſſée. Notre ſiècle a la rage des courbes, & tous ces calculs ingénieuſement imaginés ne valent pas à mon ſens des principes de conduite qui répriment les paſſions effrénées & par lesquels les hommes peuvent

jouir du foible degré de bonheur que comporte leur nature.

Je ne finirois point ſur cet article, ſi je voulois répéter ce qu'on a dit: toutefois je ſuis perſuadé que vous prendrez votre parti ſur ce qui vient de vous arriver, & que vous ne voudrez pas donner à vos ennemis la joie de ſoupçonner qu'ils vous tuent par leurs perſécutions. Je ſerai charmé de vous revoir en quelque occaſion que ce ſoit, & j'eſpère que le temps, ce grand maître, paſſera ſon éponge ſur le paſſé & vous fera recouvrer votre ſanté, votre gaieté & votre repos. Sur ce &c.

Le 23 Novembre 1765.

Le Sr de la Grange doit arriver à Berlin; il a obtenu le congé qu'il ſollicitoit, & je dois à vos ſoins & à votre recommandation d'avoir remplacé dans mon académie un géomètre borgne par un géomètre qui a ſes deux yeux; ce qui plaira ſurtout fort à la claſſe des anatomiſtes. La modeſtie avec laquelle vous vous comparez au Sr de la Grange, élève votre mérite

au lieu de le rabaiſſer, & ne me fera pas prendre le change ſur ma façon de penſer & ſur l'eſtime que j'ai pour vous. Notre académie eſt aſſez fournie à préſent de ſujets. Nous avons le Sr Caſtillon & ſon fils qui obſervent le ciel. On fait des réparations au bâtiment de l'académie, de même qu'à ſon obſervatoire. Mr Euler, qui aime à la folie la grande & la petite ourſe, s'eſt approché du nord pour les obſerver plus à ſon aiſe. Un vaiſſeau qui portoit ſes *x*, *z*, & ſon *k k* a fait naufrage; tout a été perdu, & c'eſt dommage, parce qu'il y auroit eu de quoi remplir ſix volumes in-folio de mémoires chiffrés d'un bout à l'autre, & l'Europe ſera vraiſemblablement privée de l'agréable amuſement que cette lecture lui auroit donné. Tandis que Mr Euler tire vers le nord, mon neveu voyage vers le ſud; il trouve que la nation françoiſe eſt la plus civile & la plus galante de l'Europe; & pour vous parler en votre ſtyle, ce Prince trouve que votre politeſſe redouble pour les étrangers en raiſon inverſe du quarré des maux qu'on vous a faits.

Vous me parlez d'un abrégé chronologique de l'hiſtoire de l'Égliſe, que je ne connois point.

Je

Je lis rarement des préfaces; cependant j'ai ouï dire que l'auteur de celle-là étoit auſſi effronté qu'inſolent, qu'il a eu l'impertinence de prouver par un factum que Jean le Blanc n'étoit que Jean Farine.

On dit qu'on eſt toujours en train de brûler les livres en France. C'eſt une reſſource en cas de grand hiver; ſi le bois manque, les livres ne manqueront pas, pourvu qu'on ne brûle que l'écriture & non les auteurs; ce qui deviendroit trop ſérieux, & je me mettrois de mauvaiſe humeur, ſi l'on dreſſoit des bûchers pour de certains philoſophes auxquels je m'intéreſſerai toujours. Sur ce &c.

Le 26 Juillet 1766.

Il m'eſt impoſſible de vous répondre au ſujet de ce priſonnier auquel vous vous intéreſſez, parce que ſon crime & ſon nom même me ſont inconnus. On a demandé des éclairciſſemens aux tribunaux d'Embden & de Clèves, dont il faut attendre les rapports, pour ſavoir de quoi cet homme eſt accuſé. Quoi qu'il en ſoit,

j'oſe me flatter que les colléges de juſtice de mon pays ne portent pas l'oubli des formalités & la précipitation des jugemens au même point que vos cours de juſtice de France; & je ne penſe pas qu'un innocent ait été condamné, à moins que durant la guerre il ne ſe ſoit paſſé des choſes qui ne ſont point parvenues jusqu'à moi.

Vous me preſſez de vous dire ce que je penſe des additions que vous avez faites à vos Eſſais de littérature. Il me ſemble vous avoir écrit que je m'étois inſtruit dans cette partie de l'ouvrage où vous daignez abaiſſer la ſublime géométrie au niveau de mon ignorance, que j'approuvois beaucoup la ſageſſe & la circonſpection avec laquelle vous avez traité la partie métaphyſique, matière délicate & ſcabreuſe, & qu'il me ſembloit que c'étoit la ſeule manière de l'expoſer, ſans ſoulever contre ſoi un eſſaim de docteurs armés d'anathèmes & d'imprécations. La partie qui regarde les beaux arts eſt plus libre; il eſt permis de dire ſur le ſujet de l'hiſtoire, de la poëſie & de la muſique tout ce que l'on veut, ſans craindre l'inquiſition: & comme les goûts ſont différens, il ſeroit difficile de trouver deux perſonnes dont les ſentimens

fuſſent d'accord en tout. Pour moi, par exemple, je me ſuis fait une habitude d'étudier l'hiſtoire en la prenant à ſes commencemens, & en la ſuivant jusqu'à nos jours, par la raiſon qu'on établit des principes avant d'en tirer des conſéquences. J'aime dans la poëſie tout ce qui parle au cœur & à l'imagination, la politique & la fable, & je ſerois fâché qu'on voulût en bannir la mythologie, ſi féconde en images. Ce n'eſt pas à dire qu'on abuſe d'images uſées; mais que de reſſources pour un beau génie que ce nombre d'allégories charmantes ſous leſquelles les anciens enveloppoient leurs connoiſſances phyſiques! Si des barbares, des prêtres fanatiques ont détruit les images des Dieux du paganisme, ſeroit-ce à des gens de lettres du XVIIIème ſiècle à faire main baſſe ſur ce que des ſiècles où fleuriſſoient les arts & le goût ont produit de plus ingénieux? En un mot le premier devoir du poëte eſt de plaire; il faut qu'il lui ſoit libre d'employer tel ſecours qu'il veut, pourvu qu'il y réuſſiſſe.

Je n'oſe pas dire que j'ai trouvé quelques ſophismes en dialectique dans les penſées d'un grand géomètre ſur la muſique; mais je penſe

qu'il y a quelque abus de mots dont la définition, peut-être différente, m'empêche d'être du ſentiment de ce grand homme. Il convient que la muſique ne peut articuler que les ſentimens de l'ame, que par conſéquent tout ce qui peut être du reſſort des autres ſens, ne l'eſt pas de l'acouſtique; cependant il exige du compoſiteur qu'il rende le lever du ſoleil: ne ſeroit-ce pas qu'il veut que le muſicien exprime cette joie douce & tranquille qu'inſpire le lever de l'aurore? Cela ſe peut; mais de monter des cordes les plus baſſes de l'inſtrument aux plus aiguës, & d'en redeſcendre, au gré du géomètre, cela ne peut jamais établir la moindre analogie entre le ſpectacle d'une belle matinée & les ſons articulés. Tenons-nous-en donc en muſique à l'expreſſion des affections de l'ame, & gardons-nous de rendre les cris des grenouilles, le croaſſement des corbeaux & cent autres ſujets dont l'imitation eſt vicieuſe en muſique comme en poëſie: toutes les choſes de ce monde, ainſi que les arts qui ſervent à nos plaiſirs, ont leurs bornes circonſcrites; ſi nous les étendons au delà de leur ſphère, nous les dénaturons au lieu de les per-

fectionner. Je ne ſuis qu'un dilettante & je ne décide point ſur des matières qu'à peine il m'eſt permis d'effleurer; mais vous avez voulu que je vous diſe ce que je penſe; le voilà. Pour Mr l'Abbé d'Olivet, dont je ſuis le très-humble ſerviteur, bien loin de lui vouloir du mal de ſon *crep* ou *crepe*, je lui ai la plus grande obligation de ce qu'il m'a cité; depuis, je me crois un auteur fameux, & je prends les airs de ſuffiſance d'un poëte dont il eſt fait mention dans l'académie françoiſe. Je recommande mes ſolécismes & mes barbarismes à ſon indulgence; car dans ce pays-ci on craint plus les cenſures grammaticales que celles de la ſorbonne & du pape même.

Vivent les philoſophes! voilà les jéſuites chaſſés de l'Eſpagne. Le trône de la ſuperſtition eſt ſapé & s'écroulera dans le ſiècle futur; toutefois prenez garde qu'il ne vous écraſe en tombant; car la chute de tous les trônes du monde ne vaut pas les chagrins & les perſécutions qui troublent le bonheur de notre vie. Je vous ſouhaite un bonheur conſtant & inaltérable. Sur ce &c.

Le 5 Mai 1767.

Je vous ſuis obligé des vœux que le nouvel an vous fait faire pour ma perſonne, & j'y répondrois tout de ſuite, ſi je n'étois retenu par la diète de Ratisbonne, dont les graves délibérations roulent à préſent ſur les complimens de la nouvelle année; la pluralité des voix incline à les ſupprimer. Vous ſavez qu'un certain fiſcal Anis m'a fort perſécuté dans ſon temps; & comme je crains la cenſure, je me borne à faire pour vous les vœux quotidiens de toute l'année. Si ma dernière lettre vous a fait rire, c'eſt que j'aime à égayer les matières qui en ſont ſuſceptibles & qu'il me paſſe journellement par les mains tant de choſes graves ou ennuyeuſes, que je m'en dédommage, quand j'en ai l'occaſion, par d'autres qui délaſſent l'eſprit: & pourquoi toujours traiter la philoſophie avec une mine refrognée? J'aime à dérider le front des philoſophes, & à badiner ſur les opinions, qui, ſi on les examine de près, n'ont pas de grands avantages les unes ſur les autres. Le ſage l'a dit: vanité des grandeurs, vanité de la philoſophie, & tout eſt vanité.

Ne penſez pas cependant que je ne ſai que rire; j'ai fait pleurer il y a quelques jours toute l'aſſemblée d'une académie à laquelle vous vous intéreſſez, au ſujet du diſcours que je vous envoie, ſelon l'uſage, comme on dit, parce que vous en êtes membre. Je crois que le fils de Caſtillon eſt tout inſtallé ſur la tour de l'obſervatoire, & que Jupiter, Vénus, Mars, Mercure ne gravitent plus que ſelon ſes ordres. J'avois fait mon accord qu'il adouciroit nos hivers & réchaufferoit nos printemps; jusqu'ici il n'a pas tenu parole, mais comme ſa domination n'a commencé que depuis peu, il y a apparence qu'elle n'eſt pas encore aſſez affermie pour que les planètes lui obéiſſent.

On m'a envoyé de Paris deux nouvelles tragédies, les Canadiens & Coſroès. Les jeunes gens qui en ſont les auteurs ne font pas mal les vers: s'ils pèchent, c'eſt qu'ils n'ourdiſſent pas aſſez finement la trame de tout l'ouvrage, & que les ſituations ne ſont pas aſſez préparées, ni amenées aſſez naturellement; c'eſt qu'ils manquent de cenſeurs éclairés qui les conduiſent dans une route où il eſt facile de s'égarer ſans guide; mais ſi le public les dégoûte, il

étouffe des talens naiſſans qui pourroient ſe développer.

Pour les talens des jéſuites, ils ne ſe développeront plus: les voilà chaſſés de la moitié de l'Europe & du Paraguay même; les poſſeſſions qui leur reſtent ailleurs, me ſemblent précaires. Je ne répondrai pas de ce qu'il leur arrivera en Autriche, ſi l'Impératrice-Reine vient à mourir; pour moi je les tolérerai tant qu'ils ſeront tranquilles & qu'ils ne voudront égorger perſonne. Le fanatiſme de nos pères eſt mort avec eux; la raiſon a fait tomber le brouillard dont les ſectes offuſquoient les yeux de l'Europe. Ceux qui ſont aveugles & cruels, peuvent encore perſécuter; ceux qui ſont éclairés & humains, doivent être tolérans. Que cette odieuſe perſécution ſoit un crime de moins pour notre ſiècle. C'eſt ce qu'on doit attendre des progrès journaliers que fait la philoſophie; il ſeroit à ſouhaiter qu'elle influât autant ſur les mœurs que la philoſophie des anciens. Je pardonne aux ſtoïciens tous les écarts de leurs raiſonnemens métaphyſiques, en faveur des grands hommes que leur morale a formés. La première ſecte pour moi ſera conſtamment celle qui in-

fluera le plus ſur les mœurs, & qui rendra la ſociété plus ſure, plus douce & plus vertueuſe. Voilà ma façon de penſer; elle a uniquement en vue le bonheur des hommes & l'avantage des ſociétés.

N'eſt-il pas vrai que l'électricité & tous les prodiges qu'elle découvre jusqu'à préſent n'ont ſervi qu'à exciter notre curioſité? N'eſt-il pas vrai que l'attraction & la gravitation n'ont fait qu'étonner notre imagination? N'eſt-il pas vrai que toutes les opérations chimiques ſe trouvent dans le même cas? Mais en vole-t-on moins ſur les grands chemins? Vos traitans en ſont-ils devenus moins avides? Rend-on plus ſcrupuleuſement les dépôts? Calomnie-t-on moins, l'envie eſt-elle étouffée, la dureté de cœur en eſt-elle amollie? Qu'importe donc à la ſociété ces découvertes des modernes, ſi la philoſophie néglige la partie de la morale & des mœurs, en quoi les anciens mettoient toute leur force? Je ne ſaurois mieux adreſſer ces réflexions que j'ai depuis long-temps ſur le cœur, qu'à un homme qui de nos jours eſt l'Atlas de la philoſophie moderne, qui par ſon exemple & ſes écrits pourroit remettre en vigueur la diſcipline

des Grecs & des Romains, & rendre à la philoſophie ſon ancien luſtre. Sur ce &c.

Le 7 Janvier 1768.

Vous avez reçu un Éloge moins fait pour l'oſtentation que pour la vérité. Je vous aſſure que le talent de l'orateur n'y étoit pour rien & que le témoignage unanime de l'auditoire a bien juſtifié l'auteur de cette accuſation; mais je paſſe ſur un ſujet trop triſte pour que j'y inſiſte plus long-temps; & je félicite les philoſophes des ſottiſes récentes du grand Lama. Vos vœux n'auroient pu que difficilement obtenir du Ciel qu'il ſe conduiſît plus mal; il reſſemble à un vieux danſeur de corde, qui dans un âge d'infirmité veut répéter ſes tours de force, tombe & ſe caſſe le cou. Les foudres des excommunications ſont depuis long-temps rouillées dans le Vatican; falloit-il les tirer de cet arſenal, pour les lancer d'un bras impuiſſant, & dans quel temps? où le maître eſt auſſi décrédité que le vicaire, où la raiſon rejette haute-

ment tout verbiage myſtique & inintelligible, où le peuple eſt moins abſurde que les hommes en place ne l'étoient autrefois, où des ſouverains aboliſſent de leur propre autorité l'ordre des jéſuites, qui ſervoient de gardes du corps à la papauté. Vous verrez que le pape ſera auſſi maltraité à Paris que les philoſophes, & que le père éternel de Verſailles trouvera très-mauvais la galanterie que le ſaint ſiége a faite à ſon petit-fils. Que ces prophéties s'accompliſſent ou non, il en réſulte pour moi la conſolation d'avoir un confrère de plus excommunié; cela eſt d'autant plus agréable, que cet événement ſe trouve le premier en ce genre qui arrive de mon temps.

J'ai vu une épître où le pauvre Marmontel veut ſauver une fille de théâtre pour ſes charités; il paroît que les cenſures de la ſorbonne ne l'ont pas encore ſu corriger du vice horrible de la tolérance: comme il veut ſauver tout le monde, je me flatte qu'il fera un généreux effort en faveur du Duc de Parme & pour moi, de ſorte qu'avec Marmontel, le Duc de Parme, la danſeuſe & moi, nous irons droit en paradis, malgré la ſorbonne & le Pape.

On dit que vous travaillez à augmenter l'édition de vos œuvres, & je m'en réjouis, parce que perſonne n'écrit d'un ſtyle auſſi clair & auſſi net que le vôtre ſur des matières abſtraites de géométrie.

On n'entend plus parler de Voltaire. Des lettres de la Suiſſe annoncent qu'il travaille à un ouvrage deſtiné pour l'Impératrice de Ruſſie; je ne ſais ce que ce peut être. Il pourra compoſer un code de nouvelles lois pour les Polonois, Tartares ou Perſans. Pour moi, j'ai eu différentes indiſpoſitions de ſuite qui m'ont fort incommodé; mais qui n'en a pas? on dit que c'eſt pour exercer notre patience. Je voudrois que votre ſanté ne fût pas dans le cas d'expoſer plus long-temps votre patience à s'impatienter, & que votre corps auſſi ſain que votre ame & votre eſprit, ne fût point comme ces fourreaux qu'on dit que l'épée uſe; & ſi ce peut être une conſolation pour vous, comptez qu'il y a ici des perſonnes qui s'intéreſſent ſincèrement à votre conſervation, ainſi qu'à tout ce qui peut vous être avantageux. Sur ce &c.

Le 24 Mars 1768.

Un Dieu favorable aux philoſophes a envoyé un eſprit de vertige & de démence (au lieu du ſaint eſprit) au ſaint père, qui lui inſpire de puiſſantes erreurs & des entrepriſes extravagantes. On dit que le bras levé il va lancer ſes foudres ſur le très-chrétien, le très-catholique & le très-fidelle. Vous l'allez voir adopter le défenſeur de la foi & le très-hérétique philoſophe de Sans-Souci, pour n'être pas iſolé & dépourvu de cortége. La poſtérité ſera ſurpriſe d'apprendre quels géans le pape a bien oſé excommunier. Tout ce que mériteroit le Pape, ſeroit que ces ſacrées majeſtés lui jetaſſent des pommes au viſage. Ce qu'il leur refuſe ne mérite en vérité pas d'être recherché. Un bon gigot de mouton eſt plus ſucculent que toute chair virginalement divine. Je ne ſais ce qui réſultera de cette affaire. C'eſt à ce vieux danſeur de corde qui vous a fait rire, à voir comment il ſe tirera du pas dans lequel il s'eſt engagé.

Quoi qu'il en ſoit, cela ſera ſans contredit favorable à la philoſophie. On verra d'un côté à quel comble d'extravagance mène le ſy-

ſtème des inſpirations, & d'un autre à quelle ſageſſe mènent les raiſonnemens exacts & rigoureux de la philoſophie: ici l'orgueil & l'ambition d'un prêtre qui veut fouler des couronnes à ſes pieds; là une raiſon éclairée qui protége & défend le pouvoir légitime des ſouverains: d'une part les ſuites turbulentes d'une religion extravagante; de l'autre ceux qui la décrient & qui s'élèvent contre des abus monſtrueux. Enfin, il n'y aura plus moyen de ſoutenir une thèſe qui manifeſte elle-même ſa dangereuſe abſurdité. Cependant, direz-vous, on perſécute Marmontel & les encyclopédiſtes. A cela je réponds qu'il y a partout des brigues, des cabales, des inimitiés perſonnelles, des jalouſies, & des querelles de parti qui s'arment de prétextes frivoles pour contenter leur haine & leur vengeance particulière; mais le très-chrétien excommunié, il ſe fera philoſophe, vous deviendrez ſon premier aumônier, Diderot confeſſera Choiſeul, & Marmontel le Dauphin. Vous aurez la feuille des bénéfices, vous donnerez un archevêché à Voltaire, un évêché à Jean Jaques, une abbaye à d'Argens, & les affaires n'en iront que mieux.

Il y a eu grand bruit à Ferney; on ne ſait pas ce qui peut y avoir donné lieu. Le patriarche a chaſſé Agar de ſa maiſon, il a pris le divin déjeuner, s'en eſt fait donner le certificat & l'a envoyé à Verſailles; ſigne certain de quelque perſécution nouvelle. Mais comme tout le monde ſait jusqu'où il porte la ferveur de la foi, il échappera ſans doute aux calomnies de ſes envieux.

Je voudrois que votre ſanté ſe rétablît & que votre courage triomphât des tracaſſeries comme votre raiſon des erreurs. Souvenez-vous que Galilée fut plus maltraité que vous ne l'êtes, que Deſcartes fut banni de ſa patrie, que Bayle fut obligé de la quitter, que Michel Servet fût brûlé, & que les cendres de ceux qui l'ont été pour une auſſi belle cauſe formeroient des montagnes comme le Mont-Martre, ſi l'on pouvoit les raſſembler. Adieu. Je vous recommande la paix de l'ame comme le premier mobile de la ſanté du corps. En philoſophant il eſt bon d'éclairer les autres, mais il ne faut pas s'oublier ſoi-même. Veillez donc à votre conſervation, à laquelle je m'intéreſſe plus que perſonne. Sur ce &c.

Le 7 Mai 1768.

Je vois que votre attachement à la philoſophie eſt ſupérieur à tout appât de fortune. Vous ne voulez pas vous engager à la cour, fût-ce même en qualité de caſuiſte, chargé de faire les équations algébriques des péchés du ſouverain & des peines qu'il encourt. Vous préférez votre retraite philoſophique au faſte des grandeurs, & plus ſage que Platon, aucun Denys ne vous fera abandonner la méditation, pour vous livrer au tourbillon des frivolités. C'eſt ce repos qu'Épicure recommande tant à ſes diſciples, (& dont on fait peu de cas dans votre patrie,) & que ce philoſophe conſidéroit comme le ſouverain bien. Il y a ici un certain Marquis, fortement imbu de cette doctrine, qui la pouſſe au point de s'interdire tout mouvement. S'il pouvoit vivre ſans que ſon ſang circulât, il préféreroit cette façon d'être à celle dont il exiſte actuellement. Pour moi qui aime à faire plaiſir à tout le monde, je me garde bien de le contredire; j'ai même cru, comme Jean Jaques a réuſſi à mettre à la mode la doctrine des paradoxes, que je ne ferois pas mal de me ranger

ranger du nombre des auteurs, qui parant leurs ouvrages de belles phraſes, ont renoncé à la ſotte manie d'avoir le ſens commun. Je vous envoie la belle diſſertation que j'ai compoſée à la louange de la pareſſe. Vous y trouverez une érudition légère & une profondeur ſuperficielle qui doivent dans le ſiècle où nous vivons faire la fortune de cet ouvrage: il m'a réconcilié avec le Marquis, & je ne doute pas que vos fainéans de Paris ne me trouvent un profond dialecticien. Si vous ou vos amis avez quelque contradiction à prouver, je me charge de m'en acquitter à leur contentement, perſuadé que c'eſt la ſeule voie qui reſte ouverte pour parvenir à une réputation ſolidement établie.

Voici en attendant quelques ſujets ſur leſquels j'ai des matériaux tout préparés: que la ſociété des jéſuites eſt utile aux États: qu'il faut expulſer les philoſophes des gouvernemens monarchiques, à l'exemple des empereurs romains, qui chaſſèrent de Rome les aſtrologues & les médecins: qu'il y a plus de grands génies en tout genre dans notre ſiècle que dans le ſiècle paſſé: que la ſuperſtition éclaire les ames: que les États dans leſquels les ſujets ſont les

plus pauvres, ſont les plus riches, parce que le peuple eſt ſage & ſait ſe paſſer de tout: que les poëtes ſont des empoiſonneurs: que des lois contradictoires ſont utiles aux États, parce qu'elles exercent la ſagacité des juges: que la frivolité vaut mieux que le bon ſens, parce qu'elle eſt légère & que le bon ſens eſt lourd: qu'il faut agir & enſuite réfléchir, parce que c'eſt comme cela qu'on fait partout. Enfin, je ne finirois point, ſi je vous communiquois tous les thèmes que je tiens en réſerve. Je voudrois, au lieu de ces belles choſes, avoir le ſecret de rendre la force à vos nerfs & de rajuſter l'étui de votre ame, pour qu'elle s'y trouvât plus à ſon aiſe, & que dégagée des infirmités de la matière, elle pût en philoſopher plus tranquillement. Sur ce &c.

Le 4 Août 1768.

Je ne penſois pas devenir chef de ſecte en vous envoyant ce badinage ſur la pareſſe, & & je me targue étrangement d'avoir des philoſophes pour diſciples; je n'attribue cependant

pas cette converſion à la force de mes argumens. Il faut être juſte, & convenir qu'après avoir pouſſé le courſier de ſon imagination dans toutes les carrières métaphyſiques, qu'après avoir vu le bout de toute choſe, ou pour mieux dire les bornes que l'eſprit humain ne ſauroit franchir, on peut après ces vains eſſais ſe permettre la pareſſe d'eſprit ſur les ſecrets de la nature, que l'homme ne déchiffrera jamais. Il eſt encore vrai que la vie humaine eſt un jeu d'enfant, où des poliſſons élèvent ce que d'autres ont abattu, ou détruiſent ce que d'autres ont élevé, où des grimauds plus inquiets & plus ardens que la multitude troublent la tranquillité de la ſociété, où des marmots voraces enlèvent la viande à leurs camarades & ne leur laiſſent que les os. Si ces écervelés ſe trouvoient nés pareſſeux, je crois que la ſociété n'y perdroit rien. Je ne range pas cependant le grand Turc dans cette catégorie; il n'a pas encore aſſez bien appris ſon catéchiſme, pour ferrailler en faveur du ſuiſſe du paradis; il ſe borne à couvrir ſes frontières contre les incurſions des Heydamaques, & il envoie des troupes à Montenero, pour réduire conjointement

avec les Vénitiens un rebelle qui a ſoulevé cette province contre lui.

Les autres ouvrages que vous me demandez ne paroîtront pas ſitôt; je deſtine celui que j'appelle la maſſue du deſpotisme qui aſſomme la raiſon, pour votre patrie; je le ferai paroître en même temps que je poſtulerai une place à l'académie françoiſe, & comme il faut être orthodoxe pour parler purement votre langue, ce livre, qui fera preuve de mon zèle contre les philoſophes, me tiendra lieu de tout ce que les Vaugelas & les d'Olivet auroient pu m'apprendre. Pour le livre de l'utilité de la pauvreté, prouvé par la politique & par la religion, il doit paroître à Vienne, à moins que Mr van Swieten ne le mette à l'index. Cet ouvrage perſuadera, je me l'aſſure, aux fidelles ſujets de Sa Majeſté l'Impératrice-Reine, que l'argent d'un État n'eſt que pour le ſouverain, que tant que les peuples ſont pauvres ils ſont vertueux; témoins les Spartiates, témoins les Romains du temps de leurs premiers conſuls; & qu'enfin riche on n'hérite pas le royaume des cieux. Ce paradoxe prouvé me vaudra le pacte de famille que les puiſſances du ſud ont

formé; il ſera le ſceau de la réconciliation de la Pruſſe & de l'Autriche, & les traitans me canoniſeront. Vous voyez que mes deſſeins ne ſe bornent pas à des bagatelles & que mes ouvrages me rapporteront plus que le dictionnaire de Bayle n'a valu à ſes éditeurs, & que peut-être je m'élèverai à côté de Henri VIII, auquel ſon galimatias théologique valut le titre ineſtimable de défenſeur de la foi.

La goutte, mes voyages & mes occupations ont un peu rallenti ces travaux importans. Ma ſanté, à laquelle vous vous intéreſſez ſi affectueuſement, s'eſt aſſez bien remiſe. La nature m'a condamné à ramaſſer pendant trois années des matières, qui accumulées à un point de maturité, produiſent la goutte: ce n'eſt pas être maltraité que d'éprouver de trois ans en trois ans un accès de ce mal; il faut que la patience des princes s'exerce tout comme celle des particuliers, parce qu'ils ſont pétris du même limon; il faut qu'on ſe familiariſe avec l'idée de ſa deſtruction & qu'on ſe prépare à rentrer dans le ſein de cette nature dont on a été tiré.

Quant à mon Marquis, pour me prouver qu'il n'eſt point pareſſeux, il entreprend le

voyage d'Aix; car vous ſaurez que les Provençaux ſont comme les Juifs; de la boue de Jéruſalem pour les uns, & les eaux minérales d'Aix pour les autres, leur ſemblent les chef-d'œuvres du très-haut. J'ai le malheur de n'être point né avec la même prédilection pour notre ſable, & je crois qu'on peut être bon patriote, ſans s'aveugler de préjugés pour ſa patrie. A propos, les Suiſſes ont fait un deſſein de Voltaire pénitent allant à confeſſe, qui eſt la plus plaiſante idée que Meſſieurs les treize cantons ayent enfantée depuis le déluge. On y voit Voltaire le roſaire en main, eſcorté de ſes garde-chaſſes, ſuivi de ſon père Adam, de ſa cuiſinière & de ſon cocher; un ſinge porte le crucifix devant lui & l'âne de la Pucelle qu'on mène derrière lui, en faiſant des pétarades, fait tomber de deſſous ſa queue toutes ſes brochures, & ſurtout le petit poëme contre vos amis les Genevois. Rangeons cela ſur la liſte des ſottiſes paiſibles, & ſouhaitons qu'il ne s'en faſſe point d'autres.

Puiſſiez-vous vivre en paix, recouvrer entièrement votre ſanté & vous bien perſuader que perſonne ne s'y intéreſſe plus que moi

pour l'honneur des lettres, du bon ſens & de la philoſophie! Sur ce &c.

Le 4 Octobre 1768.

Je vous aurois répondu plutôt, ſi je ne m'étois vu accablé d'affaires de diffèrens genres. Je commence par vous remercier de votre harangue académique incluſe dans votre lettre, & de ce que vous me dites ſur le renouvellement de l'année. Je puis vous aſſurer ſans compliment que je ſuis très-content de votre harangue; c'eſt un écrit plein de dignité; vous y louez le Roi de Danemarck ſans le flatter, & vous épuiſez toutes les matières que le Danemarck fournit, pour en dire quelque choſe d'avantageux. Le ſtyle en eſt ſimple & noble; la ſeule image que vous employez eſt pour le Czar Pierre I; elle eſt forte & placée en ſon lieu pittoreſque. J'ai lu d'autres diſcours, même des vers faits pour ce ſujet; ſans vous flatter, vous devez croire que votre harangue l'emporte ſur tous ces autres ouvrages qui me ſont parvenus

Nous n'aurons plus déformais des nouvelles de France du Roi de Danemarck, car le voilà parti; mais l'obſervatoire de Paris en débite une, qui, ſi elle ſe confirme, donnera de la tablature aux ſavans & de la matière aux aſtrologues. On nous mande qu'un ſatellite ancien de Saturne s'eſt perdu. Vous qui êtes un habitant du ciel, je vous prie de me dire ce qu'il eſt devenu. Saturne l'a-t-il avalé? ce ſatellite eſt-il diſgracié? où ſe ſeroit-il caché ſous quelque nuage pour ſe moquer des aſtronomes? Meſſieurs les aſtrologues, ſans attendre la confirmation de ce phénomène, annonceront hardiment la chute de quelque favori d'un grand prince, ou ils ſoutiendront que le règne de Saturne va revenir ſur terre & que ce ſatellite perdu, il l'a envoyé s'incarner, (comme Somonocodon;) qu'on le verra paroître à la tête de l'armée turque ou de l'armée ruſſe, pour établir ſon règne. Pour moi, je me contenterai de crier partout: ſi vous l'attrappez, ne le pendez pas, Meſſieurs. Vos aſtronomes de Verſailles diront que le ſatellite deſcend ſur terre pour ſubjuguer la Corſe, dont les généraux & les armées de Louis XV ne peuvent

venir à bout. Enfin il réſulte de toutes ces conjectures que Saturne va nous tailler de la beſogne dans le courant de cette année.

Tout vieux que je ſuis j'ai lu l'a, b, c de Voltaire, & je vous réponds qu'il ne connoît ni n'entend l'a, b, c de Hugo Grotius, que probablement il n'a jamais lu Hobbes non plus; cela eſt pédant, parce que cela eſt profond. Le jugement qu'il porte de Monteſquieu eſt mieux tapé que le reſte. Je crains qu'il n'ait raiſon. Le reſte de l'ouvrage contient des facéties & des légéretés répandues à ſa manière. Il croit le monde éternel, & il en apporte les plus foibles raiſons; il voudroit bien douter de Dieu, mais il craint le fagot. Ce qu'il dit de mieux, c'eſt qu'il veut que les rois, au lieu de mettre leurs armées aux priſes, ſe battent eux-mêmes. Comme Voltaire n'a point d'armée, j'aurois envie de lui envoyer un coutelas bien affilé, pour qu'il vide ſon différent avec Fréron; je voudrois les voir s'eſcrimer en champ clos; cela vaudroit à tout prendre mieux que les injures qu'ils ſe diſent. Depuis un an je n'ai rien reçu de Voltaire.

Pour le cher Iſaac, il s'eſt mis à la moutarde de Dijon, qui vaut peut-être autant que les eaux d'Aix; je ne ſais quand il arrivera chez lui, ni quand il reviendra; peut-être ſe fera-t-il hiſtoriographe du ſatellite de Saturne, pour nous en donner l'itinéraire & les aventures.

Écrivez-moi quand l'envie vous en prendra; toutefois ne trouvez pas étrange que les réponſes ne vous arrivent pas promptement. Ces maudits alliés de votre vice-Dieu nous donnent de l'occupation: quand la maiſon de notre voiſin brûle, notre premier ſoin doit être de préſerver la nôtre de l'incendie qui la ménace &c.

Le 16 Janvier 1769.

Ne penſez pas, mon cher d'Alembert, que les querelles des Sarmates & des autres peuplees orintaux troublent ma tranquillité au point de ne pas pouvoir répondre aux lettres des philoſophes. Nous cultivons la paix malgré les guerres de la Podolie, malgré celle de

Corſe & malgré le trouble que vous autres écervelés de François excitez en Suède. Nous n'avons rien à craindre de perſonne, parce que nous ſommes amis de tout le monde, & je crois que les frontières gauloiſes du pays des Welches n'ont rien à appréhender des courſes des Tartares & des Coſaques. Voilà donc nos vœux principaux accomplis.

Quant à mon individu, mon cher d'Alembert, je vous dirai ce que le Prince Eugène répondit à Carelli, médecin de Charles VI: mon mal eſt une coïonnerie qui conduit au tombeau; c'eſt l'âge, c'eſt la vieilleſſe qui mine petit à petit, & qui conſumant nos forces, nous amène dans ce pays où Achille & Therſite, Virgile & Mévius, Newton & Wiberius, où tous les hommes ſont égaux.

Je ſuis bien aiſe que vous me raſſuriez ſur les affaires du ciel qui ſont de votre département: je voudrois que celles de la terre & de la mer allaſſent également bien; mais en vivant dans le monde on apprend à ſe contenter de peu, & c'eſt une conſolation pour une ame bien née d'être informée, quand tout ſe bouleverſe ſur ce petit globe, qu'au moins le ciel

va bien. Quant à notre petit tas de boue, vous voyez que les ſouverains voyagent pour s'inſtruire. Vous avez joui à Paris de la viſion béatifique du Roi de Danemarck; il eſt juſte que Rome jouiſſe de celle de l'Empereur, qui vaut un peu mieux que ce Roi du nord. C'eſt le premier Empereur, depuis le temps du bas empire, que cette capitale du monde ait reçu dans ſes murs ſans une ſuite de conquérans qui l'accompagnent. Ce prince a donné de ſages inſtructions aux cardinaux aſſemblés au conclave; il eſt à ſouhaiter qu'ils les ſuivent; mais il eſt apparent que le ſaint eſprit voyageant à ſon tour, aura paſſé par Madrid & Verſailles pour inſtruire les électeurs ſur le choix du ſucceſſeur de Céphas; il eſt encore très-plauſible que ce nouveau pontife ne ſera intrôniſé qu'à condition qu'il ſupprime totalement l'ordre des jéſuites. Pour moi je fais gloire d'en conſerver les débris en Siléſie & de ne point aggraver leur malheur, tout hérétique que je ſuis. Quiconque à l'avenir voudra voir un ignatien, ſera obligé de ſe rendre en Siléſie, ſeule province où il retrouvera des reliques de cet ordre qui n'aguère diſpoſoit presque deſpo-

tiquement des cours de l'Europe. Vous vous reſſentirez avec le temps en France de l'expulſion de cet ordre, & l'éducation de la jeuneſſe en ſouffrira les premières années. Cela vous vient d'autant plus mal à propos que votre littérature eſt ſur ſon déclin, & que de cent ouvrages qui paroiſſent, c'eſt beaucoup d'en trouver un paſſable.

Je ne connois point ce poëme de Saint Lambert dont vous me parlez; mais je l'attends avec cette prévention à laquelle votre ſuffrage me diſpoſe. Je ne connois ni la gazette du bas Rhin, ni celle de Hollande, encore moins celle de Paris. Je ſais qu'un François, votre compatriote, barbouille régulièrement par ſemaine deux feuilles de papier à Clèves; je ſais qu'on achète ſes feuilles & qu'un ſot trouve toujours un plus ſot pour le lire; mais j'ai bien de la peine à me perſuader qu'un écrivain de cette trempe puiſſe porter préjudice à votre réputation. Ah! mon bon d'Alembert, ſi vous étiez roi d'Angleterre, vous eſſuyeriez bien d'autres brocards que vos très-fidelles ſujets vous fourniroient pour exercer votre patience. Si vous ſaviez quel nombre d'écrits infames

vos chers compatriotes ont publié contre moi pendant la guerre, vous ririez de ce miſérable folliculaire. Je n'ai pas daigné lire tous ces ouvrages de la haine & de l'envie de mes ennemis, & je me ſuis rappelé cette belle ode d'Horace: *Le ſage demeure inébranlable aux coups de la fortune. Que le ciel tombe, il ne s'en émeut pas; que la terre ſe refuſe ſous ſes pieds, il n'en eſt point troublé; que tous les élémens ſe confondent, il oppoſe à tous ces phénomènes un front calme & ſereiu: fort de ſa vertu, rien ne l'altère, rien ne l'agite: il voit du même œil l'infortune & la proſpérité, il rit des clameurs du peuple, des impoſtures de ſes envieux, des perſécutions de ſes ennemis, & ſe réfugiant dans lui-même, il y retrouve le calme & cette douce ſérénité que donnent le mérite & l'innocence.*

Voilà, mon cher, les conſeils qu'un poëte ſuranné peut donner à un philoſophe: cependant on s'informera touchant vos plaintes, & l'on tâchera de vous donner ſatisfaction; c'eſt le moins que vous deviez attendre de moi. Sur ce &c.

Le 22 Avril 1769.

Vous avez toujours les yeux fixés, mon cher d'Alembert, ſur ces théologiens belliqueux qui argumentent en Pologne à grands coups de ſabre. Aucune des hordes qui combattent ſous eux n'a lu, je vous aſſure, ni les inſtitutions de Jean Calvin, ni la ſomme de St Thomas. Le Ciel va décider entre l'alcoran & la proceſſion du ſaint Eſprit du père. Je parierois pourtant pour les ſectateurs de cette dernière opinion. Tout ce qui s'eſt paſſé jusqu'à préſent entre ces nations théologiennes, doit être conſidéré comme un prélude de ce qui arrivera lorsque la campagne ſera ouverte. Le grand Viſir, à la tête des catholiques orthodoxes, va paſſer le Danube; le prince Gallizin avec ſes hérétiques va s'avancer pour le combattre au paſſage du Nieſter. Cela prépare une belle fête pour le Diable; car la ſorbonne & l'enfer, ou l'enfer & la ſorbonne damnent également mahométans & grecs. Quelle recrue pour le roi de la huaille noire & pour ſes adhérens? J'ai tant envoyé de gens dans ce pays-là malgré moi, qu'il m'eſt bien permis d'être ſpectateur de ceux que Sa

Majeſté impériale de Conſtantinople & Sa Majeſté impériale de toutes les Ruſſies y feront voyager.

Pour vous autres François, vous n'y allez pas de main morte en Corſe; vous dépeuplez honnêtement cette île; mais le ſort de ceux que vous envoyez dans l'autre monde eſt différent de celui des Ruſſes & des Turcs; car quiconque eſt tué ayant combattu pour Paoli & pour la liberté de ſa patrie, eſt martyr & gibier de paradis. Votre Choiſeul a pris cette Corſe, comme un chat tire des marrons du feu; mais comme il eſt adroit, il ne ſe brûlera pas. Il prend du goût, à ce qu'on aſſure, pour Avignon & pour le comtat Venaiſin; il proteſte au pape que *hoc regnum ſuum non eſt mundi*, & ce pauvre druide ultramontain ſera obligé de ſe le perſuader s'il peut. Le ſaint Eſprit l'a élu conditionnellement; que voulez-vous qu'il faſſe? Il a perdu ſon crédit idéal, fondé ſur la ſtupidité générale des nations; il ſupprimera les jéſuites, comme autrefois un de ſes prédéceſſeurs abolit l'ordre des templiers, & les potentats orthodoxes & le vicaire de *Cephas Bargonne* ſe partageront leurs dépouilles, tandis qu'un

qu'un pauvre petit prince hérétique & tolérant ouvrira un aſile aux perſécutés. Quel tableau un peintre habile ne feroit-il pas de ces événemens? Il vous deſſineroit d'un côté le mouſti rétabliſſant des évêques polonois dans leurs cathédrales, de l'autre des popes ruſſes combattant pour les enfans de Calvin; dans le lointain un prince proteſtant protégeant les jéſuites opprimés par de très-catholiques & de très-chrétiens monarques, & dans un nuage élevé ſaint Ambroiſe, Luther avec le patriarche Photius, croyant tous trois avoir la berlue & ne comprenant rien à cet étrange ſpectacle. Si ce tableau s'achève, il ſera deſtiné à orner le grand ſalon des petites maiſons de l'Europe.

Mais trève de plaiſanterie. L'édifice de l'égliſe romaine commence à s'écrouler, il tombe de vétuſté. Les beſoins des princes qui ſe ſont endettés, leur font déſirer les richeſſes que des fraudes pieuſes ont accumulées dans les monaſtères; affamés de ces biens, ils penſent à ſe les approprier. C'eſt là toute leur politique. Mais ils ne voient pas qu'en détruiſant ces trompettes de la ſuperſtition & du fanatisme, ils ſapent la baſe de l'édifice, que l'erreur ſe

diſſipera, que le zèle s'attiédira, & que la foi, faute d'être ranimée, s'éteindra. Un moine, mépriſable par lui-même, ne peut jouir dans l'État d'autre conſidération que de celle que lui donne le préjugé de ſon ſaint miniſtère. La ſuperſtition le nourrit, la bigoterie l'honore & le fanatisme le canoniſe. Toutes les villes les plus remplies de couvens ſont celles où il règne le plus de ſuperſtition & d'intolérance. Détruiſez ces réſervoirs de l'erreur, & vous boucherez les ſources corrompues qui entretiennent les préjugés, qui accréditent les contes de ma mère l'oie, & qui dans le beſoin en produiſent de nouveaux. Les évêques, la plupart trop mépriſés du peuple, n'ont pas aſſez d'empire ſur lui pour exciter fortement ſes paſſions, & les curés, exacts à recueillir leurs dixmes, ſont aſſez tranquilles & bons citoyens d'ailleurs pour ne point troubler l'ordre de la ſociété: il ſe trouvera donc que les puiſſances, fortement affectées de l'acceſſoire qui irrite leur cupidité, ne ſavent ni ne ſauront où leur démarche les doit conduire: elles penſent agir en politiques & elles agiſſent en philoſophes. Il faut avouer que Voltaire a beaucoup contribué

à leur applanir ce chemin; il a été le précurſeur de cette révolution, en y préparant les eſprits, en jetant à pleines mains le ridicule ſur les cuculati & ſur quelque choſe de mieux: il a dégroſſi le bloc auquel travaillent ces miniſtres, & qui deviendra une belle ſtatue d'Uranie, ſans qu'ils ſachent comment. Aprés d'auſſi belles choſes, je ſuis un peu fâché que ce même Voltaire faſſe ſi platement ſes pâques, & donne une farce auſſi triviale au public; qu'il faſſe imprimer ſa confeſſion de foi, à laquelle perſonne n'ajoute foi, & qu'il ſouille la mâle parure de la philoſophie par les accoutremens de l'hypocriſie dont il s'affuble. Pour moi, il ne m'écrit plus; il ne me pardonnera jamais d'avoir été ami de Maupertuis: c'eſt un crime irrémiſſible. On dit qu'il s'eſt brouillé avec ſon évêque, que celui-là s'eſt plaint en cour, & que le très-Chrétien a prononcé contre Voltaire, que la peur a glacé le pauvre philoſophe & qu'il s'eſt prêté à ces momeries de pâques & de l'autel, pour ne pas pouſſer à bout la patience des puiſſans dont il n'a pas mal abuſé. Cet homme auroit eu trop d'avantages ſur ſes contemporains, s'ils n'étoient pas rachetés par

quelques foibleſſes: il eſt haineux comme le Dieu d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob, il puniroit jusqu'au quatrième degré la génération des des Fontaines, des Rouſſeau, des Fréron, des Pompignan &c., cela n'eſt pas dans le goût de l'académie ni du portique, car vous autres philoſophes

Calmes au haut des cieux que Newton s'eſt
ſoumis
Vous êtes ſourds aux cris d'impuiſſans en-
nemis;
Un généreux mépris convertit en louange
La voix qui contre vous croaſſe dans la
fange.

C'eſt ce qui doit arriver à tous ceux qui ſavent dédaigner de ridicules accuſations; car qui croira ſur la parole du gazetier du bas Rhin qu'on tue un académicien octogénaire en le contrariant ou en le perſifflant? Ce genre de mort a été ignoré jusqu'à nos jours & le ſera éternellement. Les calomnies fines ſont dangereuſes; mais en vérité les platitudes n'attirent que du mépris.

Notre géomètre berlinois ſe porte à merveille: il vit plus dans la planète de Vénus que ſur ce petit globe terraquée. Le peuple, qui a peut-être entendu parler de Vénus, & de ſon paſſage par le disque du ſoleil, a été pendant deux nuits de ſuite ſur pied pour obſerver ce phénomène: cela vous fera rire aux dépens de mes bons compatriotes, mais ils n'y entendent pas plus de fineſſe.

Vous me parlez d'ouvrages que vous m'envoyez, lesquels ne me ſont point parvenus jusqu'à préſent. Je connois les Synonymes françois, je les ai depuis long-temps. Ce livre eſt d'autant plus utile qu'il apprécie exactement la valeur des termes de votre langue: je ſoupçonne que c'eſt une nouvelle édition de cet ouvrage qui doit me venir.

Je vous avoue que je ſuis aſſez dégoûté des nouveaux livres qui paroiſſent à préſent en France; on y voit tant de ſuperfluité, beaucoup de paradoxes, des raiſonnemens lâches & inconſéquens, & avec ces défauts ſi peu de génie, qu'il y auroit de quoi ſe dégoûter des lettres, ſi le ſiècle précédent ne nous avoit pas fourni des chef-d'œuvres en tout genre. L'heu-

reuſe fécondité de ce ſiècle nous dédommage de la ſtérilité du nôtre. Je ſuis venu au monde à la fin de cette époque où l'eſprit humain brilloit dans toute ſa ſplendeur. Les grands hommes qui ont fait la gloire de ces temps heureux, ſont paſſés; il ne reſte déſormais en France que vous & que Voltaire qui ſouteniez comme des colonnes fortes & puiſſantes les reſtes d'un édifice qui va s'écrouler. J'eſpère donc que nous ſortirons du monde en même temps & que nous voyagerons en compagnie vers ce pays dont aucun géographe n'a donné la carte, dont aucun voyageur n'a donné la deſcription, dont aucun quartier-maître n'a indiqué le chemin, & dont nous ſerons réduits à nous frayer la voie à nous-mêmes: mais jusqu'au moment du départ jouiſſez d'une ſanté parfaite, goûtez de tout le bonheur que notre condition comporte, & conſervez votre ame dans une tranquillité inébranlable. Ce ſont les vœux de tous les philoſophes pour leur cher Athénagoras, Sur ce &c.

Le 2 Juillet de 1769.

Je profite du départ du Sr Grimm pour vous faire parvenir cette lettre & pour vous apprendre que jusqu'à préſent il ſemble que la fortune, le haſard ou la providence n'ont pas décidé en faveur de laquelle des nations belligérantes ſe déclareroit la victoire. Mr St Nicolas, qui navige ſur une meule de moulin, & qui a une bonne tête comme l'on ſait, a perſuadé au Prince Gallizin de ſe retirer auprès de Kaminieck.

Je ſuis bien aiſe que vous ſoyez content des mémoires de notre académie. Les trois ſujets dont vous parlez ſont ſans contredit ce qu'il y a de mieux dans ce corps. Les hommes à talens en tout genre ſe ſont rares; on a bien de la peine à trouver des hommes ſupérieurs comme on les déſireroit, & dans nos temps de ſtérilité on ſeroit embarraſſé à faire un meilleur choix.

Si vous ne voulez pas me revoir à la vallée de Joſaphat, déterminez-vous donc à me revoir ici; il n'y a point de milieu entre l'un & l'autre; cependant j'aimerois mieux que ce fût

ici en chair & en os, plutôt que je ne ſais comment en guiſe de fantôme; car ſans langue & ſans voix notre converſation ne m'a pas la mine d'être fort brillante. Je charge Mr Grimm de vous rendre toute la part & tout l'intérêt que je prends à votre perſonne. Vous connoiſſez d'ailleurs l'eſtime avec laquelle je ſuis &c.

Le 14 Septembre 1769.

Je ſuis bien aiſe d'avoir fait la connoiſſance du Sr Grimm. C'eſt un garçon d'eſprit, qui a la tête philoſophique, & dont la mémoire eſt ornée de belles connoiſſances. Il n'aura jamais pu vous dire combien je vous eſtime & combien je prends intérêt à tout ce qui vous regarde. Il a trouvé ma ſanté aſſez bonne, parce que le moment de convaleſcence qui ſuit un accès de goutte, eſt préciſément celui où l'on ſe trouve le mieux. D'ailleurs le meilleur remède pour la jeuneſſe & pour les vieillards eſt ſans contredit la tranquillité d'ame, qui inſpirant une joie douce, met un nouveau baume dans le ſang & appaiſe ces mouvemens violens

qui détruiſent nos foibles reſſorts. Je crois que le bon cordelier pape aura beſoin de recourir à ce remède; du moins Meſſieurs ſes enfans lui préparent-ils une belle tablature. J'aimerois autant être ſavetier que pape dans ce ſiècle-ci. Le preſtige eſt détruit, & le miſérable charlatan continue à crier ſa drogue que perſonne n'achète, tandis que des téméraires s'acharnent à renverſer ſon théâtre. Je ne ſais quel Anglois, après avoir tiré l'horoſcope de la hiérarchie, ayant calculé ſa durée, en a fixé le terme à la fin de ce ſiècle. Je ne ſerois pas fâché de voir ce ſpectacle; toutefois il me ſemble que cela n'ira pas ſi vîte, & qu'elle ſoutiendra ſes abſurdités peut-être encore une couple de ſiècles, d'autant plus qu'elles ſont appuyées par l'enthouſiasme de la populace.

Ce que je viens de dire fait naître la queſtion, s'il ſe peut que le peuple ſe paſſe de fables dans un ſyſtème religieux? Je ne le crois pas, à cauſe que ces animaux que l'école a daigné nommer raiſonnables, ont peu de raiſon en effet. Qu'eſt-ce que quelques profeſſeurs éclairés, quelques académiciens ſages, en comparaiſon d'un peuple immenſe qui forme

un grand État? La voix de ces précepteurs du genre humain eſt peu entendue & ne s'étend pas hors d'une ſphère reſſerrée. Comment vaincre tant de préjugés ſucés avec le lait de la nourrice? Comment lutter contre la coutume, qui eſt la raiſon des ſots, & comment déraciner du cœur des hommes un germe de ſuperſtition que la nature y a mis & que le ſentiment de leur propre foibleſſe y nourrit? Tout cela me fait croire qu'il n'y a rien à gagner ſur cette belle eſpéce à deux pieds & ſans plumes, qui probablement ſera toujours le jouet des fripons qui voudront la tromper.

Pour notre académie, ſans être bien brillante, elle va doucement ſon chemin. L'approbation que vous donnez à quelques uns de ſes membres, me les rend encore plus précieux. L'eſpérance que vous me donnez de faire un tour dans ces contrées, me fait plus de plaiſir que n'en auroient les Juifs à la ſeconde apparition d'Élie. Je m'en tiens au préſent; je ne connois point la carte qui ſitue la vallée de Joſaphat, ni le chemin qui peut y conduire, ni le langage qu'on y parle; il eſt plus ſûr de vous voir ici avec tous mes ſens & de

pouvoir vous assurer de vive voix combien je vous estime &c.

Le 15 Novembre 1769.

Le nord, Monsieur Protagoras, est plus tranquille que vous ne le croyez; c'est l'orient où règnent le trouble, la guerre & la confusion. Nous autres qu'on appelle les vieillards de l'Europe, nous sommes trop pesans pour tracasser comme certaine nation du sud qu'on appelle les Welches. Cette nation gentille fourre son nez partout, souvent où elle n'a que faire, & porte l'inquiétude qui la dévore d'un bout du globe à l'autre; elle croit qu'en la communiquant elle diminuera la portion qui lui en est échue, & qu'elle en deviendra moins agitée; mais c'est peine perdue, dit-on, & pour la rendre plus tranquille (je n'ose pas dire plus sage) il faudroit exorciser le démon qui la possède, selon ce que m'assura en dernier lieu un théologien grave, avec lequel je m'entretins sur mon salut. Je laisse le puîné dans la catégorie où vous le rangez avec le Roi des Sarmates; jamais concile ne l'a accouplé de

tel compagnon; quelque peu de crédit qu'ils ayent à préſent, leur tour pourra revenir; ſi le deſtin le veut, ils reprendront faveur & feront fortune. Ce Monſieur * * * eſt encore jeune; il eſt comme le Duc de Laurangais; à force de faire des ſottiſes il deviendra ſage: ſa naiſſance n'eſt conſtatée que depuis quinze cents ans; vous voyez qu'il eſt encore dans l'enfance. Dïeu ſait combien de milliers d'années ſe ſont écoulées avant que ſon vieux papa parvînt à s'accréditer & à jouir de la conſidération qu'il a préſentement. Le temps fait tout; il produit, il exhauſſe, il abaiſſe, il relève les Dieux & les hommes. Fions-nous-en à lui, mon cher d'Alembert, & Monſieur le Chevalier trouvera à ſon tour le moment de briller.

En attendant ma famille s'amuſe à faire des enfans: c'eſt un bon remède pour l'oiſiveté, & qui eſt en ſon lieu quand on a ſoutenu ſept années de guerre. Je vous remercie de la part que vous y prenez, & ſi c'étoit dans les temps de Catherine de Médicis, je vous prierois de faire l'horoscope de l'embryon qui dans ſix mois pourra venir au monde; mais je vous en diſpenſe. Pour moi, au lieu de faire des enfans,

je fais de mauvais mémoires pour l'académie, dont vous verrez ici un échantillon. Je crois que vous ſerez aſſez de mon opinion pour le principe: je ſuis mes idées, que je crois calculées pour le bien de l'humanité & pour perſuader nos prêtres de les adopter. J'ai été obligé de les ménager; pourvu que le bien ſe faſſe, qu'importent les moyens qui peuvent l'acheminer? Je ſuis grand partiſan de la morale, parce que je connois beaucoup les hommes, & que je m'apperçois du bien qu'elle peut produire. Pour un algrébriſte, qui vit dans ſon cabinet, il ne voit que des nombres, des proportions; mais cela ne fait pas aller le monde moral, & de bonnes mœurs valent mieux pour la ſociété que tous les calculs de Newton. J'eſpère que vous me direz franchement votre ſentiment ſur mon mémoire, bien aſſuré de mon eſtime & que je prie Dieu de vous avoir en ſa ſainte & digne garde.

Le 4 Janvier 1770.

Vous savez que nous autres poëtes nous sommes accusés d'aimer un peu trop la flatterie & l'hyperbole; cependant le prologue fait pour l'Électrice de Saxe n'en est pas susceptible, parce que cette princesse est douée des plus rares qualités & possède des talens qui suffiroient à la réputation d'une particulière. Cependant comme le public est plus malin qu'admirateur, il falloit le contenter en faisant une petite sortie sur les comédiens, qui méritoient bien d'être relevés. Je crois que vous avez de la peine à Paris à trouver de bons sujets; mais si vous connoissiez ceux qui représentoient cette pièce, votre troupe en comparaison vous paroîtroit divine. Si, comme le disent les philosophes, toutes les occupations des hommes sont des jeux d'enfans, autant vaut-il faire un mauvais prologue que de troubler la tranquillité de l'Europe. Je n'ai rien à démêler ni avec Mahomet ni avec les Sarmates qui s'entredéchirent. Je vis en paix & en bonne intelligence avec tous mes voisins, & je fais des vaudevilles pour m'amuser.

J'ignore ce que penſe l'infaillible qui ſiége aux ſept montagnes; mais je ſais qu'il s'intéreſſe pour achever & perfectionner notre égliſe catholique de Berlin, & qu'il ne me hait pas, me regardant comme un des ſuppôts de ſa garde prétorienne, qu'on veut le contraindre à licentier: il ſe contente de diſputer pied à pied les reſtes d'un crédit idéal qui lui fait craindre une banqueroute prochaine. Il ſe trouve dans le cas de votre contrôleur des finances; mais je parierois bien que la France, comme le plus ancien royaume de l'univers, aura le pas de la banqueroute, & que vos bourſes ſe trouveront vides avant que le règne de la ſuperſtition ſoit aboli.

La queſtion que vous propoſez à notre académie eſt d'une profonde philoſophie. Vous voulez que nous ſcrutions la nature & la trempe de l'eſprit humain, pour décider ſi l'homme eſt ſuſceptible d'en croire plutôt le bon ſens que ſon imagination. Selon mes foibles lumières je pencherois pour l'imagination, par ce que le ſyſtème merveilleux ſéduit, & que l'homme eſt plus raiſonneur que raiſonnable. Je m'appuie dans ce ſentiment ſur l'expérience

de tous les temps & de tous les âges. Vous ne trouverez aucun peuple dont la religion n'ait été un mélange de fables abſurdes, & d'une morale néceſſaire au maintien de la ſociété. Chez les Égyptiens, chez les Juifs, chez les Perſes, chez les Grecs & les Romains, c'eſt la fable qui ſert de baſe à la religion. Chez les peuples de l'Afrique vous trouvez pareillement ce ſyſtème merveilleux établi, & ſi vous ne rencontrez point la même démence dans les îles Mariannes, c'eſt que ſes habitans n'avoient du tout aucun culte. La nation qui paroît la moins imbue de ſuperſtition, eſt ſans contredit la chinoiſe. Mais ſi les grands ſuivirent la doctrine de Confucius, le peuple ne parut pas s'en accommoder; il reçut à bras ouverts les Bonzes, qui le nourrirent d'impoſtures, aliment propre à la populace & adapté à ſa groſſièreté. Ces preuves que je viens d'alléguer, ſont priſes des exemples que nous fournit l'hiſtoire; il en eſt encore d'autres qui me paroiſſent plus fortes, priſes de la condition des hommes & de l'empêchement qu'un ouvrage journalier & néceſſaire met à ce que la multitude des habitans puiſſe être éclairée pour ſe

mettre

mettre au deſſus des préjugés de l'éducation. Prenons une monarchie quelconque; convenons qu'elle contient dix millions d'habitans; ſur ces dix millions décomptons dabord les laboureurs, les manufacturiers, les artiſans, les ſoldats, il reſtera à peu près cinquante mille perſonnes tant hommes que femmes; de celles-là décomptons vingt cinq mille pour le ſexe féminin, le reſte compoſera la nobleſſe & la bonne bourgeoiſie; de ceux-là examinons combien il y aura d'eſprits inappliqués, combien d'imbécilles, combien d'ames puſillanimes, combien de débauchés, & de ce calcul il réſultera à peu près, que ſur ce qu'on appelle une nation civiliſée contenant environ dix millions d'habitans, à peine trouverez-vous mille perſonnes lettrées, & entre celles-là encore quelle différence pour le génie? Suppoſez donc qu'il fût poſſible que ces mille philoſophes fuſſent tous du même ſentiment & auſſi dégagés de préjugés les uns que les autres; quels effets produiront leurs leçons ſur le public? Si huit dixièmes de la nation, occupés pour vivre, ne liſent point; ſi un autre dixième encore ne s'applique pas par frivolité, par dé-

bauche ou par ineptie; il réſulte de là que le peu de bon ſens dont notre eſpèce eſt capable, ne peut réſider que dans la moindre partie d'une nation, que le reſte n'en eſt pas ſuſceptible, & que les ſyſtèmes merveilleux prévaudront par conſéquent toujours ſur le grand nombre. Ces conſidérations me portent donc à croire que la crédulité, la ſuperſtition & la crainte timorée des ames foibles l'emportera toujours dans la balance du public, que le nombre des philoſophes ſera petit dans tous les âges, & qu'une ſuperſtition quelconque dominera l'univers. La religion chrétienne étoit une eſpèce de théisme dans le commencement; elle naturaliſa bientôt les idoles & les cérémonies païennes, auxquelles elle accorda l'indigénat, & à force de broderies nouvelles, elle couvrit ſi bien l'étoffe ſimple qu'elle avoit reçue dans ſon inſtitution, qu'elle devint méconnoiſſable. L'imperfection tant en morale, qu'en phyſique eſt le caractère de ce globe que nous habitons; c'eſt peine perdue d'entreprendre de l'éclairer, & ſouvent la commiſſion eſt dangereuſe pour ceux qui s'en chargent. Il faut ſe contenter d'être ſage pour ſoi, ſi on

peut l'être, & abandonner le vulgaire à l'erreur, en tâchant de le détourner des crimes qui dérangent l'ordre de la ſociété. Fontenelle diſoit très-bien, que s'il avoit la main pleine de vérités, il ne l'ouvriroit pas pour les communiquer au public, parce qu'il n'en valoit pas la peine; je penſe à peu près de même, en faiſant des vœux pour le philoſophe Diagoras, & priant Dieu de l'avoir en ſa ſainte garde.

Le 8 Janvier 1770.

L'approbation que vous donnez à mon mémoire me fait d'autant plus de plaiſir, que votre ſuffrage a plus de poids que n'en auroient les ſuffrages de dix mille ignorans. Pour répondre à l'objection que vous me faites à l'égard de ceux qui croupiſſent dans la dernière miſère, il faut premièrement convenir que la police de ſon côté, & la charité des bonnes ames du leur, viennent au ſecours des malheureux, & qu'il n'y a point d'exemple, (ſauf les calamités publiques,) où l'on ait vu une famille, pas même un ſeul homme, mourir ex-

actement de faim. Les hommes les moins bien partagés de la fortune ſont ceux qui n'ont de fonds que leurs bras & leur induſtrie; une maladie qui leur ſurvient, les réduit auſſitôt aux abois, à cauſe que leurs revenus ceſſent avec leur travail: relevant de maladie ils ſe trouvent endettés, & trop foibles pour reprendre leur ouvrage. Cette ſituation ſans doute eſt dure, ſurtout s'ils ſont ſurchargés d'une famille; mais au lieu de voler & d'aſſaſſiner ſur les grands chemins, ce qui conduit à la potence ou à la roue, n'auront-ils pas plutôt recours à la compaſſion de perſonnes vertueuſes, pour ſe procurer un ſoulagement honnête dans leur miſère, au lieu de ſe précipiter dans un malheur cent fois plus affreux? Les principes réprimans du vice que j'ai propoſés, ſont, l'amour de la conſervation, qui doit faire craindre aux hommes d'entreprendre des actions que les lois puniſſent en leur ôtant la vie; l'amour de la réputation, qui doit empêcher de ſe déshonorer en ſe livrant en aveugle à ſa paſſion; & l'amour de la belle gloire, ce puiſſant aiguillon, qui fait abhorrer à ceux qui en ſont excités tout ce qui pourroit flétrir leur nom, & les pouſſe à pra-

tiquer tout ce que la vertu a de plus ſublime. Si l'on applique à propos cette panacée aux différens maux de l'ame, il eſt ſûr que l'on fera d'étonnantes guériſons. Vous voyez que dans tout ce raiſonnement je ſuppoſe pour baſe que je m'adreſſe à une nation où les lois gouvernent; car il eſt bien vrai que ſans le principe réprimant des punitions, la force du raiſonnement ne ſeroit pas ſuffiſante pour arrêter ſeule les ſaillies féroces d'un amour propre déſordonné. Je ne vous en dirai pas davantage pour cette fois, tant pour ménager votre ſanté que faute de matière, priant Dieu &c.

Le 17 Février 1770.

Je ſouhaiterois que votre ſanté plus forte & plus vigoureuſe vous permît d'étendre vos lettres, parce qu'en diſcutant beaucoup les matières on les éclaircit, & que vos lumières peuvent m'inſtruire. S'il s'agiſſoit de plaiſanter, je terraſſerois bien vîte la difficulté que vous me faites naître, en répondant que ce n'eſt pas à un François à la propoſer, à un François qui

voit honorer chez lui les plus gros voleurs & rouer ceux qui ont pris trop peu. Vous voyez aborder toute la France chez vos fermiers généraux, chez vos receveurs, vos tréſoriers &c. tous gens qui ſont métier de dépouiller votre Roi & ſon royaume. Mais j'abandonne cette défenſe de ma cauſe, qui n'eſt pas digne de ſa gravité ni de ſon importance, & reprenant mon ſérieux & ma phyſionomie de pédagogue, je vous dirai que le cas, mon cher d'Alembert, que vous me propoſez, ne peut preſque pas arriver, parce que tous les cœurs ne ſont pas également endurcis, & qu'il ſe trouve dans toutes les communautés & dans toutes les ſociétés de bonnes ames, ſenſibles aux cris de la miſère. Toutefois, ſi par impoſſible il ſe trouvoit une famille dépourvue de toute aſſiſtance & dans l'état affreux où vous la dépeignez, je ne balancerois pas à décider que le vol lui devient légitime: 1) Parce qu'elle a éprouvé des refus, au lieu de recevoir des ſecours. 2) Parce que ſe laiſſer périr ſoi, ſa femme & ſes enfans, eſt un bien plus grand crime que de dérober à quelqu'un de ſon ſuperflu. 3) Parce que l'intention du vol eſt vertueuſe & que l'action en

eſt d'une néceſſité indiſpenſable: je ſuis même perſuadé qu'il n'eſt aucun tribunal, qui ayant bien conſtaté la vérité du fait, n'opinât à abſoudre un tel voleur. Les liens de la ſociété ſont fondés ſur des ſervices réciproques; mais ſi cette ſociété ſe trouve compoſée d'ames impitoyables, tous les engagemens ſont rompus, & l'on rentre dans l'état de la pure nature, où le droit du plus fort décide de tout.

Voilà ce qu'un philoſophe ébauché peut répondre au grand Anaxagoras qui s'amuſe de ce balbutiage. Vous me propoſez enſuite en peu de mots une queſtion à laquelle je ne pourrois répondre, ſelon le noble uſage tudesque, que par un gros in-folio. Comment, mon cher Anaxagoras, ne voyez-vous pas dans quelle diſcuſſion je ne pourrois me diſpenſer d'entrer pour détailler toute cette matière? Je me reſſerrerai donc le plus que poſſible pour vous ſatisfaire. Si nous nous plaçons au premier jour du monde, & que vous me demandiez *s'il eſt utile de tromper le peuple*, je vous répondrai que non, parce que l'erreur & la ſuperſtition étant inconnues, on ne doit pas les introduire, on doit même les empêcher d'éclore.

En parcourant l'hiſtoire, je trouve deux ſortes d'impoſtures, les unes à la fortune desquelles la ſuperſtition a ſervi de marche-pied, & celles qui à l'aide de quelques préjugés ont pu ſervir à manier l'eſprit du peuple pour ſon propre avantage. Les premiers de ces impoſteurs ce ſont les Bonzes, les Zoroaſtre, les Numa, les Mahomet &c. pour ceux-là je vous les abandonne. L'autre eſpèce ſont les politiques, qui, pour le plus grand bien du gouvernement, ont eu recours au ſyſtème merveilleux, afin de mener les hommes, de les rendre dociles. Je compte de ce nombre l'uſage qu'on faiſoit à Rome des augures, dont le ſecours a ſouvent été ſi utile, pour arrêter ou calmer des ſéditions populaires que des tribuns entreprenans vouloient exciter. Je ne ſaurois condamner Scipion l'africain de ſon commerce avec une Nymphe, par lequel il acquit la confiance de ſes troupes & fut en état d'exécuter de brillantes entrepriſes; je ne blâme point Marius de ſa vieille, ni Sertorius de ce qu'il menoit une biche avec lui. Tous ceux qui auront à traiter avec un grand ramas d'hommes qu'il faut conduire au même but, ſeront contraints d'avoir

quelquefois recours aux illuſions, & je ne les crois pas condamnables s'ils en impoſent au public par les raiſons que je viens d'alléguer. Il n'en eſt pas de même de la ſuperſtition groſſière. C'eſt une des mauvaiſes drogues que la nature a ſemées dans cet univers & qui tient même au caractère de l'homme; & je ſuis moralement perſuadé, que ſi l'on établiſſoit une colonie nombreuſe d'incrédules, au bout d'un certain nombre d'années on y verroit naître des ſuperſtitions. Ce ſyſtème merveilleux ſemble fait pour le peuple. On abolit une religion ridicule & l'on en introduit une plus extravagante. On voit des révolutions dans les opinions, mais c'eſt toujours un culte qui ſuccède à quelque autre. Je crois qu'il eſt bon & très-utile d'éclairer les hommes. Combattre le fanatisme, c'eſt déſarmer le monſtre le plus cruel & le plus ſanguinaire; crier contre l'abus des moines, contre ces vœux ſi oppoſés aux deſſeins de la nature, ſi contraires à la multiplication, c'eſt véritablement ſervir ſa patrie. Mais je crois qu'il y auroit de la mal-adreſſe, & même du danger, à vouloir ſupprimer ces alimens de la ſuperſtition qui ſe diſtribuent pu-

bliquement aux enfans, que les pères veulent qu'on nourriſſe de la ſorte.

La réforme, comme vous le ſavez, fit une grande révolution; mais que de ſang, que de carnage, que de guerres, de dévaſtations pour oſer ſe paſſer de quelques articles de foi! quelle fureur s'empareroit des hommes ſi l'on vouloit les ſupprimer tous! Il ſeroit beau ſans doute de jouir du ſpectacle unique d'un peuple ſans erreur, ſans préjugé, ſans ſuperſtition, ſans fanatisme; mais il eſt dit dans les centuries de Noſtradamus, qu'on ne le découvrira qu'après en avoir trouvé un ſans vices, ſans paſſions & ſans crimes. Vous autres, lumières de ce ténébreux univers, vous laiſſerez échapper des gerbes de raiſons pour l'éclairer; qu'en arrivera-t-il? Quelques gens de lettres diront que vous avez raiſon, que les Bonzes & les Lamas crieront, qu'une infinité d'imbécilles boucheront hermétiquement les pertuis de leurs antres, pour empêcher que votre jour n'éblouiſſe & eux & les habitans de leurs taniéres; & que le monde demeurera aveugle. La philoſophie, encouragée dans ce ſiècle, s'eſt énoncée avec plus de force & de courage que ja-

mais; quels ſont les progrès qu'elle a faits? On a chaſſé les jéſuites, direz-vous. J'en conviens; mais je vous prouverai, ſi vous le voulez, que la vanité, des vengeances ſecrètes, des cabales, & enfin l'intérêt ont tout fait. Je vous objecterai en revanche le meurtre juridique de Calas, la perſécution de Syrven, la cruelle avénture d'Amiens, la canoniſation de * * *, les ſorcières qu'on brûle publiquement à Rome, les ridicules querelles des Suiſſes ſur les peines infinies, la fureur théologale des prêtres hollandois contre des profeſſeurs qui enſeignoient que la vertu ſuffit aux hommes, l'eſpèce de guerre de religion qui ſe fait actuellement en Pologne. Oh! mon cher Anaxagoras, l'homme eſt un animal incorrigible, plus ſenſible que raiſonnable. Cependant je lui ai fait un catéchisme & je vous l'envoie.

Mes pieds vont auſſi mal que votre eſtomac; j'ai la goutte, ſans laquelle je vous aurois répondu avec plus d'ordre, parce que la tête en ſouffre, & vous ſavez peut-être que nous avions ici un médecin qui ordonnoit de ſaigner au gros orteil, quand on avoit la tête embarraſſée; ainſi je ne ſaurois vous dire ſi mon mal

gît dans la tête ou dans les pieds; mais quelque part qu'il ſoit, il ne m'empêche pas de vous conſidérer & de vous eſtimer. Sur ce &c.

Le 3 Avril 1770.

Je vous ſuis très-obligé de la part que vous prenez à ma ſanté. L'enchaînement néceſſaire des cauſes a voulu que l'âcreté amaſſée dans mon ſang fût le principe de la goutte qui m'a fait beaucoup ſouffrir; mais je me ſuis conformé à la volonté irrévocable de la nature. J'ai eu recours au régime comme à la patience, & me voilà guéri.

Durant ma convaleſcence le premier livre qui m'eſt tombé entre les mains eſt l'Eſſai ſur les préjugés; il m'a tiré de l'inertie où me tenoient mes forces perdues, & comme ſur bien des ſujets je penſe en raiſon inverſe du ſoi-diſant philoſophe qui en eſt l'auteur, j'ai employé toute l'énergie de mon organiſation pour en relever les fautes. J'ai éprouvé des mouvemens répulſifs aux ſentimens de l'auteur, qui

prétend que la vérité étant faite pour l'homme, il faut en tout temps la lui dire... Auſſi ſouvent que l'auteur dit des injures aux rois, aux généraux, aux poëtes, ſes idées n'ont pu s'identifier avec les miennes, parce que j'ai l'honneur d'être aſſez mauvais poëte, (ou empoiſonneur public,) parce que j'ai eu l'honneur de me battre quelquefois en qualité de général, (ou de bourreau mercenaire,) parce que j'ai eu l'honneur d'être une eſpèce de Roi, (ou de tyran barbare.) Ces conſidérations aſſimilées à ma façon de penſer & ſelon l'idée que je me fais des choſes, m'ont déterminé à prendre la défenſe de mes confrères, pour empêcher que ces injures, ſouvent répétées par de tels auteurs, n'obtinſſent, par l'habitude & à force d'y accoutumer les oreilles du public, la ſanction d'une opinion reçue & indubitable. Mon auteur m'apprend que mes confrères les rois ſont une eſpèce d'imbécilles, qui ne ſavent ni lire ni écrire; j'ai lu comme un bénédictin, & j'ai barbouillé du papier à l'envi du folliculaire le plus affamé; c'eſt donc à moi à plaider leur cauſe. J'envoie mon factum à Anaxagoras, qui ſera notre juge; & même, s'il le trouve à

propos, il peut préſenter l'ouvrage à la cour, aſſuré par ce moyen d'obtenir la première place de l'académie des ſciences. Badinage à part, cet ouvrage eſt très-licentieux & très-indécent. On diroit que l'auteur comme un chien enragé attaque tout le monde, & ſe rue ſur les paſſans, également ſatisfait, pourvu qu'il morde; certainement il mérite d'être traité de même. Si la vérité eſt faite pour l'homme, (de quoi je ne ſuis pas d'accord,) s'il faut la lui dire en toute occaſion, je me ſuis réglé ſur les préceptes de l'auteur, & je lui ai dit bien ſincèrement ce que je penſe de ſon ouvrage; il trouve en moi un diſciple obéiſſant, qui éclairé par ſa lumière ſe fait un devoir d'imiter ſon exemple; & comme la vérité eſt toujours utile aux hommes, je me flatte qu'il approuvera la liberté avec laquelle je la lui dis. Mais quel but ce ſoi-diſant philoſophe ſe propoſe-t-il par ſon ouvrage? De changer la religion? Je lui ai démontré que cela étoit impoſſible. De réformer les gouvernemens? Les injures ne les corrigeront point, elles pourront les irriter. Bouleverſer les cerveaux de quelques têtes éventées, qui déclamant contre le gouvernement ſe feront met-

tre à la Baſtille? c'eſt un but digne d'un être malfaiſant, malicieux & pervers, ce ne doit pas être celui de l'auteur. Veut-il donc devenir le martyr de la religion naturelle? Cela eſt bien fou; car quand on n'eſpère rien au-delà du tombeau, il faut rendre autant qu'on le peut ſon exiſtence heureuſe dans cette vie-ci, la ſeule dont on peut jouir. La mal-adreſſe de l'auteur paroît ſurtout en ce qu'il calomnie la religion chrétienne. J'avoue qu'il faut être bien novice pour lui imputer des crimes. Il eſt dit dans l'évangile: ne faites pas aux autres ce que vous ne voulez pas qu'on vous faſſe. Or ce précepte eſt le réſumé de toute la morale: il eſt donc ridicule, & c'eſt une exagération outrée d'avancer que cette religion ne fait que des ſcélérats. Il ne faut jamais confondre la loi & l'abus. La loi peut être utile & l'abus pernicieux, & quand on marque tant d'animoſité contre ce que l'on attaque, on ſe décrédite ſoi-même, & l'on perd la confiance du lecteur. Voilà comme penſe un amateur de la ſageſſe ſolitaire, reclus dans ſa petite vigne, où il médite comme un autre ſur les folies des hommes, & ſur toutes les opinions bizarres & ridi-

cules qui leur ont paſſé par la tête; & c'eſt-là où il fait des vœux à la Nature, pour que l'enchaînement néceſſaire des cauſes maintienne long-temps votre eſpèce organiſée à l'abri des infirmités, des ſouffrances & de la diſſolution. Sur ce &c.

Le 17 Mai 1770.

Je ſuis bien fâché de vous ſavoir toujours languiſſant. Pour l'ordinaire la belle ſaiſon corrobore les corps & leur rend les forces que les indiſpoſitions de l'hiver leur ont fait perdre. J'avois eſpéré du printemps le même bénéfice pour vous. C'eſt je penſe au dérangement de ſaiſon de cette année qu'il faut attribuer l'état où vous vous trouvez, & je crois que l'uſage de quelques eaux minérales ou des bains pourroit vous rétablir entiérement; mais c'eſt à la faculté à en décider.

A peine vous avois-je envoyé mes remarques ſur cet Eſſai des préjugés, qu'un autre livre m'eſt tombé entre les mains; & comme j'étois en train d'examiner des ouvrages philoſophi-

ſophiques & d'écrire, j'ai couché ces remarques par écrit & je vous les envoie. C'eſt le Syſtème de la nature, où je me ſuis attaché à relever les contradictions les plus palpables & les mauvais raiſonnemens qui m'ont le plus frappé. Il y auroit encore bien des choſes à dire ſur ce ſujet & bien des détails où je n'ai pas eu le temps d'entrer; je me ſuis borné aux quatre points principaux que l'auteur traite.

Quant au premier, où il prétend qu'une nature privée d'intelligence à l'aide du mouvement produit tout, je crois qu'il lui ſera impoſſible de ſoutenir cette opinion contre les objections que je lui fais. Pour le ſecond point, qui roule ſur le fatalisme, il lui reſte encore des réponſes, & c'eſt ſelon moi de toute la métaphyſique la queſtion la plus difficile à réſoudre. Je propoſe un tempérament, c'eſt une idée qui m'a ſéduit & qui pourroit bien être vraie. Je prends un milieu entre la liberté & la néceſſité; je limite beaucoup la liberté de l'homme, mais je lui en laiſſe cependant la part que l'expérience commune des actions humaines m'empêche de lui refuſer. Les deux derniers points roulent ſur la religion & le gouvernement.

Il y a outre cela une infinité d'endroits de cet ouvrage où l'auteur donne priſe ſur lui; il affirme aſſez doctoralement que la ſomme des biens l'emporte ſur la ſomme des maux. C'eſt de quoi je ne ſuis point d'accord avec lui, & ce qu'il lui ſeroit impoſſible de prouver, ſi l'on vouloit pouſſer un peu vivement la diſpute ſur ce ſujet. Enfin, en ramaſſant mes remarques, je me ſuis cru un docteur de ſorbonne, un pilier de l'Égliſe, un ſaint Auguſtin; mais en reliſant ce que j'avois jeté ſur le papier, je me ſuis trouvé très-hétérodoxe. J'ai trouvé mes propoſitions mal-ſonnantes, hérétiques, ſentant l'héréſie & dignes d'encourir les foudres du Vatican. Cependant ce qui m'a conſolé, c'eſt que mon adverſaire ſera pour le moins doublement cuit & rôti, ſi je le ſuis une fois dans l'autre monde. Je ne comprends pas comment il ſe trouve des auteurs aſſez étourdis pour publier de tels ouvrages, qui les expoſent à des malheurs très-réels. Si l'auteur du ſyſtème de la nature alloit par haſard être découvert en France, le moins qui lui arriveroit ſeroit de paſſer le reſte de ſa vie dans la Baſtille, & cela pour avoir eu le plaiſir de dire tout ce qu'il

penſoit. Il faut ſe contenter de penſer pour ſoi, & laiſſer un cours libre aux idées du vulgaire. Je ne ſais point ce qui a pu animer l'auteur contre le gouvernement de France. Il peut ſe paſſer bien des choſes dans l'intérieur de ce royaume dont mon éloignement m'empêche d'être inſtruit. Je ſuis perſuadé qu'il s'y commet des injuſtices & des violences contre lesquelles le gouvernement devroit ſévir; mais comprenez donc bien que lorsque quatre, ſix mille, enfin une multitude d'hommes ſe ſont donné le mot pour en tromper un ſeul, cela arrive infailliblement. Cela eſt arrivé en tout pays & de tout temps, & à moins que l'eſpèce humaine ne ſoit refondue par un habile chimiſte, & que quelque philoſophe ne mêle d'autres matières à cette compoſition, il en ſera toujours de même. Il faut s'aſſurer qu'un homme eſt coupable & enſuite l'accuſer: mais ſouvent on ſe précipite. Il eſt bon que les hommes ayent un archétype, un modèle de perfection en vue, parce qu'ils ne s'en écartent que trop, & que cette idée même s'efface de leur eſprit. Mais avec tout cela ils ne parviendront jamais à cette perfection, qui malheu-

reuſement eſt incompatible avec notre nature. J'en reviens toujours-là, mon cher d'Alembert, & j'en conclus que ceux qui travaillent ſincérement pour le bien de la ſociété, ſont, comme votre défunt abbé de ſaint Pierre, des rêves d'un honnête homme. Cela ne m'empêche pas d'y travailler dans le petit cercle où le haſard m'a placé, pour rendre heureux ceux qui l'habitent, & la pratique de ces choſes qui me paſſent journellement par les mains, m'éclaire ſur leurs difficultés. Croyez, mon cher, qu'un homme qui auroit l'art de vous faire bien digérer, feroit plus utile au monde qu'un philoſophe qui en banniroit tous les préjugés. Je vous ſouhaiterois un tel médecin d'autant plus ſincérement, que perſonne ne s'intéreſſe à votre conſervation, ni ne vous eſtime plus que celui qui prie Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte & digne garde.

Le 7 Juillet 1770.

Le plus beau monument de Voltaire eſt celui qu'il s'eſt érigé lui-même, ſes ouvrages, qui

ſubſiſteront plus long-temps que la baſilique de ſaint Pierre, que le Louvre & tous ces bâtimens que la vanité humaine conſacre à l'éternité. On ne parlera plus françois, que Voltaire ſera encore traduit dans la langue qui aura ſuccédé au françois. Cependant, rempli du plaiſir que m'ont fait ſes productions ſi variées, & ſi parfaites chacune en leur genre, je ne pourrois ſans ingratitude me refuſer à la propoſition que vous me faites de contribuer au monument que lui élève la reconnoiſſance publique. Vous n'avez qu'à m'informer de ce qu'on exige de ma part; je ne refuſerai rien pour cette ſtatue, qui ſera plus d'honneur aux gens de lettres qui la lui conſacrent qu'à Voltaire même. On dira que dans ce XVIIIeme ſiècle, où tant de gens de lettres ſe déchiroient par envie, il s'en eſt trouvé d'aſſez nobles, d'aſſez généreux pour rendre juſtice à un homme doué de génie & de talens ſupérieurs à tous les ſiècles; que nous avons mérité de poſſéder Voltaire, & la poſtérité la plus reculée nous enviera encore cet avantage. Diſtinguer les hommes célèbres, rendre juſtice au mérite, c'eſt encourager les talens & les vertus, c'eſt la ſeule récompenſe

des belles ames; elle eſt bien due à tous ceux qui cultivent ſupérieurement les lettres. Elles nous procurent les plaiſirs de l'eſprit, plus durables que ceux du corps; elles adouciſſent les mœurs les plus féroces, elles répandent leurs charmes ſur tout le cours de la vie, elles rendent notre exiſtence ſupportable & la mort moins affreuſe. Continuez donc, Meſſieurs, de protéger & de célébrer ceux qui s'y appliquent & qui ont le bonheur en France d'y réuſſir; ce ſera ce que vous pourrez faire de plus glorieux pour votre nation & qui obtiendra grâce du ſiècle futur en faveur de quelques actes welches & hérules qui pourroient flétrir votre patrie.

Adieu, mon cher d'Alembert, portez-vous bien, jusqu'à ce qu'à votre tour une ſtatue vous ſoit élevée. Sur ce &c.

Le 28 Juillet 1770.

Je trouve votre faculté de médecins bien aimable. Ah! ſi j'avois de pareils médecins, que je ſerois à mon aiſe! Mais ceux de ce pays-ci

ne preſcrivent à leurs patiens que des gouttes & des drogues abominables. Cependant vos médecins ont failli; car ſi j'avois leur bonnet fourré en tête & que vous m'euſſiez conſulté à Paris, je vous aurois preſcrit l'air de ce pays comme le plus propre à vous guérir; mais comme je ne ſuis pas docteur, il faut en croire ceux qui ont le privilége de ſe moquer de leurs malades ou de les abuſer. Je ſuis ſur mon départ pour la Siléſie & la Moravie: à mon retour on vous fera toucher à Paris la ſomme que vous demandez. C'eſt une conſolation pour moi, que ces rois tant vilipendés puiſſent être de quelque ſecours aux philoſophes; ils ſont au moins bons à quelque choſe. Adieu, mon cher. Je vous en dirai davantage à mon retour.

Le 18 Août 1770.

Je ne m'attendois certainement pas à ce que la lettre d'un Tudeſque fût lue en pleine académie françoiſe. L'abbé d'Olivet y auroit déterré plus d'un ſoléciſme, mais par bonheur pour l'auteur de la lettre, l'abbé d'Olivet étoit tré-

paſſé quand elle parut. Je vous pardonne de l'avoir montrée, parce qu'elle contient quelques vérités qui ſont bonnes à dire comme à entendre. Sans doute qu'il faut diſtinguer les talens, ſurtout quand ils ſont raſſemblés en un degré éminent. Les belles ames ne travaillent que pour la gloire; il eſt dur de la leur faire eſpérer & de ne les en jamais mettre en poſſeſſion. Les chagrins attachés à toutes les conditions humaines ne peuvent être adoucis que par ce baume, & il faut un peu de baume même aux plus grands hommes. Je vous crois à préſent en route pour l'Italie, & moi je viens de terminer une courſe longue & vive, que j'ai expédiée aſſez promptement. Je vais prendre un peu de repos, après quoi je compte de répondre à votre lettre très-philoſophique que je viens de recevoir, & je vous réponds, parce qu'un ſorbonniqueur m'a appris que le plus grand affront que puiſſe eſſuyer un théologien, eſt de n'avoir rien à répliquer; il faut donc dire quelque choſe, & je trouve à propos dans mon magaſin un amas de diſtinctions & de ſubtilités capables de fournir matière à une duplique, après laquelle, s'il plaît au Ciel, nous ne nous

entendrons plus ni les uns ni les autres, & dès ce moment la diſpute deviendra intéreſſante. D'ailleurs je ſuis fort de votre ſentiment, qu'après avoir long-temps diſcuté ces matières abſtruſes, on eſt obligé de recourir au *que ſais-je?* de Montaigne. Du reſte votre contrôleur des finances m'a aſſuré qu'il avoit pourvu à votre voyage, ainſi que pour le buſte de Voltaire; Mettra comptera deux-cents écus pour cet objet, de ſorte que ſon crâne & ſa cervelle ſeront ſurement à moi, & le reſte pour les autres ſouſcripteurs.

Adieu, mon cher Anaxagoras; revenez ſain & ſauf à Paris, & que votre médecin pour l'année prochaine vous preſcrive pour régime l'air de Berlin. Sur ce &c.

Le 26 Septembre 1770.

Mon voyage en Moravie, des camps aſſemblés dans ces environs, & la viſite que j'ai reçue de l'Électrice de Saxe, ſont des excuſes valables de ne vous avoir point répondu ſur ce que vous ni moi n'entendrons jamais bien. De-

puis j'ai donné quelque repos à mon eſprit, pour le raſſeoir de la diſſipation du grand monde & le remettre dans ſon aſſiette philoſophique.

Vous m'obligez de ferrailler avec vous dans l'obſcurité, & je m'écrierai avec vous: *Grand Dieu, rends-nous le jour & combats contre nous!* mais enfin, puiſqu'il faut entrer dans ce labyrinthe, il n'y a que le fil de la raiſon qui puiſſe m'y conduire. Cette raiſon me montrant des rapports étonnans dans la nature & me faiſant obſerver les cauſes finales ſi frappantes & ſi évidentes, m'obligent de convenir qu'une intelligence préſide à cet univers, pour maintenir l'arrangement général de la machine. Je me repréſente cette intelligence comme le principe de la vie & du mouvement. Le ſyſtème du chaos développé me paroît inſoutenable, parce qu'il eût fallu plus d'habileté pour former le chaos & le maintenir que pour arranger les choſes telles qu'elles ſont. Le ſyſtème d'un monde créé de rien eſt contradictoire, & par conſéquent abſurde: il ne reſte donc que l'éternité du monde, idée qui n'impliquant aucune contradiction, me paroît la plus probable, parce que ce qui eſt aujourdhui, peut bien

avoir été hier, & ainſi du reſte. Or l'homme étant matière, penſant & ſe mouvant, je ne vois point pourquoi un pareil principe penſant & agiſſant ne pourroit pas être joint à la matière univerſelle. Je ne l'appelle pas eſprit, parce que je n'ai aucune idée d'un être qui n'occupe aucun lieu, qui par conſéquent n'exiſte nulle part; mais comme notre penſée eſt une ſuite de l'organiſation de notre corps, pourquoi l'univers, infiniment plus organiſé que l'homme, n'auroit-il pas une intelligence infiniment ſupérieure à celle d'une auſſi fragile créature?

Cette intelligence co-éternelle avec le monde ne peut pas, ſelon que je la conçois, changer la nature des choſes; elle ne peut ni rendre ce qui pèſe léger, ni ce qui eſt brûlant glacé. Aſſervie à des lois qui ſont invariables & inébranlables, elle ne peut que combiner, & ne ſauroit ſe ſervir des choſes que ſelon que leur conſtitution intrinſèque s'y prête. Les élémens, par exemple, ont des principes certains, & ils ne pourroient pas exiſter autrement qu'ils ne ſont; mais ſi l'on veut en inférer que le monde étant éternel, eſt néceſſaire, & que par conſé-

quent tout ce qui exiſte eſt aſſujetti à une fatalité abſolue, je ne crois pas devoir ſouscrire à cette propoſition. Il me paroît que la nature ſe borne à avoir doué les élémens de propriétés éternelles & ſtables, & aſſervi le mouvement à des lois permanentes, qui ſans doute influent conſidérablement ſur la liberté, ſans cependant entièrement la détruire. L'organiſation & les paſſions des hommes viennent des élémens dont ils ſont compoſés. Or lorsqu'ils obéiſſent à ces paſſions, ils ſont eſclaves, mais libres auſſi ſouvent qu'ils leur réſiſtent. Vous me pouſſerez plus loin, vous me direz: mais ne voyez-vous pas que cette raiſon par laquelle ils réſiſtent à leurs paſſions eſt aſſujettie à la néceſſité qui la fait agir ſur eux? Cela peut être à la rigueur. Mais qui opte entre ſa raiſon & ſes paſſions, & qui ſe décide, eſt ce me ſemble libre, ou je ne ſais plus quelle idée on attache au mot de liberté. Ce qui eſt néceſſaire eſt abſolu. Or ſi l'homme eſt rigoureuſement aſſujetti à la fatalité, les peines ni les récompenſes n'ébranleront ni ne détruiront cet aſcendant vainqueur. Or comme l'expérience nous prouve le contraire, il faut convenir que

l'homme jouit quelquefois de la liberté, quoique ſouvent limitée. Mais, mon cher Diagoras, ſi vous prétendez que je vous explique dans un plus grand détail ce qu'eſt cette intelligence que je marie à la matière, je vous prie de m'en diſpenſer. J'entrevois cette intelligence comme un objet que l'on apperçoit confuſément à travers un brouillard; c'eſt beaucoup que de la deviner, il n'eſt pas donné à l'homme de la connoître & de la définir. Je ſuis comme Colomb, qui ſe doutoit de l'exiſtence d'un nouveau monde, & qui laiſſa à d'autres la gloire de le découvrir.

Après un aveu auſſi ſincère vous ne direz pas que des préjugés d'enfance m'ont fait embraſſer la défenſe de la religion chrétienne contre le philoſophe fanatique qui la déchire avec tant d'animoſité. Souffrez que je vous diſe que nos religions d'aujourd'hui reſſemblent auſſi peu à celle du Chriſt qu'à celle des Iroquois. Jéſus étoit Juif & nous brûlons les Juifs; Jéſus prêchoit la patience, & nous perſécutons; Jéſus prêchoit une bonne morale, & nous ne la pratiquons pas. Jéſus n'a point établi de dogmes, & les conciles y ont bien pourvu.

Enfin un chrétien du troiſième ſiècle n'eſt plus reſſemblant à un chrétien du premier. Jéſus étoit proprement un eſſénien; il étoit imbu de la morale des eſſéniens, qui tient beaucoup de celle de Zénon. Sa religion étoit un pur déisme, & voyez comme nous l'avons brodée. Cela étant, ſi je défends la morale du Chriſt, je défends celle de tous les philoſophes, & je vous ſacrifie tous les dogmes qui ne ſont pas de lui. Des prêtres ayant remarqué quel pouvoir leur crédit idéal leur donnoit ſur l'eſprit des peuples, ils ont fait ſervir la religion d'inſtrument à leur ambition; mais ſi leur politique a défiguré une choſe qui dans ſon inſtitution n'étoit pas mauvaiſe, cela ne prouve autre choſe, ſinon que la religion chrétienne a eu le ſort de toutes les choſes humaines, qui ſe pervertiſſent par des abus. Quand on veut donc ſe récrier contre cette religion, il faut déſigner les temps dont on parle & diſtinguer les abus de l'inſtitution. Mais quels que ſoient ſes dogmes, le peuple y eſt attaché par la coutume; il l'eſt de même à certaines pratiques extérieures; qui les attaque avec acharnement, le révolte. Que faut-il donc faire? Conſerver la morale, &

même y réformer ce qui eſt néceſſaire; éclairer les hommes en place qui influent ſur les gouvernemens; répandre à pleines mains du ridicule ſur la ſuperſtition; perſiffler les dogmes, éteindre le faux zèle, pour acheminer les eſprits à une tolérance univerſelle: qu'importe alors à quel culte le peuple eſt attaché?

Après vous avoir dit de Dieu ce que j'en ſais, & ce que je n'en ſais pas, je vous entretiendrai un moment d'une de ſes images ſur terre, de ce Louis XIV, trop loué pendant ſa vie & trop amèrement critiqué après ſa mort. Vous accuſez ce prince d'avoir le premier donné l'exemple de ces armées nombreuſes qu'on entretient de nos jours. Ne vous ſouvenez-vous donc pas que long-temps avant lui les Romains en avoient introduit l'uſage? Mettez-vous dans le cas de ce prince. Il prévoyoit que la jalouſie de ſes voiſins lui ſuſciteroit des guerres toujours renaiſſantes; il ne vouloit pas être pris au dépourvu. Il voyoit la maiſon royale d'Eſpagne près de s'éteindre; ne devoit-il pas ſe mettre en poſture pour profiter des événemens favorables que l'occaſion lui préſentoit? Et n'étoit-ce pas un effet de ſa prudence

& de ſa ſageſſe de les entretenir avant qu'il en eût beſoin? Et après tout, les grandes armées ne dépeuplent pas les campagnes, ni ne font manquer de bras l'induſtrie. En tout pays il ne peut y avoir qu'un certain nombre d'agriculteurs, proportionné aux terres qu'ils ont à cultiver, & un certain nombre d'ouvriers proportionnés à l'étendue du débit; le ſurplus deviendroit ou mendiant ou voleur de grands chemins. De plus ces nombreuſes armées font circuler les eſpèces & répandent dans les provinces avec une diſtribution égale les ſubſides que les peuples fourniſſent au gouvernement. L'entretien coûteux de ces armées abrége la durée des guerres; au lieu de trente ans qu'elles duroient il y a plus d'un ſiècle, les monarques par épuiſement ſont obligés de les terminer bien plus vîte. De nos jours ſept ou huit campagnes au plus, épuiſent les fonds des ſouverains & les rendent pacifiques & traitables. Il faut encore obſerver que ces groſſes armées fixent les conditions plus définitivement qu'elles n'étoient fixées autrefois. Au premier coup de trompette qui ſonne à préſent, ni le laboureur, ni le manufacturier, ni l'homme de loi,

ni

ni le ſavant ne ſe détournent de leurs ouvrages; ils continuent tranquillement à s'occuper à leur ordinaire, laiſſant aux défenſeurs de la patrie le ſoin de la venger. Autrefois, à la première alarme, on levoit des troupes à la hâte, tout devenoit ſoldat, on ne penſoit qu'à repouſſer l'ennemi, les champs reſtoient en friche, les métiers demeuroient oiſifs, & les ſoldats mal payés, mal entretenus, mal diſciplinés, ne vivoient que de rapines, & menoient la vie de brigands ſur les malheureuſes terres qui ſervoient de théâtre à leurs déprédations. Tout cela eſt bien changé, non qu'il n'y ait encore de vils pillards dans quelques armées; mais tout cela n'approche pas du dérèglement qui avoit lieu autrefois. Ainſi vous voudrez bien que je ſuſpende mon jugement ſur l'entretien des grandes armées, jusqu'à ce que vous me fourniſſiez de meilleurs argumens pour les abolir. La politique a d'autres règles ſans doute que la métaphyſique; mais il en eſt d'auſſi rigoureuſement prouvées qu'on en trouve dans la géométrie.

Tout cela, mon cher Diagoras, ne fait pas que je vous en eſtime moins. On peut être

de différente opinion ſans ſe haïr, ſurtout ſans ſe perſécuter. J'ai réfuté l'auteur du ſyſtême de la nature, parce que ſes raiſons ne m'ont pas convaincu; cependant ſi on vouloit le brûler, je porterois de l'eau pour éteindre ſon bûcher. Voilà comme il faut penſer quand on veut ſe mêler de philoſophie, ou il faut renoncer au titre de philoſophe. Or je vous avertis que ſi nous pouſſons notre diſpute plus loin ſur Dieu & ſur la fatalité, nous aurons le malheur de ne nous plus entendre. Je ne ſaurois vous en dire plus que ce que mes obſervations & des probabilités m'en ont fourni: ces matières ne ſont pour nous qu'un objet de vaine curioſité & d'amuſement; par bonheur elles n'influent en rien ſur la ſérénité de nos jours; le grand article eſt de ſe bien porter. Je ſouhaite que votre voyage rétabliſſe vos organes dans leur élaſticité première, que la diſſipation chaſſant les brouillards de mélancolie qui s'élevoient de votre ame, votre eſprit ſouffrant moins des influences fatales de la matière, puiſſe ſe livrer en toute liberté aux impulſions de votre vaſte génie. Sur ce &c.

Le 18 Octobre 1770.

Vous & Voltaire vous vous égayez ſur mon compte, lorsque vous me dites que vous me jugez utile aux progrès de la philoſophie. Les ſciences ont été illuſtrées par les Deſcartes, les Newton, les d'Alembert, les Bayle, les Voltaire; pour moi, qui ne ſuis que ce qu'on nomme en Italie *dilettante*, je ſuis avec d'autres amateurs placé dans le parterre, & j'applaudis à ce qui eſt beau; tout mon mérite conſiſte à battre des mains à propos. Vous aurez à préſent reçu de ma part une épître énorme, où j'épuiſe pour vous toutes les armes que me fournit mon arſenal d'argumens métaphyſiques. De ces matières abſtraites il n'en eſt qu'une ſuſceptible de démonſtration, c'eſt celle du matérialiſme; & celle-là bien éclaircie, on peut ſe contenter de différens degrés de probabilités pour les autres, qui deviennent des objets de ſpéculation, d'amuſement pour ceux qui ſe plaiſent à donner carrière à leur imagination, & d'exercice pour ceux qui veulent perfectionner la juſteſſe de leur eſprit. Après tout il eſt plus important pour tout le monde de

bien digérer que de connoître l'eſſence des choſes.

Je vous félicite de ce que vous trouvez du ſoulagement après l'exercice du voyage. Votre ſanté ſe ſeroit peut-être entièrement remiſe, ſi vous aviez pris la médecine entière. Comment! ſe trouver aux pieds des Alpes & retourner chez le peuple d'oc, au lieu de voir ce théâtre des grandes actions, renverſé à la vérité à préſent, mais ſur lequel étoit monté ce peuple roi auquel obéiſſoit tout le monde connu? Quel plaiſir ç'auroit été pour vous de voir cette troupe de charlatans dont les apôtres de la vérité ont décrédité la drogue, de les voir, dis-je, ſur les ruines de leurs treteaux, ſans que perſonne accoure plus à leurs farces! Au lieu de ce grand ſpectacle, vous irez aſſiſter à Toulouſe à une fête de Cannibales, où l'on célèbre encore régulièrement l'anniverſaire d'un meurtre barbare. Vous verrez à Aix les parens & les deſcendans de ceux qui ordonnèrent le maſſacre de Merindal, & vous trouverez ſur votre chemin des bûchers encore fumans, où tant de malheureux ont perdu la vie dévorés par les flammes. Ah, que l'Italie étoit pré-

férable à la Provence! Le cordelier Ganganelli eſt tout accoutumé au mouvement de la terre; il conſent tacitement qu'elle tourne, & vous n'auriez point eu à craindre à Rome le ſort de Galilée. Mais enfin, tout philoſophe que vous êtes, gardez-vous bien de réſiſter à la faculté; les médecins ſont infaillibles, autant que le pape à la tête d'un concile écuménique. Je vous prie de vous bien imprimer cette vérité, afin que s'ils vous ordonnent le voyage de Berlin pour vous rétablir l'eſtomac, vous ne manquiez pas de l'entreprendre, & ſurtout de ne vous point raviſer arrivé en Weſtphalie. Sur ce &c.

Le 1 Novembre 1770.

Regagner une partie de ſa ſanté eſt un avantage, être ſoulagé eſt un bien; ainſi je crois pouvoir vous féliciter ſur le bon effet des remèdes que vos médecins de Paris vous ont ordonnés. Vous ne vous êtes pas arrêté dans la patrie des anciens troubadours, & vous voilà de retour à Paris. Ne me parlez point de finances, on ne m'en rabat que trop les oreilles

ici, & je dis comme Pilate: ce qui eſt écrit eſt écrit.

Je vous envoie le rêve d'un certain philoſophe contre lequel Voltaire eſt irrité; comme je preſſois ce philoſophe pour ſavoir ſi la viſion étoit ſienne, il m'avoua que le petit prophète *Waldſtock* étant ici la perdit de ſa poche en tirant ſon mouchoir. Vous pouvez la lui reſtituer, car il n'eſt pas dans l'ordre que mon philoſophe s'attribue ce qui n'eſt point à lui. Je vous remercie de votre condoléance ſur la mort de mon neveu; le pauvre garçon eſt mort d'une eſquinancie après la dernière bataille où les Ruſſes ont pris le camp turc; la mère en a été inconſolable; c'étoit un garçon qui promettoit beaucoup.

Je ne vous parle point aujourdhui de philoſophie; je vous ai envoyé des paquets de métaphyſique que vous aurez trouvés à Paris. Après tout, cette matière eſt comme un foſſé; plus on le creuſe, plus il eſt profond. Nous pouvons ignorer beaucoup de choſes ſans risque; la plus importante eſt de bien vivre, de jouir d'une ſanté paſſable, d'avoir des amis, & une ame tranquille. Je

vous ſouhaite tous ces avantages, en priant Dieu &c..

Le 12 Décembre 1770.

Vous trouvez peut-être ſingulier que je me mêle de la beſogne des autres, & qu'écolier ſexagénaire je m'aviſe de m'aſſeoir ſur les bancs des docteurs en métaphyſique, pour traiter de choſes que les plus ſavans n'entendent guère mieux que les plus ignorans. C'eſt pour cela même que je crois qu'il m'eſt permis de parler de matières métaphyſiques tout comme un autre. Car s'il s'agiſſoit du calcul infinitéſimal ou des propriétés de quelque courbe, je me bornerois à vous écouter en ſilence, à vous en croire ſur votre parole & à vous admirer. Nous nous transportons ici dans le pays de l'imagination, ſur lequel les poëtes ont plus de droits que les philoſophes: ils ont été comme on ſait les premiers théologiens & les premiers maîtres du genre humain. Notre deſſein n'étant pas de nous enivrer de leurs anciennes fables qui ont encore cours, mais bien

de porter le flambeau de la raiſon dans une région de ténèbres, pour diſtinguer, ſi nous pouvons, quelques vérités dans ce ſombre abyme, & ſéparer, s'il ſe peut, quelques objets réels des objets imaginaires qui les enveloppent, il faut mettre à part tous les preſtiges de l'imagination & tâcher de raiſonner le plus conſéquemment que nous pourrons. Il s'agit de Dieu, de la liberté, de la religion & de Louis XIV.

Je commence donc par Dieu & par l'idée la moins contradictoire qu'on peut ſe former de cet être. Je ſuis convaincu qu'il ne ſauroit être matériel, parce qu'il ſeroit pénétrable, diviſible & fini. Si je le ſuppoſe un eſprit, je me ſers d'un terme métaphyſique que je n'entends pas, en le prenant ſelon la définition des philoſophes; je dis des ſottiſes, car un être qui n'occupe aucun lieu, n'exiſte réellement nulle part, & il eſt même impoſſible qu'il y en ait un. J'abandonne donc la matière & l'eſprit pur, & pour avoir quelque idée de Dieu, je me le repréſente comme le *ſenſorium* de l'univers, comme l'intelligence attachée à l'organiſation éternelle des mondes qui exiſtent, & en

cela je ne m'approche point du ſyſtème de Spinoſa, ni de celui des ſtoïciens, qui regardoient tous les êtres penſans comme des émanations du grand eſprit univerſel, auquel leur faculté de penſer ſe rejoignoit après leur mort. Les preuves de cette intelligence ou de ce ſenſorium de la nature ſont celles-ci: les rapports étonnans qui exiſtent dans tout l'arrangement phyſique du monde, des végétaux & des êtres animés; en ſecond lieu l'intelligence de l'homme. Car ſi la nature étoit brute, elle nous auroit donné ce qu'elle n'a pas elle-même, ce qui eſt une contradiction groſſière.

La matière de la liberté n'eſt pas moins ténébreuſe que celle de l'exiſtence de Dieu: mais voici quelques réflexions qui méritent d'être peſées. D'où vient que tous les hommes ont en eux un ſentiment de liberté, d'où vient qu'ils l'aiment? Pourroient-ils avoir ce ſentiment & cet amour, ſi la liberté n'exiſtoit point? Mais puisqu'il faut attacher un ſens clair aux mots dont on ſe ſert, je définis la liberté, cet acte de notre volonté qui nous fait opter entre différens partis & qui détermine notre choix. Si donc j'exerce cet acte quelquefois, c'eſt un

ſigne que je poſſède cette puiſſance. L'homme ſe détermine ſans doute par des raiſons; il ſeroit inſenſé s'il agiſſoit autrement; l'idée de ſa conſervation & de ſon bien-être eſt un des puiſſans motifs qui le font pencher du côté où il croit rencontrer ces avantages: cependant il eſt de ces ames bien nées qui ſavent préférer l'honnête à l'utile, qui ſacrifient leurs biens & leur vie volontairement pour la patrie, & ce choix qu'ils font, eſt le plus grand acte de liberté qu'ils puiſſent faire. Vous répondrez que toutes ces réſolutions ſont une ſuite de notre organiſation & des objets extérieurs qui agiſſent ſur nos ſens; mais ſans organes nous penſerions auſſi peu qu'un clavecin pourroit rendre des ſons ſans cordes. Je ſuis d'accord que toutes nos connoiſſances nous viennent par les ſens; mais diſtinguez ces connoiſſances de nos combinaiſons qui les mettent en œuvre, les transfigurent & en font un uſage admirable. Vous inſiſtez encore & vous m'alléguez les paſſions qui agiſſent en nous. Oui, vous triompheriez, ſi ces paſſions l'emportoient toujours, mais on leur réſiſte ſouvent. Je connois des perſonnes qui ſe ſont corrigées de leurs défauts.

Quelle différence ne trouve-t-on pas entre un homme bien ou mal élevé, entre un novice qui entre dans le monde & un autre qui a de l'expérience? Or s'il y avoit une néceſſité abſolue, perſonne ne pourroit ſe corriger, les défauts reſteroient invariablement les mêmes, les exhortations ſeroient vaines, & l'expérience ne corrigeroit ni les imprudens ni les étourdis. J'oſe donc ſoupçonner quelque contradiction dans ce ſyſtème de la fatalité; car ſi on l'admet à la rigueur, il faut regarder comme ſuperflues & inutiles les lois, l'éducation, les peines & les récompenſes. Si tout eſt néceſſaire, rien ne peut changer. Mais mon expérience me prouve que l'éducation fait beaucoup ſur les hommes, qu'on peut les corriger, qu'on peut les encourager, & je m'apperçois de jour en jour davantage que les peines & les récompenſes ſont comme les remparts de la ſociété; je ne ſaurois donc admettre une opinion contraire aux vérités de l'expérience, vérités ſi palpables, que ceux même qui embraſſent le ſyſtème de la fatalité, le contrediſent continuellement tant dans leur vie privée que par leurs actions publiques. Or que devient un ſyſtème qui ne nous

ſeroit faire que des ſottiſes, ſi nous nous y conformions au pied de la lettre?

Nous voici à la religion, & j'oſe me flatter que vous me prenez pour juge impartial ſur cette matière. Je penſe qu'un philoſophe qui s'aviſeroit d'enſeigner au peuple une religion ſimple, courroit riſque d'être lapidé. S'il trouvoit quelque eſprit tout neuf, quelque Américain non prévenu en faveur d'un culte, il pourroit peut-être lui perſuader de préférer une religion raiſonnable à celles que tant de fables ont dégradées; mais en ſuppoſant même qu'on parvînt à propager la religion des Socrate & des Cicéron dans quelque province, ſa pureté ſeroit dans peu ſouillée par quelques ſuperſtitions. Les hommes veulent des objets qui frappent leurs ſens & qui nourriſſent leur imagination. Nous le voyons chez les proteſtans, qui ſe trouvant attachés à un culte trop nu, trop ſimple, ſe font ſouvent catholiques pour l'amour des fêtes, des cérémonies & des beaux motets dont la religion catholique apoſtolique & romaine a décoré les fariboles dont elle a ſurchargé la ſimple morale du Chriſt; témoins le Landgrave de Heſſe, Pœll-

nitz & tant d'autres. Mais ſuppoſé que vous puiſſiez retirer les hommes de tant d'erreurs, c'eſt encore une queſtion de ſavoir s'ils valent la peine d'être éclairés.

Pour votre Roi Louis XIV, ce ſeroit proprement à ſes François à le défendre; il leur a donné de belles manufactures; il leur a donné de belles frontières, & les a ſi bien fortifiées, qu'il a rendu ſon royaume preſque inattaquable; il a protégé les lettres. Les François par reconnoiſſance devroient le juſtifier; mais puiſque vous voulez que je ſois ſon Don Quichotte, je prendrai la liberté de vous faire obſerver que long-temps avant lui les Romains avoient entretenu d'auſſi grandes armées que les ſiennes, & que ſi nous avions ici cent mille laboureurs de plus, il nous faudroit encore trois cent mille arpens pour les placer; car chaque champ a ſon maître & des bras ſuffiſans pour le cultiver; & puis quelle confiance placer dans la foi de tant de princes qui la plupart n'en ont aucune? & ces marionnettes que je ne ſais quelle fatalité fait agir, qui les jeteroit dans un même moule pour en faire des princes pacifiques?

Qu'il n'y ait en Europe que deux ſouverains à tête remuante, cela ſuffit pour mettre tout en alarme & en combuſtion. Voici donc comme je raiſonne : de tout temps il y a eu des guerres : or ce qui a toujours été, doit être néceſſairement, (quoique j'en ignore la raiſon;) donc en tout temps ce fléau deſtructeur déſolera ce malheureux globe. Vous me permettrez encore de ne pas penſer comme vous ſur le ſujet de la révocation de l'édit de Nantes ; j'en ai vraiment une grande obligation à Louis XIV, & ſi Monſieur ſon petit-fils vouloit ſuivre cet auguſte exemple, j'en ſerois pénétré de reconnoiſſance. Surtout s'il banniſſoit en même temps de ſon royaume cette vermine de philoſophes ; je recevrois charitablement ces exilés chez moi. Vous me ferez plaiſir de perſuader à vos miniſtres de frapper ce grand coup d'État. L'académie iroit à votre rencontre & vous porteroit ſur ſes bras, & un philoſophe ſchiſmatique vous recueilleroit avec la plus grande ſatisfaction : vous qui connoiſſez ſes ſentimens, vous n'en douterez pas. Sur ce &c.

Le 31 Décembre 1770.

Pour égayer quelquefois la ſtérilité de la philoſophie, je m'amuſe de temps en temps avec des ſujets moins ſérieux; mais puisque vous me ramenez dans le temple ſacré où notre ignorance éclate le plus, je vous y ſuis.

Vous me propoſez d'abord un terrible ſujet, qui eſt Dieu, incompréhenſible pour un être borné comme je le ſuis, & dont je ne puis me faire une autre idée, dont je n'ai de compréhenſion que par celle que me donne tout corps organiſé qui jouit du don de la penſée. J'enviſage toute l'organiſation de cet univers, & je me dis à moi-même: ſi, toi qui n'es qu'un ciron, tu penſes étant animé, pourquoi ces corps immenſes qui ſont dans un mouvement perpétuel, ne produiroient-ils pas une penſée bien ſupérieure à la tienne? Cela me paroît très-vraiſemblable; mais je n'ai point la vanité de préſumer, comme les anciens ſtoïciens, que notre ame eſt une émanation du grand être auquel elle ſe rejoindra après ma mort; parce que Dieu n'eſt pas diviſible, parce que nous faiſons des ſottiſes & que Dieu n'en fait pas,

parce qu'enfin la nature éternelle & divine ne peut ni ne doit ſe communiquer à des êtres périſſables, à des créatures dont l'exiſtence n'a pas la durée d'une ſeconde comparée à l'éternité. Voilà ma confeſſion de foi, & c'eſt ce que j'ai pu combiner de moins abſurde ſur un ſujet où depuis que le monde eſt monde, jamais perſonne n'a entendu goutte.

Vous me conduiſez de là dans un poſte pour le moins auſſi épineux, & je crois entrevoir quelque mal-entendu, qui étant éclairci nous mettra inceſſamment d'accord. Si vous entendez par néceſſité ce que j'appelle raiſon ſuffiſante, notre différent eſt terminé : cependant il me reſteroit encore quelques inſtances à vous faire; car il ne faut pas croire que tous les hommes ſe déterminent après avoir bien peſé le pour & le contre. Il eſt des animaux appelés raiſonnables, à deux pieds ſans plumes, qui ſe décident d'après le premier dictamen de leur imagination; j'ai connu un Duc de Mecklenbourg qui conſultoit la boutonomancie. Tout cela prouve que ce ne ſont pas les mêmes reſſorts qui agiſſent ſur différentes créatures, & que la raiſon ſe borne à guider ceux qu'on appelle les

plus

plus ſages. Si vous voulez appeler néceſſité ce que j'appelle raiſon, notre diſpute eſt terminée; mais ſi vous ſuppoſez une néceſſité fatale, qui nous fait agir comme des marionnettes, j'aurois quelque peine à devenir marionnette ſur mes vieux jours.

A vous permis de réprouver la révocation de l'édit de Nantes, quoique pluſieurs de ceux que le Tellier a proſcrits ayent fait des fortunes brillantes dans les lieux qu'ils ont choiſis pour leur aſile, & que d'ailleurs la France ne ſoit que trop peuplée. Nous trouvons dans les temples de ces réfugiés une partie du culte que vous propoſez; il n'y eſt plus queſtion que de diſcours de morale, & le dogme on le laiſſe s'enrouiller dans les milliers de volumes écrits ſur ces matières, que perſonne ne lit plus.

Je ſuis perſuadé qu'un philoſophe fanatique eſt le plus grand des monſtres poſſibles & en même temps l'animal le plus inconſéquent que la terre ait produit: je me contente donc de n'être point gêné ſur ce que mon peu de foi me permet de croire, & loin d'être convertiſſeur, je laiſſe à chacun la liberté de bâtir un ſyſtème ſelon ſon bon plaiſir. Voilà ma confeſſion en-

tière. Je vous ſouhaite ſanté & contentement.

Sur ce &c.

P. S. L'affaire que vous me recommandez d'une chanoineſſe de Clèves, ne dépend pas de moi; car il y a des lois & des fondations dont on ne ſauroit s'écarter.

Le 13 Mars 1771.

Vous faites plus d'éloges de la réponſe de l'Empereur de la Chine à Voltaire qu'elle n'en mérite. Ce bon Empereur, quoique poëte, a beſoin d'un ſecrétaire qui travaille pour lui, lorsqu'il a des affaires à traiter avec les occidentaux; & comme j'ai l'honneur de le ſervir en cette qualité, je me ſuis efforcé d'exprimer en welche les ſentimens de ce puiſſant monarque: il a fait connoiſſance avec des jéſuites géomètres, & comme il les a trouvés entiers dans leurs ſentimens, par un jugement précipité il en conclut que tous les géomètres ſont dans les mêmes principes; mais j'eſpère de le faire revenir de ce préjugé, ſurtout s'il veut ſe donner la peine de lire le procès de Newton & de

Leibnitz ſur la découverte du calcul infinitéſimal, & les écrits du grand Bernoulli & de ſon frère, qui ſe faiſoient des défis pour réſoudre des problèmes. Il ſeroit à ſouhaiter que perſonne ne fût plus entier dans ſes opinions que les géomètres: que le problème de la chaînette ſoit applicable au balancier d'une montre, ou que cette courbe ne ſoit d'aucun uſage, cela ne fait de mal à perſonne. Mais quand il s'agit d'opinions que les bourreaux défendent & qu'on ſoutient, au lieu d'argumens, par des ſupplices & des cruautés énormes, cela paſſe la raillerie, & vous avez encore en France de ces ſortes d'argumentateurs, auxquels il ne manque que l'impunité pour ſe livrer à toute la fureur du fanatiſme. J'ai appris des choſes fâcheuſes ſur ce chapitre, mais que de fortes raiſons m'empêchent de publier.

J'ai reçu votre diſcours & le dialogue de Deſcartes. Je vous remercie de ce que vous avez prononcé mon nom dans une compagnie de philoſophes où mon ignorance ne me permettoit pas d'ambitionner un éloge. Le dialogue de Deſcartes eſt un ouvrage achevé, & d'autant plus admirable que la matière conve-

noit à la perſonne pour laquelle elle étoit deſtinée, que l'éloge eſt ingénieux, fin & vrai. Je ne connois point le Roi de Suède; je l'ai entendu applaudir par des connoiſſeurs & je ſerai bien aiſe de le voir; il n'aura qu'à s'imiter lui-même & ſuivre la route qu'il s'eſt tracée. Mais quel pays pour les arts que la Suède! Un de ſes plus ſavans hommes ſoutient que le paradis perdu s'eſt trouvé en Scanie; un certain Linnæus, botaniſte, aſſure que les chevaux & l'homme ſont d'une même eſpèce; je ne ſais quel autre fou conjure les ames & s'entretient avec tel mort qu'on lui propoſe. A conſidérer ces gens-là, on ne diroit jamais qu'un philoſophe de la trempe de Deſcartes a mis le pied en Suède; ou il a mal cultivé ce terrain, ou les germes qu'il a répandus ont étrangement dégénéré. Ceux qui veulent faire honneur à la Reine Chriſtine de ſon abdication, débitent, qu'indignée du peu de connoiſſances & des mœurs agreſtes des Suédois de ſon temps, elle préféra de vivre en perſonne privée au ſein d'une nation civiliſée & ingénieuſe, au plaiſir de commander à un peuple qu'elle n'eſtimoit pas. Pour ce Roi-ci, je parierois bien qu'il n'abdi-

quera pas pour de telles raiſons: il eſſayera ſans doute d'eclairer le nord & de répandre le goût des arts & des ſciences, pour qu'ils règnent à la place d'anciens préjugés & d'une pédanterie gothique dont les univerſités ne ſont pas encore purgées dans ce pays-là.

Il court ici un teſtament politique de Voltaire. C'eſt quelque plaiſant qui aura recueilli ſes propos, qui l'a ſurement forgé à plaiſir. Je ſerois bien ſurpris ſi quelque anonyme ne s'aviſoit pas de travailler au nom du pauvre d'Argens & de nous régaler de quelque ouvrage qu'il aura compoſé aux champs élyſées. Je le regrette véritablement, il étoit honnête homme & vrai philoſophe, poſſédant beaucoup de connoiſſances & ſachant en faire uſage. Son ſtyle avoit quelquefois la diarrhée, & c'étoit par une ſuite de ſa pareſſe, qui l'empêchoit de corriger ce qu'il donnoit au public. A peine avoit-il achevé un cahier que, ſans le relire, il l'envoyoit au libraire. Si quelqu'un ſe donnoit la peine de faire le triage de ſes œuvres, on y recueilleroit d'excellentes choſes; mais on peut bavarder & être homme vertueux; cette dernière qualité l'emporte ſur toutes les autres:

c'eſt un beau vernis qui couvre bien de petites taches dont l'humanité n'eſt que trop remplie. Je ſouhaite que vous ayez à Paris un temps moins rude que celui que nous avons ici, que vous jouiſſiez d'une ſanté parfaite & d'une tranquillité d'ame inébranlable. Sur ce &c.

Le 4 Avril 1771.

C'eſt dommage que le Duc de Nivernois prive le public de ſes productions. Il n'y a point de plus grand encouragement pour les ſciences que lorsque les grands ſeigneurs les cultivent eux-mêmes ſans en rougir. Le Duc de Nivernois eſt à préſent le ſeul de la haute nobleſſe qui raſſemble des connoiſſances & des talens dans un temps où les arts paroiſſent perdre leur conſidération en France; il pourroit les relever & les retirer de la roture. Je ſuis fâché de ce que ſon extrême circonſpection l'empêche de donner cet encouragement au public. Enfin chacun eſt le maître d'agir comme il le trouve à propos; cependant on dit que les vertus des cénobites ſont perdues pour la ſociété; il en

pourroit bien être de même des bons ouvrages qui ne voient pas le jour.

Quant à nos diſſertations philoſophiques & métaphyſiques, croyez que ſi je m'aviſe d'expoſer mes ſentimens à l'Anaxagoras de ce ſiècle, c'eſt plutôt pour m'inſtruire que pour le réfuter. Le point que j'ai oſé examiner, eſt ſi ſubtil, qu'il échappe à nos combinaiſons; & l'on peut ſe tromper ſans conſéquence ſur des matières auſſi abſtruſes. Conſolons-nous, mon cher d'Alembert, nous ne ſerons pas les ſeuls condamnés à ignorer à jamais la nature divine. Si cette ignorance étoit le plus grand de nos malheurs, nous pourrions nous en conſoler facilement; je me rappelle ſouvent ce vers anglois: *L'homme eſt fait pour agir, & tu prétends penſer?*

Je ne ſaurois vous dire combien vos François m'amuſent. Cette nation, ſi avide de nouveautés, m'offre ſans ceſſe des ſcènes nouvelles: tantôt ce ſont les jéſuites chaſſés, tantôt des billets de confeſſion, le parlement caſſé, les jéſuites rappelés, de nouveaux miniſtres tous les trois mois: enfin ils fourniſſent ſeuls des ſujets de converſation à toute l'Europe.

Si la providence a penſé à moi en faiſant le monde, (ſuppoſé qu'elle l'ait fait,) elle a créé ce peuple pour mes menus plaiſirs. Cependant je ne crois pas que la cour rappelle les jéſuites. Le Roi les croit coupables du crime de Damiens; ce n'eſt pas une raiſon pour infecter de nouveau le royaume de cette vermine. Il ne faut pas voir trop noir; mettant les choſes au pis, n'avez-vous pas chez moi un aſile tout ouvert? Deſcartes n'alla-t-il pas ſe réfugier en Hollande, enfin en Suède, pour ſe mettre à couvert des perſécutions de ſes compatriotes? Galilée n'auroit-il pas fait ſagement de s'expatrier d'Italie, pour éviter les priſons où l'inquiſition le retint? La patrie d'un philoſophe eſt le lieu où il peut trouver un aſile, & philoſopher tranquillement; & le lieu qui l'a vu naître, devient pour lui une terre ennemie, dès qu'il y eſt perſécuté.

J'ai vu paſſer ici le Roi de Suède, qui aime bien la France, mais qui la quitte, pour occuper dans ſa patrie la première place; il eſt très-aimable & très-inſtruit, mais il trouvera chez lui de quoi donner de l'exercice à ſa patience; c'eſt un terrible pays à gouverner.

Nous avons vu paſſer ici Alexis Orlow le Lacédémonien, qui a fait la guerre dans le Péloponnèſe & ſur la Méditerranée; il m'a donné une pièce aſſez curieuſe, qu'il a recueillie à Veniſe; je ſouhaite qu'elle contribue à votre édification & à celle du troupeau.

Quittez les penſées noires, mon cher d'Alembert. Il vaut mieux rire des ſottiſes des hommes que d'en pleurer. Diſſipez votre mélancolie par des idées gaies, & ſi vous voulez puiſer dans une ſource de bonne humeur, venez chez nous; je le ſouhaite, je vous y exhorte; vous y vivrez plus tranquille & plus heureux. Sur ce &c.

Le 7 Mai 1771.

Je ſuis bien aiſe que les philoſophes de Paris ne reſſemblent ni à *** qui ne rit jamais ni à la roſſinante de Don-Quichotte, qui ne galoppa qu'une fois en ſa vie. Le pape, le mufti, les derviches & les moines ſont faits dans ce ſiècle pour nous faire rire; autrefois ils faiſoient gémir. Je ne ſais ſi la correſpondance du vice-Dieu de

Rome & du ſucceſſeur de Mahomet à Conſtantinople eſt bien authentique; mais s'ils ne ſe ſont pas écrit ce qu'on leur attribue, ils ont dû ſe l'écrire, étant de même métier; il n'y a que le débit de leurs drogues & la concurrence qui les rendent ennemis. Ceux qui combattent pour le croiſſant & les guerriers des mers hyperborées ſont plus difficiles à concilier que les prêtres; il faut eſpérer cependant que quelques bonnes ames rétabliront la paix entre eux.

Vous voyez donc que la guerre eſt un des ingrédiens qui entrent néceſſairement dans la compoſition de ce malheureux monde. Depuis l'année trente quatre, l'Europe n'a vu qu'une ſucceſſion de guerres perpétuelles, celle de quarante jusqu'à quarante huit, celle de cinquante ſix jusqu'à ſoixante trois, celle des Ruſſes & des Turcs depuis ſoixante neuf qui dure encore. L'Eſpagne a été ſur le point de rompre avec l'Angleterre: enfin rarement ſe paſſe-t-il dix ans de ſuite que toute l'Europe jouiſſe d'une paix durable. Vos François, qui ſe conſolent de tout par un vaudeville, crient un peu quand la guerre oblige à lever de nouveaux impôts, & quelques plaiſanteries leur

ſont tout oublier. Ainſi, par un heureux effet de leur légèreté, le penchant qu'ils ont à la joie l'emporte ſur toutes les raiſons qu'ils ont de s'affliger. Un royaume auſſi riche que la France, un royaume à reſſources immenſes que les déprédations de tant de brigands de finance n'ont pu épuiſer, ne ſauroit manquer d'argent; & le Roi très-Chrétien, le plus ancien monarque de la chrétienté, doit avoir des richeſſes bien plus conſidérables que les Montézuma & les Mogols n'en ont jamais poſſédé. J'oſe donc ſuppoſer que les philoſophes de Paris ſe moquent des habitans de la mer Baltique, lorsqu'ils parlent de la diſette des eſpèces. C'eſt nous, les Danois & les Suédois qui ſommes les gueux de l'Europe; ſauvages à peine débarbariſés, qui ne voyons que d'un œil & qui imitons mal-adroitement l'induſtrie des peuples policés. Le père Bouhours l'a bien dit, que hors de la France on pouvoit à toute rigueur avoir du bon ſens, mais non de l'eſprit. Vous êtes dans le beau pays d'Eldorado, dont les cailloux ſont de brillans & les rochers d'or &c. Et dans votre opulence vous vous plaignez de n'être pas dans la Jéruſalem céleſte, encore ſupé-

rieure à Eldorado. Qu'on liſe le Siècle de Louis XIV; on voit comme les arts ſont en honneur en France; on y voit la protection marquée que ce ſouverain leur accordoit. On a vilipendé ce ſiècle, & vous voyez ce qu'on fait à préſent pour n'être pas vilipendé à ſon tour par la poſtérité. Je demande donc humblement à un grand philoſophe, qu'il daigne me fournir une méthode toute nouvelle pour être approuvé de tout le monde & de tous les ſiècles; il me fera plaiſir d'éclairer mon ignorance vandale ſur un ſujet auſſi intéreſſant, & je l'aſſure qu'il aura tout l'honneur de ſa découverte.

A propos, j'ai lu le quatrième tome des queſtions encyclopédiques de Voltaire, très-ſurpris d'y trouver une ſortie épouvantable qu'il fait ſur Maupertuis. Il y a quelque choſe de ſi lâche à calomnier les morts, il y a tant d'indignité à noircir la mémoire des hommes de mérite, il y a quelque choſe dans ce procédé qui dénote une vengeance ſi implacable, ſi atroce, que je me repens presque de la ſtatue qu'on lui érige. Bon Dieu! comment tant de génie ſe peut-il allier avec tant de perverſité! Je vous avoue que cela me fait de la peine.

Enfin, vous qui avez le cœur bon, vous devriez faire des remontrances à Voltaire ſur cette conduite, qui lui fait plus de tort qu'à Maupertuis. Je vous avoue qu'on ſe laſſe de retrouver à tout propos Maupertuis, l'abbé des Fontaines, Fréron, le Franc de Pompignan, le poëte Rouſſeau & Abraham Chaumeix dans ſes ouvrages: des injures ſi ſouvent répétées dégoûtent le lecteur & démaſquent trop le fond de l'ame de Voltaire. Cela eſt triſte & n'eſt pas plaiſant. Toutefois les pauvres Vandales de ces cantons ſaluent le philoſophe habitant de l'Athènes moderne, l'Anaxagoras de Paris: ils ſe recommandent à ſa protection, à ſes prières; ils le prient de les aſſocier à ſes œuvres pies, comme ces Vandales ſe ſont aſſociés aux prières des bons pères jéſuites: c'eſt le moyen de ne pas manquer le paradis, d'un côté un géomètre, de l'autre un jéſuite; avec cette eſcorte il faut faire chemin, ou l'on n'en fera jamais. Conſervez votre bonne humeur, riez de tout avec Démocrite. Vivez ſurtout, portez-vous bien, & ſoyez ſûr que perſonne ne s'y intéreſſe plus que le ſolitaire vandale de Sans-Souci. Sur ce &c.

Le 25 Juilet 1771.

Si vous le voulez abſolument, je croirai que le beau royaume de France eſt ſans argent. Cela ſuppoſé, je le félicite des proſpérités qui l'attendent dans ce monde-ci & dans l'autre. Lycurgue, ce ſage législateur de Sparte, rendit ſa république fameuſe en lui interdiſant l'entrée de tous les métaux, à l'exception du fer. A ſon exemple vos François vont donc devenir la nation la plus déſintéreſſée de l'Europe, la plus attachée à ſa patrie, la plus vertueuſe & la plus invincible; & quelle perſpective encore au delà de ces biens terreſtres l'avenir ne lui préſente-t-il pas? la vie éternelle & ce paradis interdit à tous poſſeſſeurs d'eſpèces.

Voilà, mon cher d'Alembert, la carrière qui s'ouvre pour vos compatriotes; j'en excepte quelques vilains financiers, tréſoriers, archevêques & gens de leur ſéquelle, qui trop eſclaves de la coutume & fidelles à leurs anciens uſages, continueront d'entaſſer, d'accumuler & de receler des richeſſes. Je ne ſaurois vous diſſimuler néanmoins que je crois qu'un mot ſuffiroit pour rappeler dans ce royaume la même abon-

dance d'eſpèces qui s'y trouvoit autrefois; le crédit rétabli, voilà tout. Ce mot reſſuſciteroit les tréſors enfouis crainte de les perdre; il remettroit l'or & l'argent en circulation, & les philoſophes ſeroient payés comme le pourroient être les maîtreſſes. A préſent ce mot de conjuration eſt plus efficace que de certaines paroles que des gens à crâne fêlé prononcent devant des marmouſets en certaines occaſions. Pardonnez-moi cette comparaiſon ſcandaleuſe, elle m'eſt échappée *currente calamo*, & puiſqu'elle eſt écrite je ne l'effacerai pas.

Mais ne penſez pas que vous autres François vous ſoyez les ſeuls qui ſouffriez à préſent; nous éprouvons ici en Allemagne des fléaux pires presque que ceux qu'occaſionne chez vous la ſtagnation des eſpèces: nous avons eu conſécutivement deux mauvaiſes récoltes; la première année la prévoyance y avoit pourvu, mais celle-ci nous prend ſans vert. Les magaſins ſont épuiſés, & toute notre induſtrie ſuffira peut-être à peine pour nourrir le peuple & pour gagner la récolte de l'année prochaine. Voilà le ſort des hommes dans le meilleur des mondes poſſibles. J'ajoute mes plaintes phyſi-

ques à vos plaintes morales, & cependant il n'en ſera ni plus ni moins. Je vous avoue que j'avois une grande envie de procurer la paix aux peuples de l'orient & à mes barbares voiſins les Sarmates. Je crains fort de n'y pas réuſſir. On accorderoit plutôt les janſéniſtes & les moliniſtes, que l'on ne mettroit certain nombre de têtes couronnées ſous un chapeau: paſſe encore, pourvu que ce feu n'aille pas ſe communiquant de proche en proche jeter quelque étincelle ſur les maiſons voiſines.

Et voilà pour les querelles des deſpotes; pour celles des auteurs, vous faites une œuvre méritoire d'admonêter Voltaire ſur ce tas d'injures uſées qu'il répand & ſur Maupertuis (qui ne les avoit pas méritées) & ſur tant de gredins de la littérature, qu'il tire par là de l'oubli où probablement ils croupiroient à toute éternité. Je conclus de la conduite de Voltaire, que s'il étoit ſouverain il ſeroit avec tous ſes voiſins à couteau tiré; ſon règne ne ſeroit qu'une guerre perpétuelle, & alors Dieu ſait de quels argumens il ſe ſerviroit pour prouver que la guerre eſt l'état naturel de la ſociété, & que la paix n'eſt pas faite pour l'homme. Les paſſions, ingé-

génieuſes à ſe déguiſer, ſe ſervent ſouvent de la dialectique pour plaider leur cauſe. On ne veut point convenir qu'on a tort, on appelle la raiſon à ſon aide, & on lui donne la torture pour qu'elle paroiſſe autoriſer notre conduite. Si convaincu du mal que ces paſſions occaſionnent, quelque docteur atrabilaire en s'échauffant vouloit anéantir ces paſſions autant qu'il eſt en lui, il nous précipiteroit dans une autre extrémité; il feroit d'un homme animé un automate ſtupide, un être ſans reſſort. Ainſi à tout prendre, il faut laiſſer les choſes telles qu'elles ſont, ſe procurer du pain quand il eſt rare, déterrer l'argent quand il en faut, crier ſur la place *crédit! crédit!* laiſſer faire la guerre à ceux qui ne veulent pas de la paix, ſouffrir que des ſoi-diſant philoſophes impriment des injures & ſe contenter d'avoir la paix dans ſa maiſon. Sur ce &c.

Le 16 Septembre 1771.

Je crois que les Dieux ſe ſont réſervé pour eux le bonheur & qu'ils en ont laiſſé aux hommes

l'apparence; nous le cherchons toujours & ne le trouvons jamais: mais ſi nous ſommes privés de tout ce qui eſt parfait, nous avons en revanche deux conſolateurs qui diſſipent nombre de nos maux. L'un c'eſt l'eſpérance, & l'autre un fonds de gaieté naturelle, que vos François ſurtout poſſèdent au ſuprême degré; une chanſon, un mot bien frappé diſſipent leurs ennuis: ſi l'année eſt ſtérile, la providence a ſon couplet; ſi les impôts hauſſent, malheur aux traitans dont les noms peuvent entrer dans leurs vers. Auſſi ſe conſolent-ils de tout; ils n'ont pas tort, je me range de leur avis. Il y a du ridicule à s'affliger de choſes paſſagères, dont le propre eſt l'inſtabilité. Si Démocrite en pleure, Héraclite en rit. Rions donc, mon cher d'Alembert, vous de vos finances, moi de la mauvaiſe année, de ma goutte &c. &c. C'eſt le parti que j'ai pris, & je m'en trouve bien. A peine ai-je été délivré de mes grandes douleurs, que je me ſuis diverti ſur le ſujet des confédérés de la Pologne. Je me ſuis amuſé à les peindre au vrai: je vous envoie quelques chants de ce poëme. Je ne dis pas qu'il ſoit bon; c'étoit comme un remède qui en faiſant diver-

ſion à mes maux les a ſuſpendus ; je ſouhaite qu'il vous guériſſe de vos vapeurs, qu'il vous faſſe oublier pour quelques momens vos embarras, & que vous ſouveniez en le liſant que ce ſont des vers d'un malade & d'un homme qui a dépaſſé le demi-ſiècle de dix ans.

Vous me parlez du peu d'honneur où ſont à préſent les lettres en France. Je ne crois pas que cela ſoit général en Europe ; mais convenez avec moi que bien des gens de lettres donnent lieu par leur conduite à la méſeſtime où ils vivent. Le gros du monde, qui ne réfléchit point, confond le caractère & le talent de l'artiſte, & du mépris de ſes mœurs il paſſe à celui de ſon art. On croit, parce que les connoiſſances n'adouciſſent & ne corrigent pas le caractère des plus ſavans, qu'un grand nombre abuſe même de ſes connoiſſances, qu'il eſt inutile d'apprendre & de ſavoir, que les lumières de l'eſprit ne ſervent qu'à une vaine oſtentation, & puiſqu'il n'en revient aucun avantage, qu'elles ſont inutiles à la ſociété. Ce raiſonnement eſt géométriquement faux, parce que ſi l'on vouloit condamner toutes les bonnes inſtitutions à cauſe de l'abus que le monde

en fait, il n'en reſteroit aucune. Que voulez-vous que le public penſe, lorsqu'il voit des écrits du même auteur ſe contredire, qu'on diſcerne ce que ſa plume a librement écrit de ce que ſa plume vénale a barbouillé, qu'on voit des libelles infames paroître contre le gouvernement & des cyniques effrontés qui mordent indifféremment tout ce qu'ils rencontrent; que dans des ouvrages philoſophiques on retrouve les abominables maximes des Jean Petit, des Buſembaum, des Malagrida? Eſt-ce à des amateurs de la ſageſſe d'encourager le crime? & après l'attentat de Damiens, ne devroit-on pas être aſſez circonſpect pour ne point échauffer quelque cerveau brûlé par des maximes infernales qui le peuvent porter aux crimes les plus atroces? Si Virgile, ſi Cicéron, ſi Varron, ſi Horace avoient été noircis de ces traits, ils n'auroient jamais joui dans Rome de la réputation qu'ils conſervent encore. Pour rendre les lettres reſpectables, il faut non ſeulement du génie, mais ſurtout des mœurs. Mais ce métier eſt devenu trop commun, trop de grimauds s'en mêlent, & ce ſont eux qui le décréditent.

Pour ce qui vous regarde, je ſuis bien aiſe de voir la confiance que vous avez en moi; elle ne ſera pas trompée, quoique ce délabrement des finances d'un prince qui a 400 millions de revenus me paroiſſe bien étrange. Vous voulez ſavoir ſi un manuſcrit de Pline le naturaliſte, qui concerne les guerres des Germains, ſe trouve à Magdebourg? Quoique je n'aye pas encore reçu de réponſe de là-bas, je crois que c'eſt un fait controuvé, accrédité ſur la foi d'un voyageur; car ſi un tel manuſcrit exiſtoit, vous pouvez être perſuadé qu'il ſeroit connu; je n'en ai jamais entendu parler, non plus que nos doctes.

Je puis vous répondre avec plus de préciſion ſur le ſujet de cette Dame qui prétendoit paſſer pour l'épouſe du Czarowitz; ſon impoſture a été découverte à Bronſwic, où elle a paſſé peu après la mort de celle dont elle emprunta le nom; elle y reçut quelques charités, avec ordre de quitter le pays & de ne jamais prendre un nom dont ſa naiſſance l'écartoit ſi fort. Croyez qu'on fait comme il faut tuer ſon monde en Ruſſie, & que lorsqu'on expédie quelqu'un, principalement à la cour, il ne reſ-

ſuſcite de ſa vie. Le contraire pourroit nous arriver, à nous qui ne ſommes pas auſſi verſés dans ce métier. Demandez donc, s'il vous plaît, quand vous verrez quelque reſſuſcité: de grâce, Monſieur ou Madame, où vous a-t-on tué? & ſur le pays qu'il vous nommera, jugez de la vérité du fait. Si l'on vous parle de la Judée, vous ſavez que c'étoit l'uſage; ſi l'on vous nomme mon pays, doutez; ſi c'eſt la Ruſſie, n'en croyez rien. Voilà vraiment une belle diſſertation, digne de l'académie des belles-lettres & inſcriptions.

A propos, comme j'ai vu quelques ouvrages où la louange des François n'eſt pas épargnée, fait par des auteurs qui poſtuloient une place à l'académie françoiſe & qui l'ont obtenue, je me ſuis aviſé de me mettre ſur les rangs; & pour devenir un de vos quarante babillards, je me ſuis propoſé de faire l'apologie de quelques unes des campagnes de vos généraux dans la dernière guerre; l'ouvrage ſera bientôt fait, je le dédie à la fatuité nationale, & par ce moyen je compte dans peu devenir votre confrère. En voilà aſſez pour cette fois; ſi vous voulez me faire bavarder davantage, c'eſt à

vous à m'y provoquer par une nouvelle lettre. Sur ce &c.

Le 30 Nov. 1771.

Je vois par votre réponſe qu'il y a beaucoup d'objets qui gagnent à être vus de loin. La confédération de Pologne pourroit bien être de ce nombre. Nous qui ſommes les voiſins de cette nation agreſte, nous qui connoiſſons les individus & les chefs du parti, nous ne les croyons dignes que de ſifflets. Cette confédération s'eſt formée par le fanatiſme, tous les chefs en ſont diviſés, chacun a ſes vues & ſes projets différens: ils agiſſent avec imprudence, combattent avec couardiſe & ne ſont capables que du genre de crimes que des lâches peuvent commettre. Si j'avois un évêque Turpin ou un abbé Trithème à ma diſpoſition, je le citerois volontiers; mais comme perſonne ne ſait écrire en Pologne, je ſuis réduit à être moi-même le garant des faits que j'annonce dans ce poëme. Or comme ce n'eſt point une démonſtration géométrique, il m'a paru que j'a-

vois la licence de me livrer à mon imagination. Je ne vous réponds pas que l'évêque de Kiowie ait réellement en ſa réſidence le tableau de la ſaint Barthélemy, mais il pourroit l'avoir. Henri III avoit aſſiſté à cette ſainte boucherie; il peut l'avoir fait peindre & avoir donné le tableau à l'évêque de Kiowie d'alors, comme un témoignage de ſon orthodoxie, & cet évêque peut l'avoir laiſſé à celui d'à préſent, qui ne demanderoit pas mieux, s'il en avoit le pouvoir, que de renouveler un pareil maſſacre dans ſa patrie. Vous avez vu par l'attentat que ces miſérables avoient projeté contre leur Roi, de quoi leur eſprit de vertige les rend capables. La cauſe de leur haine contre ce prince, eſt qu'il n'eſt pas aſſez riche pour leur donner des penſions au gré de leur cupidité; ils aimeroient mieux un prince étranger qui pût fournir de ſon domaine à leur profuſion. Je plains les philoſophes qui s'intéreſſent à ce peuple mépriſable à tous égards. On ne peut les excuſer qu'en conſidération de leur ignorance. La Pologne n'a point de lois, elle ne jouit pas de ce qu'on appelle liberté; mais le gouvernement a dégénéré en une anarchie licentieuſe; les ſei-

gneurs y exercent la plus cruelle tyrannie ſur leurs eſclaves. En un mot, c'eſt de tous les gouvernemens de l'Europe (ſi vous en exceptez les Turcs) le plus mauvais. J'inſére dans cette lettre deux chants du même poëme, qui auront toujours quelque mérite, s'ils ſervent à diſſiper les vapeurs de ceux qui les liront.

Vous vous imaginez qu'on fait auſſi facilement une paix entre des puiſſances ennemies que de mauvais vers: cependant j'entreprendrois plutôt de mettre toute l'hiſtoire des Juifs en madrigaux, que d'inſpirer les mêmes ſentimens à trois ſouverains entre leſquels il faut compter deux femmes. Quoi qu'il en ſoit, je ne me décourage pas, & il n'y aura pas de ma faute ſi cette paix ne ſe conclut pas auſſi vîte que je le déſire. Quand la maiſon de notre voiſin brûle, il faut éteindre le feu, pour qu'il ne gagne pas la nôtre. Voilà comme agit le quinzième des Louis. Sans ſes ſoins infinis déjà l'Eſpagne & l'Angleterre ſe battroient dans les quatre parties du monde connu: chaque année qu'il prolonge la paix, doit rétablir ſes finances. Un royaume comme la France eſt inépuiſable en reſſources, & il faut être bien

mal-adroit avec quatre cents millions de livres de revenus pour ne pouvoir pas payer ſes dettes. Vos académies vont s'enrichir & vos académiciens rouler ſur l'or.

Pour le pauvre Helvétius, il ne roulera ſur rien; j'ai appris ſa mort avec une peine infinie, ſon caractère m'a paru admirable. On eût peut-être déſiré qu'il eût moins conſulté ſon eſprit que ſon cœur. Je crois qu'il paroîtra de lui des œuvres poſthumes; une rumeur ſe répand qu'il y a un poëme de lui ſur le bonheur, dont on dit du bien; ſi on l'imprime, je l'aurai. L'ouvrage de Pline qu'on a prétendu être à Magdebourg, ne s'eſt point trouvé; on dit que le manuſcrit eſt à Augsbourg, mais ce ne ſont que des diſcours vagues; il eſt apparent que ce Pline n'exiſte nulle part. L'hiſtoire de Madame de Muldac, ſoi-diſante Czarowitzine, n'eſt pas plus vraie. Cette perſonne a été, ce me ſemble, fille de garderobe de la princeſſe dont elle a pris le nom. Son hiſtoire eſt un tiſſu de fauſſetés. Jamais la Comteſſe Kœnigsmarck n'a mis le pied en Ruſſie, le Comte de Saxe n'avoit jamais vu la femme du Czarowitz; donc il ne pouvoit pas la reconnoître dans Ma-

dame de Muldac. Obſervez ſurtout que ſi une princeſſe, comme elle prétendoit l'être, s'étoit ſauvée par miracle de la Ruſſie, elle auroit cherché un aſile naturel dans le ſein de ſa famille & ne feroit pas l'aventurière comme la créature dont vous parlez; elle peut avoir eu quelque reſſemblance avec ſa maîtreſſe; c'eſt ſur quoi elle a fondé ſon impoſture, pour avoir quelque conſidération; mais elle s'eſt bien gardée de paroître à Bronſwic, parce que la Czarowitzine étoit trop connue de ſa famille, pour qu'on pût abuſer tous ſes parens par une reſſemblance vague & par des propos qui auroient décelé la friponnerie.

Vous me chargez d'une autre commiſſion plus embarraſſante pour moi, d'autant plus que je ne ſuis ni correcteur d'imprimerie, ni cenſeur de gazettes. Je crois que la famille de Loiſeau de Mauléon a été à l'école chez le Franc de Pompignan; elle ſuppoſe toute l'Europe les yeux fixés ſur elle & l'univers uniquement occupé de cette famille. Pour moi, qui vis en Allemagne & qui ſais ce qui ſe paſſe, je puis aſſurer avec honneur à la famille de Mauléon qu'un très-petit nombre de perſonnes ſait

qu'elle exiſte, & que ceux qui la connoiſſent le mieux, ſont peut-être une quarantaine de perſonnes qui ont lu un factum fait par cet avocat en faveur de Calas. Je puis vous proteſter que perſonne ne s'oppoſe en Allemagne à la nobleſſe de cette famille, qu'il eſt très-indifférent à la diète de Ratisbonne que cet avocat ſoit mort d'un polype au cœur ou d'un crachement de ſang, que la Ducheſſe d'Orléans ait conſulté ſon père ou non, & qu'enfin tous les avocats de Paris, la cour des aides, la tournelle, la grand'chambre, les préſidens à mortier & le chancelier peuvent vivre & mourir comme bon leur ſemble; l'on promet même de l'ignorer en Allemagne. Pour le gazetier du bas-Rhin, la famille de Mauléon trouvera bon qu'il ne ſoit point inquiété, vu que ſans la liberté d'écrire les eſprits reſtent dans les ténèbres & que tous les encyclopédiſtes, (dont je ſuis diſciple zélé,) en ſe récriant contre toute cenſure, inſiſtent ſur ce que la preſſe ſoit libre & que chacun puiſſe écrire ce que lui dicte ſa façon de penſer. Faites prendre ceci comme une poudre tempérante à la famille de l'avocat; elle donne quelques ſymptômes de fièvre chaude, qu'il ſera bon de

prévenir par des ſaignées & de fréquentes émulſions. Que de perſonnes, mon bon d'Alembert, qui ne voient les objets qu'à travers ces grandes lunettes avec lesquelles on obſerve les ſatellites de Saturne! Il faudroit mettre leurs yeux pour quelque temps au régime du microſcope, pour leur apprendre à mieux apprécier les grandeurs des figures, &, s'il ſe pouvoit, la leur propre; mais je n'en ai que trop dit aujourdhui. Sur ce &c.

Le 26 Janvier 1772.

Je ne ſais par quel haſard il ſe rencontre toujours des obſtacles quand il s'agit de répondre à vos lettres. Tantôt la goutte me tenoit garrotté ſur le grabat, enſuite c'étoit le ſéjour de la Reine douairière de Suède & de la Ducheſſe de Bronſwic qui m'ont empêché de vous écrire. Vous n'y perdez pas grand' choſe; au contraire vous y gagnez de n'être pas aſſommé d'un fatras de mauvais vers. Voici encore un chant de ce poëme que je vous envoie: j'eſpère que rempli d'une vertu narcotique, il vous tiendra

lieu des pavots que Morphée vous refuſe. Nous autres Allemands, comme l'a très-bien dit le bon père Bouhours, nous ne ſommes guères propres à la poëſie, encore moins au poëme épique. Nous n'avons que l'inſtinct groſſier du bon ſens, & notre Pégaſe n'a point d'ailes. Je pourrois vous dire ce que van Haren répondit à Voltaire, qui le louoit ſur ſon poëme de Léonidas; *mes vers ſont bons*, dit-il, *car je n'ai point d'imagination.*

On dit que le bon Helvétius a laiſſé dans ſes papiers un poëme ſur le bonheur. Je vous prie de me dire ce qui en eſt; j'avoue que je ſerois curieux de l'avoir, ſi ce n'eſt être trop indiſcret que de le demander. J'ai bien regretté ce vrai philoſophe, qui a donné des marques d'un parfait déſintéreſſement, & dont le cœur étoit auſſi pur que l'eſprit facile à s'égarer; mais les philoſophes ne ſont pas moins ſujets aux lois éternelles que les autres hommes, qui ſages & fous, grands & petits ſont obligés de payer ce tribut à la nature, ou plutôt de lui reſtituer ce qu'elle leur avoit prêté pour un temps. Il eſt très-probable que le bon Helvétius ne lit plus les gazettes, ni les

nouvelles eccléſiaſtiques, & qu'ainſi il ne s'embarraſſe guères des confédérés ni des Turcs; cependant, ſi quelque nouvelliſte de Paris envoie des nouvelles dans le pays où il eſt, il pourra lui apprendre que tous ces troubles vont s'appaiſer & qu'une paix générale va fermer les plaies que les calamités paſſées avoient ouvertes; & le ſort des confédérés ſera ſans doute d'être cocus, battus & contens; il n'y aura que les gazetiers de mécontens de la fin de cette guerre; elle mettra fin à leur bavardage ſur les conjectures qu'ils font au haſard & ſur les fauſſes nouvelles qu'ils débitent pour les révoquer l'ordinaire ſuivant. Voilà ma confeſſion de foi ſur les gazetiers, pour répondre à ce que vous me demandez. Mais ſi vous voulez ſavoir ce que je penſe de la liberté de la preſſe, & des ouvrages ſatiriques qui en ſont une ſuite inévitable, je vous avouerai, (ſans vouloir cependant choquer Meſſieurs les encyclopédiſtes, que je reſpecte,) que connoiſſant les hommes, pour m'être aſſez long-temps occupé d'eux, je ſuis très-perſuadé qu'ils ont beſoin de remèdes réprimans, & qu'ils abuſeront toujours de toute liberté dont ils jouiront, de ſorte qu'il faut en

fait de livres que leurs ouvrages ſoient aſſujettis à l'examen, non pas fait à la rigueur, mais tel cependant qu'il ſupprime tout ce qu'il ſe trouve de contraire à la tranquillité publique, comme au bien de la ſociété, à laquelle la ſatire eſt contraire; mais en même temps je ne vous diſſimule pas que je trouve bien fade à la famille d'un petit avocat de ſe formaliſer ſur une généalogie mal faite; au contraire votre avocat ou ſes parens devroient ſe réjouir de ce que Loiſeau de Mauléon ſe trouve dans le cas de grands hommes dont on a donné également une généalogie peu exacte. Si cependant il s'agit de contenter cette famille éplorée, nous trouverons ici en Allemagne des érudits qui feront deſcendre défunt l'avocat en droite ligne des anciens rois de Léon & de Caſtille, & j'oſe aſſurer que le courrier du bas-Rhin inférera cette belle découverte dans ſes feuilles. Voilà tout ce que je puis opérer pour la conciliation de ces deux illuſtres parties: j'en tirerai vanité, & je mettrai dans mes mémoires qu'ayant contribué à pacifier les troubles de la Pologne & de la Turquie, j'avois été encore aſſez favoriſé de la fortune pour réuſſir à

rétablir

rétablir la paix entre les Mauléon & le courrier du bas-Rhin. Tenez, mon cher Anaxagoras, après ceci j'eſpère que votre philoſophie ſera contente de la mienne. Je travaille, autant qu'il eſt en moi, à concilier les eſprits; je propoſe des expédiens, & j'eſpère que la famille de Mauléon ne ſera pas plus intraitable que le grand Seigneur & ſon divan. Muni de mes pleins-pouvoirs, vous pouvez ſigner cet acte important pour le bien de l'Europe, & rendre par là au courrier du bas-Rhin la tranquillité & la liberté d'eſprit qu'il lui faut pour débiter ſes balivernes.

Il ne me reſte, après avoir parlé d'auſſi grands intérêts, qu'à faire des vœux pour votre conſervation, à vous faire ſouvenir du petit troupeau de philoſophes établis aux bords de la Baltique, & à vous aſſurer de mon eſtime; ſur quoi je prie Dieu &c.

Le 7 d'Avril 1772.

Je commence par vous féliciter de votre nouvelle dignité académique, qui montre que le

mérite eſt encore récompenſé en France & qu'on ſait diſcerner ceux dont les grands talens ſont dignes de récompenſe. Vous ſavez que tout ce qu'Apollon promet à ſes nourriſſons, ſe borne à quelques feuilles de laurier & à de l'encens. Vous en jouiſſez à préſent dans la plus célèbre académie de l'Europe, & de là vous diſtribuez des brevets de grands hommes à ceux qui ſe diſtinguent parmi les nations étrangères. Je ſuis bien aiſe que notre la Grange ſoit de ce nombre. Je ſuis trop ignorant en géométrie pour juger de ſon mérite ſcientifique; mais je ſuis aſſez éclairé pour rendre juſtice à ſon caractère plein de douceur & à ſa modeſtie.

L'approbation que vous donnez au petit diſcours académique lu en préſence de la Reine de Suède, me le rend ſupportable, car au fond cette matière eſt uſée; tout le monde devine ce qu'on peut dire ſur un pareil ſujet; il ne me reſtoit que de préſenter ce tableau ſous un autre point de vue & relativement au bien d'un État. Mes ſuccès ſurpaſſeroient mes eſpérances, ſi ce morceau pouvoit réveiller dans l'eſprit des [illegible]urs l'amour des ſciences & le goût des

beaux arts; mais je ne m'attends pas à de tels miracles. Pourvu que ce goût prenne chez nous, comme je fais tous mes efforts pour le répandre, cela doit me ſuffire: car les ſciences voyagent; elles ont été en Grèce, en Italie, en France, en Angleterre, pourquoi ne ſe fixeroient-elles pas pour un temps en Pruſſe? Il faut s'en flatter, & l'idée ſeule de cet événement me réjouit.

Savez-vous bien que vous venez de m'enorgueillir? Quoi! Un des quarante de l'académie françoiſe cite mes vers tudesques? Je commence à me croire poëte, & dès que cette paix dont vous voulez me faire l'honneur ſera conclue, vous aurez le ſixième chant. J'ai fait écrire en Hollande pour avoir ce qu'on imprime des œuvres poſthumes du pauvre Helvétius; mais je n'ai point encore de réponſe; apparemment que l'impreſſion n'en eſt pas tout à fait achevée. C'étoit un ſi honnête homme, que je relirai avec plaiſir ſes ouvrages. J'aurai dans peu de jours grande compagnie. La Reine de Suède vient ici avec une partie de la famille. Je lui donne Phèdre & Mahomet. Les acteurs qui joueront ces pièces ne font que d'arriver;

ainſi je ne ſaurois juger de leurs talens. A propos, nous venons de perdre Touſſaint; il me faut un bon Rhétoricien à ſa place; j'ai penſé à ce de Lille, traducteur de Virgile; je vous prie de lui en faire la propoſition; il ſeroit en même temps membre de notre académie avec les émolumens. En cas qu'il refuſe, je vous prie de me propoſer quelque autre ſujet de mérite & qui pût figurer pour les belles-lettres dans notre académie. Voilà des commiſſions; mais qui eſt plus capable de les remplir que vous? Ainſi j'eſpère que vous voudrez bien vous en charger.

Sur ce &c.

Le 30 Juin 1770.

Je ne m'attendois pas à recevoir un ouvrage de tactique des mains d'un philoſophe encyclopédiſte: c'eſt comme ſi le Pape m'adreſſoit un ouvrage ſur la tolérance. Je n'ai pas lu en entier le livre du jeune militaire; mais en jetant les yeux ſur la préface, j'y ai trouvé des choſes qui méritent ſurement d'être corrigées,

pour rendre hommage à la vérité. Le jeune auteur avance inconſidérément que les Pruſſiens ne ſont pas braves; & c'eſt cependant à leur valeur que j'ai dû tous les ſuccès que j'ai eus à la guerre. Ce jeune homme devroit avoir compris que quelque adreſſe & quelque dextérité qu'ayent les troupes, elles ne battront jamais l'ennemi qu'en le dépoſtant du terrain où il ſe trouve, & cela ne peut s'exécuter que par des hommes braves & déterminés; ce paſſage, digne de cenſure, devroit être effacé, car en parcourant les titres des chapitres, j'ai vu que c'eſt l'ouvrage d'un génie qui travaille à s'éclairer & à éclairer les autres, & qui n'attend que les occaſions pour ſe diſtinguer. Vous aurez la complaiſance d'avaler ce petit détail d'une profeſſion que vous n'aimez pas, ſous l'abri de laquelle cependant toutes les autres s'exercent.

Vous me faites bien de l'honneur de m'attribuer un ſi grand crédit auprès de Muſtapha; il n'a pas été difficile de lui inſpirer des ſentimens pacifiques, parce qu'il n'avoit plus les moyens de continuer la guerre, & qu'il riſquoit, en la prolongeant encore, le bouleverſement entier de ſon empire. Je vous réponds d'avance

que les abymes de la terre ne s'ouvriront pas pour vomir des flammes & conſumer les ouvriers qui rebâtiront le temple de Jéruſalem. Muſtapha n'a point aſſez de fonds, après les énormes dépenſes qu'il a faites dans cette guerre, pour ſe charger d'une pareille entrepriſe. Les Juifs de Conſtantinople ne ſont pas aſſez riches pour l'entreprendre; il faudroit pour y réuſſir que les encyclopédiſtes fiſſent une quête dans tout l'univers & impoſaſſent une taxe aux francs-penſeurs, & de cet argent nous élèverions cet édifice en bravant les flammes. Cependant ne penſez pas que ce temple édifié démontât Meſſieurs de la ſorbonne; ils ſe jeteroient dans des diſtinctions, dans des ſophiſmes & ils trouveroient le moyen de perſuader qu'on n'a pas bâti ce temple ſur la place où il fut autrefois; ils feroient à Paris des cartes de Jéruſalem ſans y avoir jamais été, & démontreroient aux dévots que Dieu par un miracle, abuſant les incrédules, leur auroit ſi bien faſciné les yeux, qu'ils auroient pris pour fonder un édifice, un terrain tout oppoſé à celui du temple de Salomon. Des cagots, qui veulent toujours avoir raiſon, qui ne reſpectent pas la vérité

& qui ſont dans l'uſage de mentir impunément, ne demeurent jamais ſans réplique. Mais ces bons Meſſieurs ſont ſi fort vilipendés, ſi décrédités dans l'eſprit des penſeurs, qu'on ne ſauroit les avilir plus qu'ils ne le ſont déjà. Laiſſons donc au docteur Tamponet, au docteur Riboulet, aux Garaſſes modernes le foible argument d'Ammien Marcellin, pour étayer leur vieux palais magique qui s'écroule.

Ce ſont les philoſophes, ces ames divines, nées de la raiſon univerſelle, qui en apprenant à penſer aux hommes, ont enfin nettoyé leur eſprit des contes de peau d'âne & de barbe bleue ſi long-temps conſacrés par des fripons en ſoutane. Voilà pourquoi j'aime ces philoſophes & pourquoi tout homme ſenſé devroit leur ériger des autels; j'en dédie un petit à l'Anaxagoras de l'encyclopédie & je lui dis: mon bon ſens bénit ta raiſon ſupérieure, qui dérouille les reſſorts engourdis de l'entendement des hommes, & qui leur apprend à examiner, à combiner, à ſe défier d'eux-mêmes & à ne croire que des faits conſtatés par l'expérience. J'adreſſe enſuite une petite prière au Génie heureux de la France, & je lui dis: O!

Génie, ſi tu protéges l'empire gaulois, veille ſur les jours d'Anaxagoras; c'eſt le ſeul grand homme qui lui reſte; ne permets pas que la mort de ſa faux tranchante le moiſſonne au milieu de ſa courſe; raffermis ſa ſanté, & qu'il voie autour de lui s'élever des rejetons de ſa ſcience capables de le remplacer un jour!

Sur ce &c.

Le 23 Juillet 1772.

Le profeſſeur en rhétorique dont vous venez de faire l'emplette, ajoute aux obligations que je vous avois déjà, & contribuera à perfectionner une académie que j'ai beaucoup à cœur & dont les progrès ont jusqu'ici aſſez bien répondu à mon attente. Le ſoin de l'éducation eſt un objet important que les ſouverains ne devroient pas négliger & que j'étends jusques aux campagnes. Ce ſont les hochets de ma vieilleſſe, & je renonce en quelque manière à ce beau métier dont Mr de Guibert donne de ſi éloquentes leçons. La guerre demande une jeuneſſe vive, & ma vieilleſſe peſante n'y con-

vient plus: d'ailleurs me conformant aux ſentimens de nos maîtres les encyclopédiſtes, je ne me contente pas de maintenir mon petit domaine en paix, je prêche encore cette paix aux autres. J'eſpère que le Turc m'en croira, quoique bien d'autres qui ſe mêlent du métier lui prêchent la guerre. Cependant j'ai encore une péroraiſon en poche, qui j'eſpère l'emportera ſur les phraſes des prédicans guerriers. Enfin vous aurez ce ſixième chant des confédérés, pour qu'il ne vous manque aucune des ſottiſes qui m'ont paſſé par la tête.

En qualité de prophète j'annonce la paix, quoiquelle ne ſoit point encore conclue; s'il y avoit moins de difficultés à la terminer, le temple de Jéruſalem pourroit être réédifié par un des articles; mais il ne faudroit pas à préſent ajouter une condition pareille, qui ne feroit qu'embrouiller les choſes; ce pourroit être le ſujet d'une négociation particulière; que la ſorbonne cependant n'en ait pas le moindre ſoupçon, ou vous la verrez épuiſer les bourſes dévotes, envoyer le plus pur de votre or en Turquie, pour contrecarrer les protecteurs du temple: enfin ce temple exiſteroit & les ſorbonni-

queurs ſoutiendroient avec leurs ſophismes uſités & une noble effronterie, qu'il n'en eſt rien. Tant les prêtres, ſurtout les docteurs, ont la cervelle dure & s'opiniâtrent. On les a vus ſoutenir ſouvent leurs opinions malgré l'évidence. Vous rirez d'eux & ils vous anathématiſeront, mais riez toujours à bon compte.

Je ne ſais ſi les chevaux de Spa mangent les Ruſſes; mais ce que je ſais certainement, c'eſt que les janiſſaires ne les mangent pas. J'eſpère que cette aventure ne ſera pas inſérée dans l'hiſtoire de votre académie, dont vous vous acquitterez auſſi bien que de toutes les choſes dont vous vous êtes chargé jusqu'à préſent. Il eſt ſûr que l'académie ne pouvoit pas faire un meilleur choix de ſecrétaire perpétuel; c'étoit le ſeul moyen de faire lire ſes mémoires depuis que Fontenelle n'y eſt plus: je ſerai un de vos lecteurs, de vos admirateurs, & de ceux qui s'intéreſſent à tout ce qui concerne votre contentement & votre conſervation. Sur ce &c.

Le 17 Septembre 1772.

Monſieur Borrelly vient d'arriver. Il m'a remis le paquet dont vous l'avez chargé. Autant que j'en puis juger, il paroît habile & plein de bonne volonté. Je l'ai dabord mis au fait de la beſogne dont il doit être chargé; & comme dans le plan d'éducation qui eſt reçu à l'académie, il y a des méthodes qui diffèrent beaucoup des autres écoles, je les lui ai indiquées, & je ne doute pas qu'il ne rempliſſe l'attente que donne ſa bonne réputation, ſurtout votre ſuffrage. Le déſir que j'ai de voir réuſſir ma petite inſtitution de l'académie des nobles, me rend d'autant plus reconnoiſſant des moyens que vous me fourniſſez de la perfectionner. Plus on avance en âge & plus on s'apperçoit du tort que font aux ſociétés les éducations négligées de la jeuneſſe: je m'y prends de toutes les façons poſſibles pour corriger cet abus. Je réforme les colléges ordinaires, les univerſités, & même les écoles de village; mais il faut trente années pour en voir les fruits; je n'en jouirai pas, mais je m'en conſolerai en procurant à ma patrie cet avantage dont elle a manqué,

Je ne comprends en vérité rien à vos François. Ces gens penſent-ils donc que la haute réputation où ils étoient du temps de Louis XIV étoit fondée ſur autre choſe que ſur l'avantage que leur donnoit ſur les autres nations la culture des arts & des ſciences, en y ajoutant cet air de grandeur que Louis XIV ſavoit donner à toutes ſes actions? On devroit ſe ſouvenir à Paris qu'autrefois Athènes attiroit le concours de toutes les nations, & même de ſes vainqueurs les Romains, qui rendoient hommage à leurs connoiſſances & y venoient pour s'inſtruire. A préſent cette ville devenue agreſte n'eſt plus viſitée de perſonne. Le même ſort menace Paris, s'il ne ſait pas mieux conſerver les avantages dont il jouit. Vous recevrez ci-joint une lettre pour le Chevalier de Châteleux; ſes ſemblables ſe trouvoient autrefois abondamment en France, la nobleſſe dépourvue de connoiſſances n'eſt qu'un vain titre qui place un ignorant au grand jour & l'expoſe au perſifflage de ceux qui s'en amuſent.

Je vois par ce que vous me mandez, que l'académie a ſes intrigues comme la cour; des perſonnes nées avec un eſprit inquiet tracaſſent

partout, mais le vrai mérite ſurmonte tous ces obſtacles; il perce, il ſe fait jour, il triomphe à la fin. Voilà ce qui vous eſt arrivé & ce qui ne manquera pas d'arriver à Mr de Lille, qui eſt à mes yeux plus académicien que la moitié de vos quarante. Je vois par votre apoſtille que vous avez placé très-honorablement mon eſtampe dans la compagnie de gens bien ſupérieurs à ce que je ſuis & à ce que je puis être. Je vous envoie une médaille qu'on vient de frapper par rapport à un événement qui intéreſſe les Sarmates & je ne ſais qui. Je voudrois que c'eût été à l'occaſion de la paix que cette médaille ſe fût faite; mais quoi qu'on machine, quoi qu'on intrigue, cette paix ſe fera pourtant, & s'il plaît au *fatum*, bientôt: je me flatte qu'alors, ſelon que me l'a fait eſpérer Mr Borrelly, j'aurai le plaiſir de vous voir & de pouvoir vous aſſurer moi-même de toute l'eſtime que j'ai pour vous. Sur ce &c.

Le 6 Octobre 1772.

J'ai conçu toute la témérité d'un Allemand qui envoie des vers françois à un académicien à Paris, & de plus encore à un des quarante. J'ai ſenti toute l'impertinence qu'il y a d'envoyer à une des premières têtes de la littérature françoiſe une ſatire ſur des aventuriers de ſa nation; mais ſi j'excepte de ces aventuriers trois ou quatre perſonnes de mérite, le gros de leurs compagnons n'étoit compoſé que de la lie des dernières réductions de vos troupes; & quant aux vers, comme ils ne s'élèvent pas plus haut que le ton du vaudeville, il m'a paru qu'un poëte tudesque, muni d'effronterie, pouvoit les haſarder.

Cette paix à laquelle vous vous intéreſſez s'achemine à grands pas; le congrès vient de renouer les négociations, & avant la fin de l'hiver les troubles de l'orient ſeront pacifiés. Je ne ſuis qu'un foible inſtrument dont la providence ſe ſert pour coopérer à cette œuvre ſalutaire. Les diſpoſitions pacifiques de l'Impératrice de Ruſſie font tout dans cette affaire; le ſeul honneur qui peut m'en revenir eſt d'avoir

ſoutenu les intérêts de l'Impératrice par des négociations à Conſtantinople & dans d'autres cours. La paix eſt ſans doute le but où tous les politiques doivent tendre; mais que de matières combuſtibles répandues dans le monde, & que d'embraſemens nouveaux à craindre! Toutes les eaux de l'océan ne ſeroient peut-être pas ſuffiſantes pour les éteindre, & tous les encyclopédiſtes armés de ſeaux & de ſeringues ſe conſumeroient dans les plus durs travaux avant que d'y réuſſir. J'enverrois volontiers au nouveau temple de Jéruſalem une vermine hébraïque dont je ſerois bien aiſe de me défaire, ſi l'on pouvoit perſuader à Monſieur Muſtapha d'en permettre la réédification. Ce bon Sultan eſt plus embarraſſé de reconquérir l'Égypte que de ce qui ſe paſſe à Sion. Si un Juif bien riche d'Amſterdam & de Londres lui propoſoit (en lui offrant une groſſe ſomme) de permettre de rebâtir ce temple, je crois que le Sultan ne s'y oppoſeroit pas; mais les Juifs riches aiment mieux les eſpèces que les ſynagogues, & d'ailleurs il y a ſi peu de zèle dans les ſectes, que dans ce ſiècle elles n'acheteroient pas à vil prix des libertés pour leſquelles elles ſe ſont fait

égorger autrefois. Il n'y a des zélateurs en Europe qu'en France; Amiens & Toulouſe en ont naguère fourni des exemples. L'Eſpagne eſt glacée, Vienne ſe refroidit chaque jour, & les Anglois ont même fait mettre dans leurs gazettes, que le Pape s'étoit fait calviniſte. Je ne garantis pas le fait, mais je l'ai vu imprimé.

Votre profeſſeur eſt arrivé & vous en aurez déjà reçu mes remercimens. Il a bien débuté, & je ne doute pas que votre choix n'ait été auſſi bon qu'éclairé. Le pauvre Thiriot s'en va donc? Il y a quarante ans que je le connois, ſans l'avoir vu. On l'appeloit dans ſa jeuneſſe le colporteur des ouvrages de Voltaire: il baiſſoit notablement, ſes feuilles étoient ſtériles & ne contenoient rien de piquant ni d'amuſant. Que celui que vous me propoſez m'envoie une feuille de ſa façon, pour voir s'il me conviendra, mais ſurtout qu'il n'omette pas les hiſtoriettes de Paris, ſi elles ſont plaiſantes; car les bons livres deviennent ſi rares, qu'à peine en paroît-il un dans l'année, tandis que la gaieté, qui fait le caractère de la nation, lui reſte. Que vous dirai-je d'ici, ſinon qu'on m'a donné un bout d'anarchie à morigéner? J'en

J'en ſuis ſi embarraſſé, que je voudrois recourir à quelque législateur encyclopédiſte pour établir dans ce pays des lois qui rendroient tous les citoyens égaux, qui donneroient de l'eſprit aux imbécilles, qui déracineroient l'intérêt & l'ambition du cœur de tous les citoyens, & qui ne préſenteroient qu'un fantôme de ſouverain qu'on mettroit dehors au premier ordre, où perſonne ne connoîtroit de taxes ni d'impôts & qui ſe ſoutiendroit de lui-même. Voilà les hautes penſées qui m'occupent maintenant. Quelque beau que ſoit ce gouvernement, je déſeſpère de mon peu de capacité pour le monter ſur le pied que vos ſavans législateurs, (qui n'ont jamais gouverné) preſcrivent. Enfin, il en arrivera ce qu'il pourra, & l'on me tiendra compte de ma bonne volonté, à peu près comme à un écolier qui veut donner des leçons dans l'abſence de ſes maîtres, & qui ne les ayant pas aſſez bien compriſes, les rend de travers.

Portez-vous bien, conſervez votre ſanté, pour que j'aye encore le plaiſir de vous voir.

Sur ce &c.

Le 27 Octobre 1772.

Vous nous faites trop d'honneur & à la Baltique & à moi, de vous intéreſſer à notre ſort; toutefois je ſais bien, nonobſtant notre union, que je n'aurois pas envie de conſommer mon mariage au fond de cette mer, ni de m'y promener beaucoup, comme le doge de Veniſe. Le climat de ces parages eſt rude, & le voiſinage tient un peu de vos Iroquois, à préſent aſſujettis aux Anglois. Je ne ſais ce que feront ces autres barbares, habitans de Byzance, & ſi ma péroraiſon fera plus d'impreſſion ſur eux que les harangues factieuſes de quelques uns de leurs ſoi-diſant amis, qui voudroient je crois les voir expulſés de l'Europe, pourvu que les troubles continuaſſent d'agiter le nord. Il y a toute apparence que la ſorbonne verra d'un œil tranquille cette guerre, & la paix, ſi elle ſe fait, & qu'il ne ſera pas plus queſtion de rebâtir le temple de Jéruſalem que de reconſtruire la tour de Babel. Pendant toutes ces agitations diverſes, on va entièrement abolir l'ordre des jéſuites, & le Pape, après avoir biaiſé longtemps, céde enfin à ce qu'il dit, aux impor-

tunités des fils aînés de ſon égliſe. J'ai reçu un ambaſſadeur du général des iguatiens, qui me preſſe pour me déclarer ouvertement le protecteur de cet ordre. Je lui ai répondu que lorsque Louis XV avoit jugé à propos de ſupprimer le régiment de Fitz James, je n'avois pas cru devoir intercéder pour ce corps, & que le Pape étoit bien maître chez lui de faire telle réforme qu'il jugeoit à propos, ſans que des hérétiques s'en mêlaſſent.

Vous vous plaignez toujours du peu de cas que vos François font préſentement de la littérature. Bien des raiſons y contribuent. La nation, avide de gloire, protégea les premiers grands hommes qui après la renaiſſance des lettres illuſtrèrent leur patrie par leurs écrits, & dont quelques uns ne le cédèrent pas en mérite aux plus célèbres auteurs anciens; enſuite on ſe raſſaſia de ces chef-d'œuvres; les auteurs qui ſuivirent ces grands hommes, ne les égalèrent pas; les études furent moins profondes & tout le monde ſe mêla d'écrire & d'imprimer. La plupart de ces auteurs, décriés par leurs mœurs, ne ſauroient mériter l'eſtime du public, & l'on paſſe du mépris de la per-

ſonne au mépris de l'art. Ajoutez à ces conſidérations que Paris eſt un gouffre de débauche, dans lequel ſe précipite votre jeuneſſe ardente; beaucoup y périſſent ou perdent le goût de l'application; & comme les hommes n'aiment que les choſes dans lesquelles ils eſpèrent de réuſſir, cette jeuneſſe frivole ne connoiſſant que les plaiſirs groſſiers des ſens, n'aime point les arts qu'elle ne connoît pas aſſez pour en juger, & il lui eſt plus facile de mépriſer ce qu'elle n'a point étudié que de convenir de ſon ignorance; car quel temps reſte-t-il à un homme du grand monde à Paris, je ne dis pas pour étudier, mais pour penſer? La matinée, des viſites, un déjeuner, enſuite le ſpectacle, de là au jeu, au ſouper, encore jeu jusqu'à deux heures du matin, puis bonnes aventures, enſuite on ſe couche; on ſe lève à onze heures; ainſi tous les momens ſont pris, & l'on eſt fort occupé ſans rien faire. Mais je ne ſais à quoi je penſe. Ce n'eſt certainement pas à moi à vous faire la deſcription de la vie de Paris, que vous connoiſſez mieux que moi. L'éclat que la France jeta au ſiècle de Louis XIV étoit trop grand pour pouvoir ſe ſoutenir long-temps: il y a

un certain point d'élévation qu'il ne nous eſt pas poſſible de ſurpaſſer. Les matières les plus intéreſſantes ſont épuiſées, il ne reſte plus qu'à glaner ſur les pas de ceux qui ont fait d'amples moiſſons, & avec un génie auſſi élevé que le leur on ne les égaleroit pas, parce que le ſuccès des ouvrages dépend en grande partie du choix judicieux de la matière qu'on traite. A préſent ce qui me dégoûte de cette petite correſpondance littéraire que j'ai entretenue en France, ce ne ſont pas ceux qui écrivent, mais les matières qui leur manquent. Lorsqu'un Fontenelle, un Voltaire, un Mairan, un Crébillon encore, & même l'auteur de Ver-vert compoſoient, c'étoit un plaiſir d'apprendre des nouvelles de la France, qui étoient celles du Parnaſſe, parce que les ouvrages de ces auteurs méritoient d'être lus par tout le monde; mais aujourd'hui qu'il ne paroît que des compilations ou des recueils de 23,633 grands hommes que la France a produits, & de 8,566 femmes illuſtres, il n'y a plus moyen de ſoutenir les journaux qui en font les extraits. Qui, par exemple, s'aviſera de s'inſtruire de la méthode nouvelle de donner des lavemens, d'un nou-

vel art de raſer dédié à Louis XV, pour lui apprendre à ſe faire la barbe lui-même, de dictionnaires & d'encyclopédies en tous genres? Tout cela me cauſe des dégoûts, & comme je n'entretiens plus de correſpondant à Athènes depuis qu'elle eſt devenue Sétines, je n'en veux plus avoir à Paris, parce qu'on n'y trouve plus la marchandiſe dont je fais cas; mais cela ne m'empêche pas de dormir. Souvenez-vous que le ſommeil & l'eſpérance ſont les deux calmans que la nature a daigné accorder à l'humanité, pour lui faire ſupporter les maux réels qu'elle endure. Dormez & eſpérez, & tout ira bien. Vivez, car votre exiſtence fera plus de peine à vos envieux ou bien à vos ennemis, que votre mort ne leur feroit de plaiſir. Souvenez-vous que l'univers n'eſt pas concentré dans Paris, & que ſi l'on ne connoît pas dans votre patrie le prix que vous valez, l'on vous rend plus de juſtice ailleurs.

Sur ce &c.

Le 4 Décembre 1772.

J'implore moi (au lieu des Dieux auxquels s'adreſſoit Démoſthène) les lois du mouvement, ces principes vivifians de toute la nature, (dont vous avez ſi ſavamment calculé les effets,) pour qu'ils prolongent en vous autant qu'il eſt poſſible leur activité, afin que vous éclairiez encore pendant longues années vos contemporains, & nous autres ignorans qui n'avons pas l'honneur d'être géomètres. Je ſouhaite en même temps que la Fortune, Déeſſe à laquelle vous ne ſacrifiez guères, répande ſes heureuſes influences ſur vos jours prolongés; car ſans le bonheur la vie n'eſt qu'un fardeau, & un fardeau ſouvent inſupportable. Si vous me demandez ce que j'entends par la Fortune? Ce ſera tout ce que vous voudrez, le deſtin, le *fatum*, la néceſſité, en un mot, ce qui rend heureux. Et voilà, non pas pour la nouvelle année, mais pour un grand nombre de ſuivantes.

J'ai été flatté de l'approbation que vous donnez à ma façon de penſer au ſujet du patriarche de Ferney. La poſtérité éclairée enviera aux François ce phénomène de la littérature, &

les blâmera de n'en avoir pas assez connu le prix. De pareils génies ne naissent que de loin en loin. L'antiquité grecque nous fournit un Homère; c'étoit le père de la poësie épique; un Aristote, qui avoit, quoique mêlées d'obscurités, des connoissances universelles; un Épicure, auquel il a fallu un commentateur comme Newton pour qu'on lui rendît justice. Les Latins nous fournissent un Cicéron, aussi éloquent que Démosthène & qui embrassoit beaucoup d'érudition dans la sphère de sa capacité; un Virgile, que je regarde comme le plus grand des poëtes. Il se trouve ensuite une très-grande lacune jusqu'aux Bayle, aux Leibnitz, aux Newton, aux Voltaire; car une infinité de beaux esprits & de gens à talens ne peuvent se ranger dans cette première classe. Peut-être faut-il que la nature fasse des efforts pour accoucher de ces génies sublimes, peut-être y en a-t-il beaucoup d'étouffés par les hasards de la naissance & par des jeux de la fortune qui les détournent de leur destination, peut-être y-a-t-il des années stériles pour la production des esprits comme il y en a pour les semences & pour les vignes. La France, comme vous le

dites, ſe ſent de cette ſtérilité. On y voit des talens, mais peu de génies. Quoique cette ſtérilité s'apperçoive chez les voiſins, ces voiſins mêmes n'en ſont pas mieux pourvus. L'Angleterre & l'Italie ſont languiſſantes; un Hume, un Metaſtaſio ne peuvent entrer en parallèle, ni avec le Lord Bolingbrocke, ni même avec l'Arioſte. Pour nos Tudesques, ils ont vingt idiomes & n'ont aucune langue fixée: cet inſtrument eſſentiel qui manque, nuit à la culture des belles lettres. Le goût de la ſaine critique ne leur eſt pas encore aſſez familier. J'eſſaye de rectifier les écoles ſur cette partie ſi eſſentielle des humanités; mais peut-être ſuis-je un borgne qui veut enſeigner le chemin à des aveugles. Quant aux ſciences, nous ne manquons ni de phyſiciens ni de méchaniciens; mais le goût de la géométrie ne prend pas encore. J'ai beau dire à mes concitoyens qu'il faut des ſucceſſeurs à Leibnitz, il ne s'en trouve point. Quand des génies naîtront, tout cela ſe trouvera. Je crois cette chance ſupérieure à votre calcul. Il faut attendre que la Nature, libre dans ſes opérations, agiſſe; nous autres pauvres créatures nous ne pouvons ni réclamer

ſes efforts, ni prévenir les mouvemens qu'elle s'eſt propoſés pour opérer ces productions tant déſirables. Il y a encore des érudits; cependant croiriez-vous bien que je ſuis obligé d'encourager l'étude de la langue grecque, qui ſans les ſoins que je prends ſe perdroit tout à fait?

Vous jugerez vous-même par cet expoſé véridique que votre patrie ne doit pas craindre encore que les autres nations la ſurpaſſent. Pour moi, je bénis le Ciel d'être venu au monde au bon temps. J'ai vu les reſtes de ce ſiécle à jamais mémorable pour l'eſprit humain: tout dépérit à préſent, mais la génération ſuivante ſera plus mal que la nôtre. Il paroît que cela n'ira qu'en empirant, jusqu'au temps où quelque génie ſupérieur s'élèvera pour réveiller le monde de ſon engourdiſſement, & lui rendre ce *ſtimulus* qui le porte à l'amour de ce qui eſt eſtimable, & utile à toute l'eſpèce humaine. En attendant jouiſſons du préſent, ſans nous embarraſſer du paſſé, ni de l'avenir. Voyez avec des yeux ſtoïques tout ce qui peut vous faire de la peine, & ſaiſiſſez avec empreſſement ce qui peut vous être agréable: aprés bien des réflexions il en faut venir

là; je ſouhaite de tout mon cœur que les objets du plaiſir l'emportent chez vous ſur les déſagréables, ou que vous vous faſſiez illuſion à vous-même; car quoi qu'on en diſe, il vaut mieux être heureux par l'erreur que malheureux par la vérité. Sur ce &c.

Le 28 Janvier 1773.

Je partage ma lettre entre vous à qui j'écris & les commis des bureaux des poſtes qui ouvrent les paquets. J'envoie à ces commis deux piéces en vers qui pourront peut-être les ſcandaliſer, ce dont je me ſoucie fort peu, & amuſer les encyclopédiſtes, ce qui me fera plaiſir. Vous verrez par ces pièces, qui peut-être ne ſeroient pas aſſez exactes pour ſoutenir la réviſion des Vaugelas & des d'Olivet, que les chaudronniers tudesques ne châtrent pas en Teutonie les chats qui veulent penſer; & comme Dieu-merci nous n'avons point de ſorbonne, ni de bigots aſſez autoriſés pour oſer ſe mêler de cenſurer les penſées, vous verrez par les pièces que je vous envoie, que moi & tous les Pruſſiens nous

penſons tout haut. Cependant je ne ſaurois vous diſſimuler que le ſecrétaire perpétuel de notre académie s'eſt aviſé de faire imprimer je ne ſais quelle confeſſion d'un incrédule, qui comme de raiſon ſe convertit *in articulo mortis* de ſes débauches par peur du Diable: c'eſt ce qui m'a donné lieu de vous adreſſer l'épître ci-jointe; il n'y manque qu'un meilleur poëte pour mettre les matériaux en œuvre.

Vous voyez, mon cher d'Alembert, que m'occupant de pareilles niaiſeries, le poids de l'Europe que vous me ſuppoſez porter, ne m'accable guères. Comment pouvez-vous croire qu'un ſouverain des anciens Obotrites s'émancipe à jouer un rôle en Europe? Je ne ſuis en politique qu'un poliſſon, qui me contente de garder mon coin, & de le défendre contre la cupidité & l'envie des grandes puiſſances. Je me ſuis ingéré, il eſt vrai, à vouloir rétablir la paix en Europe; l'argent de vos Welches a prévalu à Conſtantinople chez les ulemas contre des raiſons plus valables que des louis; & pour toutes les rodomontades de vos compatriotes & les prétendus mouvemens que les gazetiers prétendent qu'ils feront dans le

nord, je vous assure qu'on s'en moque à Berlin, tout comme à Pétersbourg & à Copenhague. Nous demeurerons très-pacifiques; personne ne pense ici à aiguiser ses couteaux, & ceux qui par étourderie voudroient se frotter à nous, trouveroient à qui parler. Prenez pour vous la moitié de ce que je viens de vous écrire, & cédez le reste à ceux qui, sans doute admirateurs de mon beau style, sont curieux de me lire furtivement; ils peuvent faire courir cette lettre comme d'autres, qu'ils ont répandues où bon leur sembloit; & s'ils en veulent une autre, j'ai assez de loisir pour en composer une, qu'ils ne montreront pas.

Sans plus vous parler de ces faquins qui m'ennuient, je vous assure que je m'intéresse beaucoup à la conservation de Voltaire. C'est le seul grand génie de ce siècle; il est vieux à la vérité, mais il a encore de beaux restes; il nous rappelle le siècle de Louis XIV, duquel le nôtre n'approche pas; il a le bon ton & ces agrémens de l'esprit qui manquent à tous les prétendus beaux esprits de notre âge; enfin il habite sur les confins d'une république & il écrit librement, en observant cependant de

certaines bienſéances que je crois que tout écrivain doit obſerver, pour qu'une liberté permiſe ne dégénère pas en cynisme effronté.

Si vous travaillez à préſent ſur les traces de Fontenelle, pour transmettre à la poſtérité les hauts faits de vos académiciens, je vous trouve à plaindre; car Fontenelle avoit à parler tour à tour de grands hommes & d'académiciens aſſez ridicules. Ce mélange piquoit & excitoit la curioſité du lecteur, au lieu que vous n'aurez ni grandes découvertes à relever, ni grands talens à louer, & que ne vous occupant que de la vie de gens très-médiocres, perſonne ne s'empreſſera à ſavoir ce que vous en direz: c'eſt le défaut de la matière & ce ne ſera pas le vôtre: cependant cela fait une grande différence. Tout le monde lira avidement la vie d'un Newton, d'un Pierre le Grand, d'un Caſſini; mais qui s'aviſera de s'inſtruire des hauts faits & geſtes d'un abbé Coyer, d'un Marmontel, d'un la Harpe & gens de leur acabit? Croyez que tout dépend du moment où l'on vient au monde. Un Alexandre le grand, né de nos jours en Macédoine, ne ſeroit qu'un poliſſon, & ſi votre Louis XIV étoit le petit-fils de Louis XV,

il débuteroit en montant ſur le trône par une banqueroute générale, qui ne lui donneroit pas beaucoup de célébrité. Les talens ne ſuffiſent pas ſeuls, s'ils n'ont les moyens pour les mettre en œuvre. Si le grand Condé avoit été capucin, il n'auroit jamais fait parler de lui en Europe, & ſi Voltaire étoit né vigneron en Bourgogne, il n'auroit jamais écrit la Henriade. Si Céſar naiſſoit à préſent à Rome, il deviendroit peut-être un des Monſignori qui ſe morfondent dans l'anti-chambre du cordelier Ganganelli, &. . . *Ceci eſt pour les commis des poſtes, qui, s'ils le jugent à propos, peuvent l'imprimer pour l'édification des fidelles.* Vous voyez que je ne néglige aucun de mes correſpondans, & que ces meſſieurs ont leur portion de ma lettre; puisqu'ils ont eu l'impertinence d'en ouvrir quelques unes, il eſt juſte qu'on s'adreſſe directement à eux & aux ſupérieurs non moins inſolens à l'inſtigation desquels ils agiſſent.

Grimm vient faire un tour ici; il accompagne le Prince héréditaire de Darmſtadt. J'eſpère d'apprendre par lui de vos nouvelles; en attendant vous pouvez être dans la plus grande

tranquillité pour ce qui me regarde, & en vous recommandant à la protection d'Uranie & de Minerve, je fais mille vœux pour votre proſpérité. Sur ce &c.

Le 27 Avril 1773.

Monſieur de Crillon m'a rendu votre Crillonade qui m'a mis au fait de l'hiſtoire de tous les Crillons du comtat d'Avignon. Il ne s'arrête point ici & pourſuivra ſon voyage en Ruſſie, de ſorte que ſur votre parole je le crois, & le prends pour le plus ſage des Crillons, perſuadé que vous avez toiſé & calculé toutes ſes courbes, ainſi que ſes angles d'incidence. Il trouvera Diderot & Grimm en Ruſſie tout occupés de l'accueil favorable que l'Impératrice leur a fait, & des choſes dignes d'admiration qu'ils y ont vues. On dit que Grimm pourroit bien ſe fixer dans ce pays, qui deviendra l'aſile des Chaumeix & des encyclopédiſtes.

Il paroît ici un dialogue des morts dont les interlocuteurs ſont la Vierge & la Pompadour. On l'attribue à différens auteurs; je vous l'enverrai,

verrai, ſi vous ne l'avez pas. Cependant la crainte de ſcandaliſer vos viſiteurs de lettres ou vos illuſtres commis des poſtes, m'empêche de haſarder le paquet.

Mr Guibert a paſſé par Ferney, où l'on aſſure que Voltaire l'a converti, c'eſt à dire l'a fait renoncer aux erreurs de l'ambition, lui faiſant abjurer le métier affreux de bourreau mercenaire, pour le rendre ou capucin ou philoſophe, de ſorte qu'il aura déjà publié une déclaration comme Greſſet, avertiſſant le public qu'ayant eu le malheur d'écrire un ouvrage de tactique, il s'en repentoit du fond de ſon cœur, en y joignant l'aſſurance que de ſa vie il ne donneroit des règles de meurtres, d'aſſaſſinats, de ruſes, de ſtratagèmes & de pareilles abominations. Pour moi, dont la converſion n'eſt pas avancée, je vous prie de me donner les détails de celle de Guibert, pour amollir mon cœur & pénétrer mes entrailles.

Nous avons ici la Landgrave de Darmſtadt qui revient de Pétersbourg, où elle a marié ſa fille: elle ne tarit point ſur les louanges de l'Impératrice, ni ſur toutes les belles fondations que cette princeſſe a faites dans ce pays. Voilà ce

que c'eſt que de voyager. Pour nous qui vivons comme des rats de cave, les nouvelles ne nous viennent que de bouche en bouche, & le ſens de l'ouie ne vaut pas celui des yeux. Je fais en attendant des vœux pour le ſage Anaxagoras, & je dis à Uranie: c'eſt à toi de ſoutenir ton premier apôtre, pour maintenir une lumière ſans laquelle un grand royaume tomberoit dans les ténèbres; & je dis au grand Demiurgos: conſerve toujours le bon d'Alembert dans ta ſainte & digne garde.

Le 16 Décembre 1773.

Vous pouvez être ſans appréhenſion pour ma perſonne; je n'ai rien à craindre des jéſuites, le cordelier Ganganelli leur a rogné les griffes, il vient de leur arracher les dents machelières, & les a mis dans un état où ils ne peuvent, ni égratigner, ni mordre, mais bien inſtruire la jeuneſſe, de quoi ils ſont plus capables que toute la maſſe des cuculati. Ces gens, il eſt vrai, ont tergiverſé pendant la dernière guerre; mais réfléchiſſez à la nature de la clémence.

On ne peut exercer cette admirable vertu à moins que d'avoir été offenſé, & vous philoſophes, vous ne me reprocherez pas que je traite les hommes avec bonté & que j'exerce l'humanité indifféremment envers tous ceux de mon eſpèce, de quelque religion & de quelque ſociété qu'ils ſoient. Croyez-moi, pratiquons la philoſophie & métaphyſiquons moins. Les bonnes actions ſont plus avantageuſes au public que les ſyſtèmes les plus ſubtils & les plus plus déliés de découvertes dans lesquelles pour l'ordinaire notre eſprit s'égare ſans ſaiſir la vérité. Je ne ſuis pas cependant le ſeul qui ait conſervé les jéſuites; les Anglois & l'Impératrice de Ruſſie en ont fait tout autant; & même dans ces trois États Londres fait corps enſemble. Voilà pour les jéſuites.

Pour Mr Guibert, j'ai cru qu'il avoit abjuré ſon art inhumain entre les mains de Voltaire. Je n'ai pas eu le temps d'entendre ſa tragédie; il m'a dit qu'il méditoit pour l'année prochaine un voyage au nord, qu'il paſſeroit par ici, & qu'alors il me liroit ſa pièce. Je ne ſuis fait que pour admirer & non pour critiquer ceux qui en ſavent plus que moi: quelques vers com-

poſés pour mon amuſement dans une langue étrangère ne me rendent pas aſſez préſomptueux pour me croire maître de l'art; la tragédie m'a paru ſurtout difficile à traiter; je n'ai pas eu le courage de m'eſſayer en ce genre, parce qu'il ne ſouffre rien de médiocre & qu'il faut un eſprit plus libre de ſoins que le mien pour ſe flatter d'y réuſſir.

A propos d'ouvrages nouveaux, j'ai lu celui d'Helvétius, & j'ai été fâché pour l'amour de lui qu'on l'ait imprimé. Il n'y a point de dialectique dans ce livre, il n'y a que des paralogiſmes & des cercles de raiſonnemens vicieux, des paradoxes & des folies complétes, à la tête desquelles il faut placer la république françoiſe. Helvétius étoit honnête homme, mais il ne devoit pas ſe mêler de ce qu'il n'entendoit pas; Bayle l'auroit envoyé à l'école, pour étudier les rudimens de la logique, & cela s'appelle des philoſophes! Oui, dans le goût de ceux que Lucien a perſifflés. Notre pauvre ſiècle eſt d'une ſtérilité affreuſe en grands hommes comme en bons ouvrages. Du ſiècle de Louis XIV, qui fait honneur à l'eſprit humain, il ne nous eſt reſté que

la lie, & dans peu il n'y aura plus rien du tout.

Diderot eſt à Pétersbourg, où l'Impératrice l'a comblé de bontés. On dit cependant qu'on le trouve raiſonneur ennuyeux; il rabâche ſans ceſſe les mêmes choſes. Ce que je ſais, c'eſt que je ne ſaurois ſoutenir la lecture de ſes livres, tout intrépide lecteur que je ſuis; il y règne un ton ſuffiſant & une arrogance qui révolte l'inſtinct de ma liberté. Ce n'étoit pas ainſi qu'écrivoient Ariſtote, Cicéron, Lucrèce, Locke, Gaſſendi, Bayle, Newton. La modeſtie va bien à tout le monde, elle eſt le premier mérite du ſage: il faut raiſonner avec force, mais ne pas décider impérieuſement. Cela vient de ce qu'on veut être tranchant, l'on croit qu'il ſuffit de prendre un ton déciſif pour perſuader; ce ton peut aider à la déclamation, mais il ne ſe ſoutient pas à la lecture. Quand on a le livre à la main, on juge des raiſons, & l'on ſe moque de l'emphaſe: l'auteur a beau ſe targuer, on l'apprécie & on réduit ſes argumens à leur juſte valeur. Je m'apperçois que ma lettre eſt bien longue, j'en ai honte, je vous en demande pardon. En finiſſant je n'a-

jouterai qu'un mot, ce ſont mes vœux pour la conſervation & la proſpérité d'Anaxagoras, tant pour cette année que pour une longue ſuite d'autres.

Sur quoi je prie la Nature & l'Eſprit qui préſident au grand tout de vous conſerver dans leur ſainte garde.

P. S. Pour votre Crillon, il eſt allé crillonner en Ruſſie; il y a un mois qu'il n'en eſt plus queſtion chez nous.

Le 7 Janvier 1774.

Vous pouvez-être entièrement tranquille ſur le ſujet des jeſuites qui ne ſont plus jéſuites que chez moi. Ils ſont plus néceſſaires que vous ne le penſez en France, pour l'éducation de la jeuneſſe dans un pays où les maîtres ſont rares, & où parmi les laïques on auroit bien de la peine à en trouver, ſurtout dans la Pruſſe occidentale. Je ſuis bien aiſe que vous ſoyez d'accord avec moi, qu'on ne peut exercer la clémence qu'après avoir été offenſé. Je ſuis fort

étonné des remèdes dont le Roi de Sardaigne ſe ſert pour ſes fluxions & je croirois presque que c'eſt un conte fait à plaiſir. Pour moi j'ai eu la goutte, dont je me ſuis guéri par le régime, ſans invoquer ſaint Antoine de Padoue. Il eſt bien ſûr qu'un homme qui ſe ſert de remèdes qu'on dit que le Roi de * * * a pris, n'eſt pas fait pour être entouré par des d'Alembert & des la Grange. Notre académie a ſi peu à perdre, que nous devons conſerver les bons ſujets que nous avons, ſans nous en départir.

Les lettres de Pétersbourg nous annoncent que Diderot & Grimm ſont ſur leur départ; leur intention eſt de paſſer par Varſovie, avant de ſe rendre ici; je ſuppoſe qu'ils pourront arriver au commencement du mois d'Avril; je les verrai certainement à leur paſſage, & je vous écrirai ſur Diderot quand je lui aurai parlé, avec toute la ſincérité que vous me connoiſſez. J'aurois ſouhaité, pour la mémoire du bon Mr Helvétius, qu'il eût pu conſulter quelques uns de ſes amis ſur ſon ouvrage, avant que de le publier. Il me ſemble qu'il s'étoit formé un certain ſyſtème en faiſant ſon livre ſur l'Eſprit,

qu'il a voulu ſoutenir par ce dernier ouvrage, ce qui a produit les fautes que tous les ouvrages ſyſtématiques font ordinairement commettre; c'eſt faire des efforts inutiles que de vouloir donner aux paradoxes les caractères de la vérité. Je verrai, quand Grimm paſſera ici, s'il voudra ſe charger de ce dialogue de la Vierge Marie jouant un ſi beau rôle. Je crains, quand vous l'aurez lu, que vous ne diſiez, n'eſt-ce que cela? Ce dialogue n'eſt bon que pour amuſer un moment.

Il paroît ici une nouvelle brochure de Voltaire ſous le titre du Taureau blanc, écrite avec toute la gaieté & la fraîcheur qu'il a eue dans ſa jeuneſſe; la fin en eſt édifiante: le taureau redevient homme & même roi. Toutes les fois qu'il a fait des ſottiſes & qu'il les répare, le peuple s'aſſemble autour de ſon palais & s'écrie, vive notre grand roi qui n'eſt plus bœuf! Si vous n'avez pas cet ouvrage à Paris, il y aura moyen de vous le faire tenir par la même voie. J'attends ici le non-converti Guibert, qui ſera bien reçu lui & ſa tragédie, & je ne doute pas que cet ouvrage, dont quelques perſonnes m'ont parlé, ne mérite d'être approuvé.

Pour Mr de Crillon, il a eu le nez gelé à Pétersbourg: mais heureuſement à l'aide de la neige on le lui a ſauvé; il doit repaſſer ici ce printemps, dirigeant ſa route par la Laponie, la Suède & le Danemarck: lui & le Prince de Salm pourront bien revenir glacés ici; nous aurons tout le ſoin poſſible de les dégeler, & de les remettre, s'il eſt poſſible, dans leur état naturel. Pour moi, qui ne ſuis point à la glace & qui vous eſtime très-chaudement, je fais des vœux pour que le grand Demiurgos protége Anaxagoras, & ſur ce &c.

Le 11 Mars 1774.

Tant de fiel entre-t-il dans le cœur d'un vrai ſage? diroient les pauvres jéſuites, s'ils apprenoient comme dans votre lettre vous vous exprimez ſur leur ſujet. Je ne les ai point protégés tant qu'ils ont été puiſſans; dans leur malheur je ne vois en eux que des gens de lettres qu'on auroit bien de la peine à remplacer pour l'éducation de la jeuneſſe. C'eſt cet objet précieux qui me les rend néceſſaires,

parce que de tout le clergé catholique du pays, il n'y a qu'eux qui s'appliquent aux lettres; auſſi n'aura pas de moi un jéſuite qui voudra, étant très-intéreſſé à les conſerver.

Depuis que je vous ai écrit, un grand phénomène encyclopédique en décrivant une ellipſe a friſé les bords de notre horizon; les rayons de ſa lumière ne ſont pas parvenus jusqu'à nous; les aſtronomes de Stettin l'ont obſervé & ont calculé ſa marche, qui ſe dirigeoit ſur Hambourg; les obſervateurs de la Haye l'ont depuis vu ſur leur horizon, d'où ſon influence bénigne s'eſt répandue ſur les libraires hollandois. Pompée fut aſſez heureux pour voir & pour entendre Poſidonius, quoique le philoſophe eût la goutte; pour moi je n'ai vu ni entendu le grand Diderot, quoi qu'il fût plein de ſanté; mais il n'eſt pas donné à tout le monde d'aller à Athènes, & la fatalité encyclopédique qui décide du deſtin des hommes, ne m'a pas favoriſé, apparemment parce que je protége les jéſuites. Votre brave Crillon, après avoir crillonné en Ruſſie, en Finlande, en Laponie, en Suède, en Danemarck, vient d'arriver à Berlin. Je m'imagine qu'il faudra l'é-

chauffer pour refondre tout l'air congelé qu'il a reſpiré en chemin; il voyage en compagnie d'un prince Salm, qui eſt fort aimable & qui a remporté l'approbation de toutes les cours où il s'eſt produit. Votre * * peut avoir des qualités occultes admirables, mais on le trouve un peu ennuyeux, & il n'y a que les bâilleurs qui s'amuſent avec lui. Ce n'eſt pas moi qui parle; pour avoir vu un homme une fois, on ne décide pas de lui; mais c'eſt le public qui juge ainſi & je ne ſuis que ſon écho. J'attendrai intrépidement Mr Guibert & ſa tragédie, tant que le Ciel me donnera vie, diſpoſé à applaudir à l'un & à l'autre autant que les élans d'admiration peuvent s'exhaler d'une ame tudesque. Vous le ſavez, le père Bouhours l'a dit, que nous avons la forme furieuſement enfoncée dans la matière: il faut des ſecouſſes fortes pour mettre nos fibres groſſières en vibration, & encore quand nous avons cette perception, elle n'eſt pas de la vingtième partie auſſi forte que les tranſports & les extaſes & les convulſions qu'éprouve l'ame d'un petit maître françois; ſon ſang eſt du vin de Champagne mouſſeux, ſes nerfs ſont plus fins que des toiles

d'araignées, ſon *ſenſorium* eſt auſſi facile à ébranler qu'une girouette au ſouffle du zéphir. C'eſt à de tels juges qu'il faut offrir du beau, de l'élégant, du parfait, & non à des maſſes à demi animées.

Nôtre académie ne doit pas être rangée ſous cette catégorie, elle eſt compoſée d'étrangers qui ont le droit de penſer & qui peuvent avoir quelques prétentions modeſtes à l'eſprit. Votre Monſieur la Grange brille par des choſes admirables, des *a* plus *b* auxquels je n'entends goutte, ni le Roi de * * * non plus. Je ne ſais ſi ce dernier ſe livre à préſent à la dévotion tranſcendante & myſtique; au moins étant encore Duc de Savoie il n'y penſoit pas. Je le plains, c'eſt tout ce que je puis faire; car la grande dévotion ou des tranſports au cerveau ſont à mon ſens des ſynonymes, ſi la dévotion n'eſt pas pire; car elle reſte, & les tranſports ſe perdent auſſitôt que la fièvre eſt calmée. Mais pour en revenir à notre académie, je ne doute pas qu'elle n'accepte avec plaiſir le nouveau confrère que vous lui offrez; il leur ſera propoſé, & muni de votre recommandation l'académie auroit auſſi mauvaiſe grâce à le refuſer

que ſi Charles XII eût rejeté un officier approuvé par le grand Condé. Voilà tout ce que vous aurez pour cette fois d'un valétudinaire, qui tant que durera ſon exiſtence, s'intéreſſera au ſort & à la proſpérité de l'Anaxagoras moderne. Sur ce &c.

Le 15 Mai 1774.

Vous avez deviné juſte. Il y a trois ſemaines que je ſuis de retour de mes courſes & que je jouis ici de la ſatisfaction de poſſéder la Ducheſſe de Bronſwic, à laquelle j'ai fait entendre le Duc de Foix & Mithridate déclamés par Aufrène. J'avois appris encore avant mon départ la mort de Louis XV, dont j'ai été ſincèrement touché; c'étoit un bon prince, un honnête homme, qui n'eut d'autre défaut que de ſe trouver à la tête d'une monarchie dont le ſouverain doit avoir plus d'activité qu'il n'en avoit reçu de la nature. Si tout n'a pas été également bien pendant ſon règne, il faut l'attribuer à ſes miniſtres plutôt qu'à lui. A préſent la malignité publique ſe déchaîne contre ce bon

prince. Que l'inquiétude des François n'aille pas les mettre dans le cas des grenouilles de la fable que Jupiter punit de leur inconſtance; mais c'eſt ce qu'ils n'ont pas à craindre. On dit des merveilles de Louis XVI; tout l'empire des Welches chante ſes louanges. Le ſecret pour être approuvé en France, c'eſt d'être nouveau. Votre nation, laſſe de Louis XIV, penſa inſulter ſon convoi funèbre. Louis XV également a duré trop long-temps. On a dit du bien du feu Duc de Bourgogne, parce qu'il mourut avant de monter ſur le trône, & du dernier Dauphin par la même raiſon. Pour ſervir vos François ſelon leur goût, il leur faut tous les deux ans un nouveau Roi; la nouveauté eſt la déité de votre nation, & quelque bon ſouverain qu'ils ayent, ils lui chercheront à la longue des défauts & des ridicules, comme ſi pour être roi on ceſſoit d'être homme.

Quel homme eſt ſans erreur, & quel roi ſans foibleſſe? Si j'étois Mr de Sartines, je ferois afficher cette ſentence à toutes les places publiques & aux coins de tous les carrefours. Les ſouverains nos devanciers, nous & nos ſucceſſeurs nous ſommes tous dans la même caté-

gorie, des êtres imparfaits, compoſés d'un mélange de bonnes & de mauvaiſes qualités; il n'y a que votre vice-Dieu ſiégeant à la ville aux ſept montagnes qui ſoit infaillible & regardé comme tel par ceux qui ont une foi robuſte. Moi qui ai la foi débile & de petits nerfs comme le Duc de Nivernois, quand je conſidère un Alexandre VI, tyran, barbare, hypocrite & inceſtueux, j'ai de la peine à reconnoître ſon infaillibilité: je range vos Suiſſes du paradis au niveau des autres hommes & cent piques au deſſous des philoſophes.

Toutes ces réflexions puiſées dans la connoiſſance du cœur humain rendent indulgent, & ce ſupport que les hommes ſe doivent mutuellement achemine à la tolérance. Voilà pourquoi vos ennemis les jéſuites ſont tolérés chez moi; ils n'ont point uſé du coutelet dans ces provinces où je les protége; ils ſe ſont bornés dans leurs colléges aux humanités qu'ils ont enſeignées. Seroit-ce une raiſon pour les perſécuter? M'accuſera-t-on pour n'avoir pas exterminé une ſociété de gens de lettres, parce que quelques individus de cette compagnie ont commis des attentats à deux cents lieues de

mon pays? Les lois établiſſent la punition des coupables, mais elles condamnent en même temps cet acharnement atroce & aveugle qui confond dans ſes vengeances les criminels & les innocens. Accuſez-moi de trop de tolérance, je me glorifierai de ce défaut; il ſeroit à ſouhaiter qu'on ne pût reprocher que de telles fautes aux ſouverains.

Voilà pour les jéſuites. A l'égard de Mr Crillon, ne vous fâchez pas de ce que je vous ai écrit ſur ſon ſujet: je le crois très-vertueux & tel que vous le dépeignez; je ne ſuis pas aſſez téméraire pour juger du mérite d'un étranger ſans le connoître; j'ai fait le rapporteur de la voix publique & de ce qu'on écrit de lui de Pétersbourg, du Danemarck & d'autres lieux qu'il a traverſés dans ſon voyage. Je me garde bien auſſi de prendre Mr de Guibert pour un homme indifférent; ce héros, quoiqu'en herbe, ſauvera peut-être un jour la France & remplira l'univers du bruit de ſes exploits. Cela ſe trouve dans le cas des poſſibilités, & par conſéquent cela peut arriver; pour ſa tragédie, je n'en ai pas entendu le mot, mais je la crois bonne & excellente ſur la foi du

du charbonnier. D'Alembert a du goût, il a approuvé ce drame, donc je dois l'en croire ſur ſa parole. Pour l'inviſible Diderot, je ne ſais que vous en dire; il eſt comme ces agens céleſtes dont on parle toujours & qu'on ne voit jamais. Un de ſes ouvrages me tomba naguère entre les mains; j'y trouvai ces paroles: *jeune homme, prends & lis.* Sur cela je fermai le livre, comprenant bien qu'il n'avoit pas été fait pour moi, qui ai paſſé ſoixante ans. Des lettres de Pétersbourg marquent que l'Impératrice lui a fait faire un habit & une perruque, parce qu'il étoit fagoté de façon à ne pas pouvoir ſe produire à ſa cour ſans cette nouvelle décoration. Si après cette apologie vous ne me croyez pas encore aſſez bon François, j'ajouterai pour ma juſtification que j'admire beaucoup vos Welches, quand ils ont du bon ſens & de l'eſprit; que je fais grand cas des Turenne, des Condé, des Luxembourg, des Gaſſendi, des Bayle, des Boileau, des Racine, des Boſſuet, des Deshoulières même, & dans ce ſiècle des Voltaire & des d'Alembert; mais que ma faculté admirative ou admiratrice étant reſtreinte à de certaines bornes, il m'eſt

impoſſible d'englober dans ces actes de vénération, des avortons du Parnaſſe, des philoſophes à paradoxes & à ſophismes, de faux beaux eſprits, des généraux toujours battus & jamais battans, des peintres ſans coloris, des miniſtres ſans probité, des &c. &c. &c. Après cette confeſſion, condamnez-moi, ſi vous le pouvez; & en ce cas je me ferai abſoudre par l'Aretin, qui loin d'admirer rien, paſſa ſa vie à tout critiquer.

Je ne ſais ſi Paris peut ſe comparer à Sodome, ou Sodome à Paris; toutefois il eſt certain que je n'aurois envie de brûler ni l'une ni l'autre de ces villes, & que je dirois avec l'ange Ituriel: ſi tout n'eſt pas bien, tout eſt paſſable.

Vivez heureux & content ſous le règne du ſeizième des Louis. Que votre philoſophie vous ſerve à vous égayer. C'eſt le plus grand bien qu'on en puiſſe attendre & c'eſt celui que je vous ſouhaite ſincèrement.

Sur ce &c.

Le 18 Juillet 1774.

Mes occupations ne ſont pas auſſi conſidérables que vous les imaginez; la paix conclue avec les Turcs en diminue une partie, & après tout l'homme eſt né pour l'ouvrage; l'oiſiveté le rend non ſeulement malheureux, mais ſouvent criminel. Vous n'avez pas lieu d'appréhender qu'il s'élève de nouveaux troubles dans le nord & vers l'orient de l'Europe. Nos envieux prennent leurs rêves pour des réalités & débitent des ſottiſes; mais il faut être autant ſur ſes gardes ſur les ſottiſes politiques que ſur les théologales. Votre monarque, s'il aime la paix comme vous le ſuppoſez, pourra en donner des preuves en tranquilliſant ſes voiſins & pacifiant des diſſentions qui ſont près d'embraſer le ſud de l'Europe. Ce prince paroît meſuré & ſage dans ſes démarches; c'eſt un phénomène rare à ſon âge de réunir & de poſſéder des qualités qui ne ſont que le fruit d'une longue expérience.

Il paroît ici une pièce en vers ſous le titre de *Louis XV aux champs élyſées.* Peut-être l'avez-vous déjà vue à Paris. Louis y eſt équi-

tablement jugé par Minos; ce ſont des poliſſonneries, & peut-être eſt-il contre l'étiquette de poliſſonner à l'occaſion de la mort d'un grand monarque; mais tout ſert à ceux qui aiment à s'amuſer.

Je ne vous parle plus de Mr de Crillon, que je reſpecte & honore comme un preux chevalier. Accordez-moi cependant qu'on peut avoir de bonnes qualités & être un brin ennuyeux, & il accompagnoit un Prince de Salm qui étoit réellement aimable: celui-ci attiroit tous les regards, on s'entretenoit avec lui & on abandonnoit l'autre à ſes profondes méditations. Il faut creuſer votre Crillon pour y trouver ces tréſors cachés; mais tout le monde n'aime pas à creuſer, principalement ſi c'eſt un oiſeau de paſſage; tout le mal qui m'en avien-dra, c'eſt que je ne connoîtrai pas à fond Mr de Crillon.

J'ai entendu faire l'éloge de Mr Turgot. On dit que c'eſt un homme ſage, honnête & appliqué. Tant mieux pour vos pauvres payſans, qu'il ſoulagera du fardeau des ſubſides s'il a des entrailles. Le bon choix des perſonnes en place eſt ſans doute l'application la

plus importante d'un ſouverain. Pour juger du règne d'un prince, il ne faut pas décider ſur un début de trois mois. Je recueille les actions du XVIeme de vos Louis, & ſi je vis encore deux ou trois ans, ce ſera alors que je pourrai dire ce que j'augure de ſon règne. Je me rappelle les prophéties de Voltaire au ſujet du Roi de Danemarck; elles n'ont pas été heureuſes: le plus ſûr eſt de prophétiſer après l'événement.

Voici une atteſtation de la conduite d'un jeune officier; Voltaire la demande, & je vous l'envoie pour en faire je ne ſais quel uſage; elle eſt du Commandant de Weſel; comme elle eſt en allemand, je vous en envoie la copie vidimée ſur l'original. Catt a des coliques, des courbatures, des fluxions, des eſquinancies, des hémorrhoïdes, des crampes de veſſie & je ne ſais quoi encore; il ne m'a pas dit le mot du ſculpteur, ainſi j'ignore entièrement de quoi il eſt queſtion. Je fais des vœux pour votre ſanté, proſpérité & conſervation.

Sur ce &c.

Octobre 1774.

J'ai été d'autant plus fâché de la maladie de Catt, qu'elle eſt d'un genre ſingulier. Des hémorrhoïdes qui ne vouloient pas fluer, l'avoient mis dans l'état de Tirésias, ſans qu'aucune Déeſſe s'en fût mêlée. Les chirurgiens, qui ſe moquent des maux comme des Déeſſes, prétendent le guérir par l'uſage des mouches cantharides qu'on lui applique; il commence à revoir, mais la guériſon n'eſt pas encore complète. Peut-être la Vierge l'a-t-elle puni d'avoir fait copier je ne ſais quel dialogue, & qu'ainſi je ſuis en partie cauſe de ce qui lui eſt arrivé. Ces ſottiſes que je vous envoie ne ſont bonnes qu'autant qu'elles amuſent celui qui les compoſe & qu'elles font rire ceux qui les liſent; ce ſont les hochets de ma vieilleſſe qui me procurent quelques momens de gaieté.

Je ne ſais ce que je puis vous avoir mandé des troubles qui menacent le ſud; mais c'eſt à Tirésias à les prédire. Moi, pauvre reclus au fond du nord, je ne ſais pas trop ce qui ſe fera demain, bien moins encore dans un terme plus éloigné. Pour votre jeune roi, il ſe con-

duit ſagement; ce que j'approuve ſurtout en lui, c'eſt la volonté qu'il a de bien faire; voilà tout ce qu'on peut prétendre de lui. Il a une grande tâche à remplir, & il ne pourra ſuffire à ſes devoirs qu'on ſe mettant bien au fait des choſes & en entrant dans un détail qui lui paroîtra étranger & nouveau, vu l'éducation qu'il a reçue. Que l'ancien parlement revienne, que le nouveau reſte, c'eſt un ſpectacle qui trouvera en moi un eſprit neutre & qui ne décidera qu'après qu'on aura vu la ſomme du bien ou du mal qui en réſultera. Nous autres acataleptiques, ne ſommes pas gens à précipiter nos jugemens. Nous ſommes convaincus que nos raiſonnemens nous trompent ſouvent, & qu'il n'eſt presque aucune matière qu'on puiſſe diſcuter jusqu'au bout; c'eſt par une ſuite de ce ſcepticiſme que je vous prie de ne pas ajouter foi légèrement aux calomnies qu'on répand contre nos bons pères; rien de plus faux que le bruit qui a couru de l'empoiſonnement du Pape; il s'eſt fort chagriné de ce qu'en annonçant aux cardinaux la reſtitution d'Avignon, perſonne ne l'en a félicité, & de ce qu'une nouvelle auſſi avantageuſe au ſaint ſiége a été

reçue avec autant de froideur. Une petite fille a prophétiſé qu'on l'empoiſonneroit tel jour; mais croyez-vous cette petite fille inſpirée? Le Pape n'eſt point mort en conſéquence de cette prophétie, mais d'un deſſéchement total des ſucs; il a été ouvert; & l'on n'a pas trouvé le moindre indice de poiſon, mais il s'eſt ſouvent reproché la foibleſſe qu'il a eue de ſacrifier un ordre tel que celui des jéſuites à la fantaiſie de ſes enfans rebelles. Il a été d'une humeur chagrine & brusque les derniers temps de ſa vie, ce qui avec les débauches qu'il a faites a contribué à raccourcir ſes jours. Voilà la ſociété juſtifiée, & ce qui en reſte n'aura beſoin ni d'arſenal pour le coutelet ni de pharmacie pour les potions expéditives.

Après avoir fait l'apologie de l'innocence de ces prêtres, il me ſera bien permis d'y ajouter celle d'un pauvre officier que je vous ai adreſſé; je ne m'attends pas qu'on y faſſe attention; ni plus ni moins nous aurons fait notre devoir. Cette abominable ſuperſtition eſt plus enracinée encore en France que dans la plupart des autres pays de l'Europe. Vos évêques & vos prêtres n'en démordront pas ſi fa-

cilement; ce ne ſera pas la raiſon qui les convertira; la néceſſité qui les forcera à ne point perſécuter, eſt l'unique moyen qui reſte pour les réduire à la tolérançe. Je ſouhaiterois bien que ma lettre fût ouverte & qu'elle tombât entre les mains de votre archevêque; il béniroit Dieu de ce que ſa providence ne m'a pas fait naître ſur le trône des Welches, & il en aimeroit d'autant plus Louis XVI.

Nous jouiſſons ici d'une tranquillité parfaite, & je me flatte que cette heureuſe ſituation pourra continuer ſi l'on eſt ſage. La paix eſt la mère des arts, il faut que le temple de Janus ſoit fermé pour les cultiver. C'eſt le temps que votre ſculpteur devoit prendre pour venir ici; les morceaux que j'ai vus de ſa façon ſont élégans & de bon goût. Il trouvera d'abord de l'ouvrage en arrivant: pourvu que ſa tête ſoit auſſi ſage que ſes mains ſont adroites, nous nous comporterons fort bien enſemble.

S'il vous faut des vers, en voici; ce ſeront vos étrennes, cela eſt bon pour amuſer un moment & voilà tout. Je n'apprends rien de votre ſanté, ce qui me fait ſoupçonner qu'elle eſt bonne; conſervez-la ſoigneuſement, c'eſt l'u-

nique vrai bien dont nous puiſſions jouir. Perſonne ne s'intéreſſe plus à la conſervation de Protagoras que le philoſophe de Sans-Souci.

Sur ce &c.

Le 15 Novembre 1774.

Le ſculpteur eſt arrivé avec la lettre dont vous avez bien voulu le charger. Nous ferons notre accord & il ne manquera pas d'ouvrage. Je vous ſuis obligé du choix que vous en avez fait. Les morceaux que j'ai vus de lui ſont beaux, & je crois ſur votre témoignage ſa cervelle mieux organiſée que celle de ſon prédéceſſeur. J'aime mieux, s'il faut choiſir, moins d'art & un eſprit tranquille, que plus d'habileté & une inquiétude & une fougue perpétuelle, dont un artiſte déſole tous ceux qui ont à faire à lui. A mon âge la tranquillité eſt ce qu'il y a de plus déſirable, & l'on ſent de l'éloignement pour tout ce qui la trouble.

Grimm qui eſt jeune, penſe autrement. Je le crois tout déterminé à ſe jeter dans les grandes aventures. Je ne m'attendois pas qu'il eût

mon portrait en porcelaine, j'ignorois même qu'il exiſtât tel. Il faut être Apollon, Mars ou Adonis pour ſe faire peindre, & comme je n'ai pas l'honneur d'être un de ces Meſſieurs, j'ai dérobé mon viſage au pinceau autant qu'il a dépendu de moi. Si pourtant vous voulez avoir de cette porcelaine, j'en ferai une petite pacotille à Berlin & je vous la ferai tenir la mieux conditionnée qu'il ſera poſſible. Tirésias commence à recouvrer la vue, les organes n'ont pas été viciés, ſon mal n'a eu de cauſe qu'un ſang ardent porté avec véhémence à la tête par la ſuppreſſion des hémorrhoïdes. Voilà des accidens auxquels la malheureuſe humanité eſt aſſujettie. Et qu'on nous diſe après cela qu'il ne faut pas de philoſophie dans un des pires globes de cet univers; il en faut beaucoup, mais plus pratique que ſpéculative; la première eſt un beſoin, la ſeconde un luxe. Paſſez-moi, mon cher Pythagoras, cette aſſertion en faveur de l'eſtime que j'ai pour vous. Sur ce &c.

Le 14 Décembre 1774.

Je ſerois fort flatté, s'il étoit ſûr que mes mauvais vers vous euſſent amuſé un moment. Je crois que les commis des poſtes les auront lus, car ils ſont dans l'uſage d'ouvrir tous les paquets. Cette lettre-ci ne ſera pas ouverte, puisque Taſſart, avec lequel le contrat eſt paſſé, vous la rendra, ainſi qu'une plus ancienne dont il eſt le porteur également. Je félicite les François de pouvoir être contens de leur Roi; je leur en ſouhaite toujours de ſemblables. Le poſte que ce prince occupe, eſt ſcabreux; il a à faire à des milliers d'hommes, qui ont intention de le duper & de le pervertir; s'il échappe aux uns, il eſt bien difficile qu'il ne devienne la victime des autres; mais lorsque dans les ſouverains le cœur eſt bon & les intentions ſont droites, il faut avoir plus d'indulgence pour eux que pour d'autres individus, qui ſe trouvant moins expoſés aux embûches, peuvent les éviter plus facilement.

Vous voulez donc que le Pape ait été empoiſonné? Je ſais de ſcience certaine que toutes les lettres d'Italie qui arrivent chez nous ſe

récrient contre le poiſon & ne trouvent rien d'extraordinaire dans la mort de Ganganelli, à moins que ces Italiens n'ayent double poids & double meſure, en écrivant en France ce qui peut y plaire & ici ce qui nous convient le mieux: je n'y comprends rien; toutefois il eſt ſûr que mes bons pères ſiléſiens & pruſſiens n'ont point trempé dans toutes ces horreurs. Pour Carthage, je vous la ſacrifie, j'entends ce que Calvin nommoit Babylone, la hiérarchie & toutes les ſuperſtitions qui en dépendent: ce ſeroit un bien pour l'humanité que d'en délivrer les hommes; mais ni vous ni moi ne verrons cet heureux jour; il faut des ſiècles pour l'amener, & peut-être qu'alors une nouvelle ſuperſtition remplacera l'ancienne; car je ſuis perſuadé que le penchant à la ſuperſtition eſt né avec l'homme.

Vous aurez ce portrait qui ne vaut pas certainement la peine de vous être envoyé & dont la matière fait tout le prix. Je crains avec raiſon que la philoſophie protectrice de l'innocence n'échoue contre vos préſidens à mortier, hériſſés de formalités, & trop opiniâtrément attachés à leurs anciennes déciſions pour ſe pré-

ter à en modifier la rigueur. Ce pauvre Étallonde m'a la mine de demeurer déshérité, pour n'avoir pas bien ſu faire la révérence à une mauvaiſe confiture qu'un prêtre promenoit en cérémonie dans les rues d'Amiens; il n'en eſt pas moins affreux que le ſort des hommes dépende de telles niaiſeries. Je vous ſouhaite, mon cher Anaxagoras, non ſeulement une bonne nouvelle année, mais encore toutes les proſpérités que vous pouvez déſirer vous-même, ſurtout la ſanté, ſans laquelle le reſte ſe réduit à zéro. Sur ce &c.

Le 6 Janvier 1775.

Je ſuis bien aiſe que les bagatelles que je vous ai envoyées vous ayent fait plaiſir; au moins pourrez-vous vous ſouvenir de moi quand vous prendrez le caffé; c'eſt toujours un objet intéreſſant pour moi, que mon nom raviſſe un inſtant d'attention au cerveau d'Anaxagoras, occupé des plus profondes méditations de philoſophie. Je noterai qu'on mette dans mon oraiſon funèbre, que mon ſouvenir a dérobé

une minute au calcul infinitéſimal, & ce ſera ce qu'on pourra dire de plus flatteur pour ma mémoire. Je viens de voir le Comte Czernichef, qui m'a beaucoup entretenu de vous & de Louis XVI; nous nous ſommes cependant plus arrêtés ſur le philoſophe que ſur le monarque, parce que l'un a une réputation faite & que l'autre doit encore travailler à ſe faire un nom.

On dit le Roi fâché contre ſon parlement; & je le ſuis auſſi; car je n'aime point du tout les atrocités jointes à l'injuſtice; & non ſeulement je crois que ces robins doivent réparer le tort qu'ils ont fait à Étallonde, mais je les condamnerois de plus à reſſuſciter ce malheureux la Barre. Toutes les lettres qui me viennent de Paris diſent que vous y verrez inceſſament Voltaire, que la Reine le veut voir & que la nation doit le récompenſer de l'honneur qu'il a fait réjaillir ſur elle. Je ne connois point les nouvelles pièces de ſa façon dont vous me parlez; ce ſont des ouvrages dignes d'être envoyés dans la Grèce moderne à l'Athènes de Paris, non pas aux Vandales ni aux Oſtrogoths; mais cela nous viendra par la Hollande.

Nous n'avons ici qu'une traduction admirable du Taſſe, avec un avant-propos unique. Il eſt ſûr que Voltaire ſe ſoutient merveilleuſement; quoique ſon corps ſe reſſente de l'âge, ſon eſprit a toute la fraîcheur & tous les agrémens qu'il avoit dans ſa jeuneſſe; mais il n'eſt pas donné à tout le monde d'avoir comme lui une ame immortelle. Nous avons eu ici le Duc de Lauzun & le plus ancien Baron de l'Europe Montmorency-Laval: ce ſont des lumières qui viennent éclairer nos ténèbres tudeſques, qui paſſent rapidement comme des comètes, pour retourner aux ſphères bienheureuſes où leur deſtin les fixe, & qui par leur départ nous replongent dans notre obſcurité ordinaire.

Vous autres Pariſiens, vous allez vous remettre en pourpoints, vous aurez des ſaintes ampoules, des ſacres, des cavalcades de ſacre, des fêtes & des choſes admirables avec des coiffures de vingt-deux pouces de hauteur, & nous n'aurons que le ſculpteur Taſſart, auquel même nous ne pouvons pas trouver de logement, parce qu'il y a long-temps que j'ai donné à occuper tout ce qui étoit logeable. Cela n'empêchera

pêchera pas que nous ne trouvions des expédiens, il faudra bâtir; mais la difficulté ſera de trouver une place. C'eſt mon affaire & j'y pourvoirai le mieux que poſſible. En attendant conſervez votre ſanté; ayez la noble émulation de joûter contre Voltaire & de réſoudre après quatre vingts ans paſſés un beau problème de géométrie; c'eſt ce que l'hermite de Sans-Souci ſouhaite à ſon cher Anaxagoras.

Sur ce &c.

Le 22 Février 1775.

M'ayant paru que vous trouviez la porcelaine de Berlin à votre goût, je vous envoie un morceau repréſentant le buſte d'un des hommes les plus célèbres de l'Europe; il a le mérite de la reſſemblance, ce qui en fait le prix. Vous voyez par cet eſſai, que jusqu'à nos artiſtes honorent le mérite & les talens des grands hommes en leur genre; & que tout épais que ſont nos bons Germains, ils ſont cependant aſſez éclairés pour rendre aux hommes ſupérieurs les hommages qui leur ſont dus. Nous avons

vu paſſer ici des colonies ruſſes qui voyagent, dit-on, pour ſe former le cœur & l'eſprit. Le Duc de Lauzun, qui a ſéjourné aſſez long-temps chez nous, pour ſe déſennuyer eſt allé faire l'amour à Varſovie, & je crains que nous ne nous rouillions inceſſamment, ſi Paris par un généreux effort ne nous renvoie quelqu'un pour nous décraſſer. Les froides côtes de la Baltique glacent les eſprits comme les corps, & nous ſerions gelés, ſi de temps en temps quelque Prométhée gaulois n'apportoit du feu de l'éther pour nous ranimer. J'en ſaurois bien un qui pourroit nous rendre ce ſervice; mais il n'en fera rien, car on dit qu'il eſt ſecrétaire perpétuel de l'académie, & depuis peu intendant des eaux & des rivières. Si vous le voyez, faites-lui mes complimens, & aſſurez-le que perſonne ne s'intéreſſe plus à ſa conſervation que l'anachorète de Sans-Souci. *Vale.*

Sur ce &c.

Le 16 Mars 1775.

Vous avez deviné juſte ſur le buſte qui vous a été envoyé, c'eſt celui de Voltaire. Le mérite de ce morceau conſiſte dans la reſſemblance; c'eſt Voltaire lui-même, il ne lui manque que la parole. Vous direz qu'il y manque donc ce qu'il y a de mieux; mais la porcelaine & la ſculpture ne vont point juſqu'à cette perfection, & pour avoir l'enſemble, il faut regarder le buſte en liſant la Henriade. Si nous pouvions vous poſſéder ici, nos artiſtes ne reſteroient pas oiſifs, & je ſuis ſûr que votre buſte feroit dans peu le pendant de celui de Voltaire; mais nous aurons ici des ducs & des plus anciens barons de France, ſans que ceux qu'on leur préféreroit de beaucoup, s'abaiſſent juſqu'à éclairer notre horizon de leur lumière. Je me doute que vous prenez pour des plaiſanteries les éloges que je vous ai faits des ſeigneurs qui n'ont pas dédaigné de viſiter nos foyers ruſtiques; ce ſont des Chriſtoph Colomb, qui ont bien voulu traverſer les forêts hercyniennes, pour examiner les ſauvages qui habitent les bords de la mer Baltique. Ils ont été étonnés

de nous voir marcher ſur nos deux pieds de derrière, mais nous leur avons confeſſé que nous devions cet avantage au zèle de Louis XIV, qui nous a pourvus d'une colonie de Huguenots, laquelle nous a rendu autant de ſervices que la ſociété d'Ignace en a rendu aux Iroquois; mais avec tout cela nous ſommes bïen ruſtres; nous ignorons une multitude de phraſes néologiques, dont la fécondité & l'imagination élégante des gens du bon ton ont enrichi la langue françoiſe. Nous voudrions nous façonner au langage des toilettes, nous voudrions ſavoir diſſerter ſur les pompons & les panaches, ſoutenir une converſation intéreſſante ſur la manière d'appliquer les mouches, de bien placer le rouge & ſur cent choſes de cette nature auxquelles notre ſtupidité ſe refuſe. Nous ſommes ſi humiliés quand on nous parle du grand ou du petit couvert, du débotté, des petites entrées, de l'honneur de porter le bon jour, que nous ſommes anéantis devant ces gens du grand monde qui nous en font les deſcriptions les plus impoſantes. Nous ne ſommes pas dans le cas de dire comme ce philoſophe grec, qu'il remercioit les Dieux de

l'avoir fait homme & non pas bœuf, de l'avoir fait naître à Athènes plutôt que dans la Béotie, & de lui avoir fait voir le jour dans un ſiècle éclairé plutôt que dans un ſiècle d'ignorance. Nous ne ſommes pas même Béotiens; nous ſommes pis que des lices placés dans un carrefour ſeptentrional de l'Allemagne ſur les bords de la Baltique. Ovide exilé dans le Pont ne vit jamais autant de frimats dans les lieux où le Danube par ſept bouches va ſe précipiter dans le Pont Euxin, que nous en eſſuyons ici annuellement. Jugez donc quelle impreſſion doit faire ſur des habitans d'un pays auſſi disgracié de la nature l'arrivée d'Athéniens modernes, étincelans de grâces, d'eſprit & de gentilleſſes? Que ceci me ſerve au moins d'apologie, & qu'on ne ſoupçonne plus de malignité un citoyen d'une nation célèbre, chez les anciens Romains mêmes, pour ſa candeur & pour ſa bonne foi.

Votre recommandation ne ſera certainement pas inutile au ſieur Taſſart. Pour de maiſon ni de logement, il n'en eſt point à ma diſpoſition; je n'ai de reſſource que celle de faire élever quelque bâtiment nouveau pour lui. Taſſart encore nous parlera du ſacre de Rheims,

des otages pour la ſainte ampoule, d'entrées, de chars de triomphe de ſix cent mille livres de valeur, & nous de nous extaſier & d'admirer des merveilles auxquelles notre imagination même ne pouvoit atteindre. Cette ſainte ampoule qu'une colombe apporta du ciel pour oindre un Roi de France & qui ne ſe vide jamais, fera dire à nos bonnes gens, hélas! quand notre huile de Provence eſt conſommée, il faut en acheter de nouvelle; mais auſſi n'y-a-t-il qu'un Roi très-chrétien dans le monde, & nous ſommes bien loin de l'être. Vous autres Pariſiens qui vivez dans cette ſphère d'opulence & de grandeur, vous traitez de choſes communes celles qui nous paroiſſent extraordinaires, & vous ne concevez pas l'impreſſion qu'elles font dans le lointain & ſur la ſimplicité de nos mœurs. Je m'arrête en ſi beau chemin, de crainte de ſcandaliſer les mécréans. Soupçonnez-moi de tout ce que vous voudrez, mais au moins rendez juſtice à l'intérêt que je prends à votre perſonne, à l'admiration que j'ai pour vos talens & aux vœux que je fais pour votre conſervation. Sur ce &c.

Le 8 Mai 1775.

Un petit voyage équivalent à trois cents lieues de France m'a empêché, mon cher Anaxagoras, de vous répondre plutôt. Je ſuis bien aiſe que vous ſoyez content du buſte de Voltaire; chacun veut l'immortaliſer comme il peut. La pâte de la porcelaine n'étoit pas une matière aſſez durable pour l'homme qu'elle repréſente; cependant nos artiſtes, zélés pour le mérite de l'original, ont voulu travailler autant qu'il étoit en eux à éterniſer ſa mémoire, & j'ai été bien aiſe qu'à Berlin on rendît juſtice aux talens ſupérieurs. Vous me croyez, mon cher, dans les nues, occupé à gouverner l'Europe. Vous vous trompez beaucoup. Je vis en ſolitaire & comme le plus pacifique des hommes. L'orient eſt pacifié, le nord reſpire, après avoir ſoutenu une cruelle guerre, & les Gaules, autant que j'en ſuis informé, n'ont aucun trouble à craindre. J'ai admiré la conduite de votre jeune roi, que des ſéditions excitées par les cabales de mauvais ſujets n'ont point ébranlé, & qui n'a point cédé aux deſſeins pernicieux

de quelques frondeurs. Ce trait de fermeté assurera à l'avenir son administration. Des gens avides de changemens l'ont tâté; il leur a résisté, il a soutenu ses ministres; à présent on ne hasardera plus de telles entreprises. Je ne m'étonne point de la mauvaise conduite de vos évêques & de vos prêtres. Quel bien peut-on attendre d'une telle engeance? Ils n'ont que deux Dieux, l'intérêt & l'orgueil. Il est bon que votre jeune roi se détrompe par sa propre expérience des préjugés qu'on lui avoit inspirés pour ces charlatans sacrés. Heureux les Pensylvaniens qui savent s'en passer tout à fait!

J'ai vu ici un Mr de Laval-Montmorency & un Mr Clermont Gallerande, qui me paroissent des jeunes gens fort aimables, modestes & sans fatuité; ils ont été avec moi dans ce pays que j'appelle notre Canada, dans la Pomerellie. Je pense qu'à leur retour ils en feront une belle description aux Parisiens. Des tailleurs & des cordonniers sont des virtuoses qu'on recherche dans ce pays, faute d'en avoir. J'établis à présent cent quatre vingts écoles tant protestantes que catholiques, & je me regarde comme le

Lycurgue ou le Solon de ces barbares. Imaginez-vous ce que c'eſt; on ne connoît point le droit de propriété dans ce malheureux pays; pour toute loi le plus fort opprime impunément le plus foible; mais cela eſt fini, & on y mettra bon ordre à l'avenir. Les Autrichiens & les Ruſſes ont trouvé chez eux la même confuſion. Ce ne ſera qu'avec bien du temps & une meilleure éducation de la jeuneſſe qu'on parviendra à civiliſer ces Iroquois.

Taſſart eſt arrivé. Je ferai ce qui ſera poſſible pour le contenter, ſurtout en faveur de votre recommandation. A préſent qu'une partie de mes tournées eſt achevée, je me rejette à tête baiſſée au milieu des lettres, ſeul vrai aliment de l'eſprit & ſeuls amuſemens dignes des êtres qui forment quelques prétentions à la raiſon; car dans le fond, il me ſemble que nous n'en avons que fort peu. Adieu, mon cher Anaxagoras, vous feriez une œuvre bien méritoire ſi vous pouviez vous déterminer un jour à venir viſiter l'hermite de Sans-Souci. Cependant je ne vous preſſe point. Vous vivez dans un pays où il faut tant de conſidérations, de conſidérations, de conſidérations,

qu'un ſecrétaire perpétuel de l'académie n'y fait pas tout ce qu'il veut. Sur ce &c.

Le 19 Juin 1775.

On vous avoit alarmé mal à propos, mon cher Anaxagoras; je n'ai eu que quelques accès de fièvre & un rhume de poitrine dont le voyage de Pruſſe m'a entièrement guéri. Croyez-moi, il n'y a point de ſanté ſans exercice. Un voyage eſt un remède plus efficace que l'ipécacuanha & le quinquina. Si vous veniez chez nous, vous regagneriez vos forces. Un vieillard aſſez gai pour ſon âge, vous communiqueroit ſa bonne humeur, & vous retourneriez à Paris rajeuni de dix ans. Un Milord au nom baroque, à l'eſprit aimable, m'a rendu une lettre de votre part. Pour moi d'abord, eh! comment ſe porte le prince des philoſophes, eſt-il gai? Travaille-t-il? L'avez-vous vu ſouvent? Moi point, je viens de Londres. Mais d'Alembert eſt à Paris... Mais il m'a envoyé ſa lettre pour vous la rendre. Ainſi d'explication en explication j'ai débrouillé qu'il a été

précédemment à Paris & qu'ayant fait votre connoiſſance, il avoit d'abord imaginé que pour être bien reçu ici il lui falloit un paſſe-port d'Anaxagoras. Il ne s'eſt pas trompé, & je conviens que c'eſt un des Anglois les plus aimables que j'aye vus; je n'en excepte que le nom, que je ne retiendrai jamais, & dont il devroit ſe faire débaptiſer, pour prendre celui de Stair qui lui convient également.

A préſent, grâce à l'inconſtance, on ne parle plus ni de pigeon céleſte, ni de ſainte ampoule, ni de ſacre, ni de toutes ces pauvretés qui rappellent le ſouvenir des ſiècles d'ignorance & de barbarie. On dit beaucoup de bien de votre nouveau Roi. J'en ſuis charmé, pourvu qu'il perſévère & qu'il ne ſe laiſſe pas entraîner aux manigances de ſes courtiſans & de cette tourbe qui environne les rois & réunit ſes complots pour leur faire commettre des ſottiſes. On vante fort le choix de ſes miniſtres. Pour moi, qui ne ſuis ni comme les ſinges qui imitent, ni comme les perroquets qui répètent, j'attends qu'ils ayent été certain temps en activité pour juger d'eux par leurs actions. Je ne connois ni Turgot ni Ma-

lesherbes, mais bien un Mr de Malesieux, homme très-instruit & aimable qui passoit sa vie auprès de Madame du Maine à Seaux. Vos financiers & vos robins ne sont connus que de ceux auxquels les uns donnent des billets payables au porteur, ou de ceux qui gagnent les procès par leur habileté; leur réputation ne passe pas le Rhin, à moins qu'il ne paroisse quelque factum bien fait sur quelque cause célèbre. On aime dans l'étranger ceux qui font plaisir, non ceux qui ennuient. L'auteur d'une bonne tragédie aura un nom plus généralement connu que le premier président aux enquêtes & que le chancelier même. Et puis tous ces ministres passent; ils sont sur un piédestal si mobile, que le moindre choc les renverse, & l'on regrette d'en avoir fait la connoissance. J'ai vu, moi qui n'ai que soixante trois ans, plus de quatre vingts ministres en France. Ces productions de la faveur ou de l'intrigue n'intéressent guères, à moins qu'il ne se trouve dans leur nombre quelque homme bien supérieur. Je m'en tiens à un Voltaire, à un Anaxagoras; leur espèce n'a pas besoin de décorations étrangères, elle vaut par

elle-même; je leur donne la préférence ſur les la Vrillière, les Amelot, les la Verdie, les Terray, les Rouillé & toute leur ſéquelle; non pas qu'un miniſtre habile & honnête ne ſoit eſtimable, mais il doit ſe contenter de l'approbation du peuple auquel il fait du bien; au lieu que les gens de lettres inſtruiſent, plaiſent & amuſent toute l'Europe; ils doivent donc de juſtice en recueillir les ſuffrages.

Je laiſſe à Meſſieurs vos évêques la faculté de faire de leurs tours. Ce ſont des moules à ſottiſes; on ne peut attendre autre choſe d'eux; je les abandonne aux anathèmes encyclopédiques, & les dévoue eux & leur ſéquelle aux Dieux infernaux, s'il y en a; mais non les bons pères jéſuites, pour lesquels je conſerve un chien de tendre, non comme moines, mais comme inſtituteurs de la jeuneſſe, comme gens de lettres dont l'établiſſement eſt utile à la ſociété. J'ai vu jouer le Kain, & j'ai admiré ſon art. Cet homme ſeroit le Roſcius de ſon ſiècle, s'il étoit un peu moins outré. J'aime à voir repréſenter nos paſſions avec vérité telles qu'elles ſont; ce ſpectacle remue le cœur & les entrailles; mais je me refroidis auſſitôt que l'art

étouffe la nature. Je parie que vous penſez : voilà les Allemands, ils n'ont que des paſſions eſquiſſées, ils répugnent aux expreſſions fortes, qu'ils ne ſentent jamais. Cela ſe peut; je n'entreprendrai pas de faire le panégyrique de mes concitoyens; il eſt vrai qu'ils ne ruinent les moulins ni ne gâtent les ſemailles en ſe plaignant de la cherté des blés; ils n'ont point fait jusqu'ici de ſaint Barthelemy ni de guerres de la fronde; mais comme le monde s'éclaire de proche en proche, nos beaux eſprits eſpèrent que tout cela viendra avec le temps, ſurtout ſi les Welches veulent bien nous honorer de la friction de leurs eſprits. Parmi ces Welches j'excepte toujours les Voltaire & les d'Alembert, desquels je ſerai l'admirateur jusqu'au moment où la nature me fera rentrer dans la maſſe dont elle m'a tiré pour me produire.

Sur ce &c.

Le 5 Août 1775.

La religion n'eſt donc pas la ſeule qui ait ſes martyrs & la philoſophie aura également les

ſiens. *Divus Etallondus* va dans peu arriver ici, & protégé par vous & Voltaire; je tâcherai de lui faire un ſort dans ce monde juſqu'au temps où il fera des miracles après ſa mort. On dit que vous autres François commencez à prononcer ſans horreur le mot de tolérance: vous vous en aviſez un peu tard. Du temps de Louis XIV ce mot n'étoit pas admis dans le dictionnaire théologique de ſon confeſſeur. Les Malesherbes & les Turgot vont donc faire des merveilles; ce ſeront les apôtres de la vérité, qui terraſſeront facilement l'erreur, mais qui trouveront de grands obſtacles à vaincre, les préjugés de l'éducation. Vous ſavez que lorsqu'on eſt très-chrétien, il eſt difficile d'être en même temps très-raiſonnable. J'abandonne ce problème à vos équations algébriques, qui ſans doute pourront le réſoudre.

Deux de vos jeunes François ont été en Siléſie, Mr de Laval Montmorency & Mr de Clermont Gallerande; je les ai chargés tous deux de vous faire mille complimens de ma part. Ce ſont des gens aimables. Clermont a de l'eſprit & je crois même quelques connoiſſances; par diſcrétion je n'ai pas voulu ſonder ſes pro-

fondeurs. Mais, mon cher d'Alembert, ſi vous n'avez pas pu venir chez nous cette année, cela ne ſe pourra-t-il pas dans la prochaine? Savez-vous bien que je ſuis vieux & que ſi je ne vous revois pas dans ce monde-ci, je vous donnerai rendez-vous à pure perte dans la vallée de Joſophat? Croyez-moi, il n'y a pas de temps à perdre; faiſons ce que nous voulons exécuter tant que nous en ſommes les maîtres, ou cela ne ſe fera jamais. Je ne puis point aller en France; mais avec un congé vous pouvez vous rendre ici, ſans que vos académies ayent à s'en plaindre. Combien de ſecrétaires perpétuels ont fait des abſences? & je crois l'air de ce pays très-convenable à votre ſanté. Que je vous voie avant de mourir, & que je puiſſe encore vous aſſurer de mon eſtime, voilà mes ſouhaits. Sur ce &c.

Le 9 Septembre 1775.

Quoi qu'en diſe Poſidonius, la goutte eſt un mal phyſique très-réel. Cette maudite goutte m'a tenu quatre ſemaines tous les membres gar-

garrottés & m'a empêché de vous répondre. Votre dernière lettre m'a fait bien du plaiſir, parce qu'elle me fait eſpérer de voir & d'entendre encore le ſage Anaxagoras avant de boire du fleuve Léthé. Croyez-moi, jouiſſons de la liberté de nous voir tant que nous le pouvons. Dès que je ſaurai la route que vous aurez choiſie, je prendrai le contre-pied des prêtres qui ſèment la route du paradis d'épines & de ronces, pour ſemer la vôtre de roſes & d'œillets. A la vérité vous ne ſerez pas chez nous dans le paradis, mais dans une contrée bien ſablonneuſe, où cependant les vrais philoſophes ſont plus eſtimés que chez les Juifs les chérubins & les ſéraphins.

Je vous félicite du miniſtère philoſophique dont le XVIeme des Louis a fait choix. Je ſouhaîte qu'il ſe maintienne long-temps ce miniſtère, dans un pays où l'on veut ſans ceſſe des nouveautés & où la ſcène eſt toujours mobile; gare que leur règne ne ſoit de courte durée. *Divus Etallondus* vient d'arriver. Nous lui préparons une niche comme martyr de la philoſophie & du bon ſens, & nous eſpérons qu'il opérera inceſſamment des miracles; par

exemple, qu'il rendra complètement fous ſes perſécuteurs, qu'il fera mettre les fanatiques aux petites maiſons, qu'il reſſuſcitera la Barre & Calas, enfin qu'il décorera dignement la tête de tous vos ſorbonniqueurs. Si vous voyez là-bas quelque commencement de pareils miracles, ne manquez pas de m'en avertir, pour qu'on les note dans la légende du ſaint.

Quant à ce que vous me propoſez touchant notre académie, je crois que la place à été donnée avant l'arrivée de votre lettre; cela n'empêche pas qu'à la première occaſion je ne puiſſe y déférer. Enfin venez vous-même, comme vous me le faites eſpérer, pour rendre la vie à cette académie, dont vous êtes l'ame quoiqu'abſent, & recueillez ici les approbations ſincères & les marques d'amitié d'un peuple obotrite qui vous rend plus de juſtice que vos compatriotes. Sur ce &c.

Le 23 Octobre 1775.

Je vous avoue que je ne ſuis pas auſſi grand ſtoïcien que Poſidonius. Si Zénon d'Élée

avoit eu comme moi quatorze accès consécutifs de goutte, je ne sais s'il n'auroit pas confessé que la goutte est un mal très-réel. Que le corps soit l'étui de l'ame, ou qu'il en constitue la machine organique, il n'en est pas moins certain que la matière influe prodigieusement sur la pensée & que ses souffrances à la longue attristent & abattent l'esprit. La nature nous a faits des êtres sensibles, & le portique par des raisonnemens alembiqués ne sauroit nous rendre impassibles, à moins que de substituer d'autres êtres en notre place. J'ai eu des douleurs très-vives; & quoique mon mal n'ait pas été dangereux, sa durée a fait croire que j'enfilerois la route qui aboutit au gouffre du néant; mais mon heure n'étoit pas arrivée, & je respire encore pour honorer les lettres & pour applaudir à ceux qui comme un certain Anaxagoras s'y distinguent par leur éclat. Si ce sage vient ici, sa présence achevera de me débarrasser des restes de mes infirmités, & nous nous entretiendrons ensemble de votre Roi, de ses bonnes qualités, du gouvernement des philosophes & des belles espérances qu'en conçoit le royaume des Welches.

On dit que Voltaire eſt devenu Marquis, & en même tems Intendant du pays de Gex; mais j'aimerois mieux qu'il n'eût point ces diſtinctions & qu'il n'eût pas en même temps à craindre une rechute d'apoplexie. Si l'Europe perd ce beau génie, c'en ſera fait de la littérature. Des auteurs médiocres voudront le remplacer, le public leur applaudira faute de mieux, & le bon goût ſe perdra tout à fait: on peut prévoir cette marche ſans être voyant. Pour moi qui aime vraiment les lettres, j'envisage leur décadence avec douleur. Il faudra des ſiècles avant que la nature produiſe un Voltaire, & qui ſait encore dans quel climat elle en ſemera le germe? peut-être en Ruſſie, peut-être ſur les bords de la mer Caſpienne; nous deux ne le verrons pas. Il faut me contenter des grands hommes que j'ai connus; leur eſpèce a été rare dans tous les pays & dans tous les ſiècles; je rends du moins grâces à mon heureux deſtin qui m'a fait naître ſur la fin du grand ſiècle de Louis XIV.

Je vous donnerai pleine ſatisfaction ſur le ſujet de Mr Wegnelin. Marggraf vit encore, & je ne crois pas qu'il ait envie d'aller ſitôt

travailler au laboratoire de l'autre monde. Morival eſt un bon garçon, ç'auroit été une cruauté de barbare que de le griller pour l'omiſſion d'une petite révérence. Ah! mon cher d'Alembert, votre *** eſt un étrange créature, qui a cauſé bien des maux au genre humain. Vos prêtres Welches ſont plus fanatiques que ceux du ſaint empire romain de Germanie. La ſuperſtition diminue à vue d'œil dans les pays catholiques; pour peu que cela continue, les moines retourneront de leurs cellules dans le ſiècle, les préjugés du peuple ne ſeront plus entretenus & nourris, & la raiſon pourra paroître en plein jour, ſans craindre la perſécution ni les bûchers. L'enthouſiaſme du zèle s'eſt perdu; tant de bons livres qui ont dévoilé l'abſurdité des fables que le public regardoit comme ſacrées, ont abattu les cataractes qui aveugloient les yeux des principaux miniſtres; ils rougiſſent de leur culte inſenſé, & travaillent ſourdement à la chute de la ſuperſtition. Que le Ciel les béniſſe! En revanche, un évêque de Toulon réduit le tombeau du Marquis d'Argens à un cénotaphe, que l'on eſt obligé d'ériger à quelques lieues de l'endroit où repoſe le corps

de ce pauvre philoſophe: il ne manquoit plus, pour rendre la choſe complète, que de voir ce moine barbare faire déterrer le Marquis pour le jeter à la voirie. Et lorsque de telles indignités s'exercent, on aura encore l'effronterie d'appeler ce XVIIIeme ſiècle le ſiècle des philoſophes? Non, tant que les ſouverains porteront des chaînes théologiques, tant que ceux qui ne ſont payés que pour prier pour le peuple, lui commanderont, la vérité opprimée par ces tyrans des eſprits n'éclairera jamais les peuples, les ſages ne penſeront qu'en ſilence, & la plus abſurde des ſuperſtitions dominera dans l'empire des Welches. J'eſpère que nous diſcuterons enſemble toutes ces matières, & que je pourrai vous aſſurer de vive voix de toute mon eſtime & de mon amitié. Sur ce &c.

Le 30 Décembre 1775.

Depuis la dernière fois que je vous ai écrit, j'ai encore eſſuyé deux accès de goutte. Cela eſt un peu dur; cependant à préſent j'ai fait divorce avec cette vilaine maladie, dont je me

crois entièrement délivré. Je ſuis fâché d'apprendre que vous ſoyez incommodé du rhumatisme; mais notre frêle machine va en baiſſant avec l'âge, & c'eſt en dépériſſant inſenſiblement qu'elle ſe prépare à ſa deſtruction totale. Cependant ma goutte ſalue votre rhumatisme. Je ſouhaite & j'eſpère que vous en ſerez bientôt délivré.

L'hiver dernier a été violent. Le baromètre eſt monté les jours où le froid étoit exceſſif, à 18 degrés, à deux de plus que l'année 1740; mais il n'y a eu que trois jours de cette force, ni les blés ni les arbres fruitiers n'ont ſouffert, & le dégel qui eſt ſurvenu le 20 de Février, n'a point endommagé les digues du Rhin, de l'Elbe, de l'Oder, ni de la Viſtule, ce qui arrive d'ailleurs aſſez ſouvent & cauſe des pertes conſidérables. Je n'attribue pas cependant ma maladie à l'intempérie de la ſaiſon; lorsque l'on eſt jeune, ni les froids de la zone glaciale, ni les chaleurs de la zone torride n'altèrent un corps robuſte & vigoureux. J'ai été curieux de ſavoir combien de temps les horloges de fer qui ſont aux clochers peuvent durer; les experts m'ont aſſuré que tout au

plus cela alloit à vingt ans. N'eſt-il donc pas étonnant que notre eſpèce, dont les organes ſont de filigrane & les chairs compoſées de boue & de fange, réſiſtent plus de temps & parviennent à une durée plus que triplée de celle de ces horloges compoſées de la matière la plus dure que nous connoiſſions? La différence des horloges à nous, eſt que nous ſouffrons, & qu'elles n'éprouvent aucune ſenſation douloureuſe en ſe détraquant: en revanche nous avons goûté des plaiſirs dans notre jeuneſſe, & malgré l'âge il en reſte encore dont les perſonnes raiſonnables peuvent jouir.

Je ſuis perſuadé que les bonnes actions de votre jeune Roi vous font plaiſir & que vous ne m'avez pas écrit avec indifférence ſur ſon ſujet. Si Meſſieurs les robins intervertiſſent ſes bons deſſeins, c'eſt la faute de ceux qui les ont rappelés; il faudroit les borner à l'objet de leur deſtination: ils ſont payés pour juger les procès & non pas pour tenir leurs ſouverains ſous tutelle. Vous verrez que peut-être la cour ſera réduite à les exiler une ſeconde fois. Vous m'avertiſſez un peu tard que Voltaire n'eſt ni Marquis ni Intendant; je l'en avois déjà

félicité; il n'y a pas de mal, il s'appercevra facilement que mon ignorance eſt involontaire. Si l'on ment d'une chambre à une autre, on peut débiter de même bien des menſonges à Potsdam de ce qui ſe fait à Paris.

Vous vous plaignez de la difficulté de remplir de bons ſujets votre académie; c'eſt la faute du ſiécle. Nous avons beaucoup plus de gens médiocres qu'il n'y en avoit dans le ſiécle paſſé; mais il nous ſurpaſſoit en génies; il ſemble que le moule en ſoit caſſé. Lorsque la France aura perdu le patriarche de Ferney & un certain Anaxagoras, il ne lui reſtera plus perſonne. Pour Mr Véguelin, dont je connois le mérite, je ne négligerai pas en temps & lieu d'avoir égard à votre recommandation; il ſeroit peut-être un Montesquieu, ſi ſon ſtyle répondoit à la force de ſes penſées.

Je vous raſſurerai facilement ſur l'appréhenſion que vous cauſent les Anglois animés des fureurs du Dieu Mars; s'ils ont la fièvre chaude, il n'y a pas d'apparence que l'épidémie franchiſſe les mers, pour ſe communiquer au continent; leurs guinées l'ont fait paſſer à quelques *principi di Germania biſognoſi di ſcudi.*

Sans doute cela s'arrêtera-là, & la guerre de l'Amérique ſera pour les Européens ce qu'étoient pour les anciens romains les combats des gladiateurs.

Je fais des vœux pour que vous ſoyez promptement délivré de votre ſciatique. Je ne renonce pas encore à la conſolation de vous revoir dans ce monde-ci, aſſuré que nous ne nous reverrons plus dans un autre: vous ne devez pas y trouver à redire. Quand on a fait votre connoiſſance, on voudroit jouir de votre préſence plus ſouvent & toujours davantage. En attendant je prie Dieu &c.

Le 17 Mars 1776.

J'ignore ce qui ſe débite à Paris au ſujet de ma maladie, & je me trouve glorieux d'être dans le cas des Anglois dont on exagère les pertes, tandis qu'ils n'en ont point fait de conſidérables. Ma ſanté eſt celle d'un vieillard qui a eſſuyé dix-huit accès de goutte & qui ne recouvre pas ſes forces auſſi vîte qu'un jeu-

ne homme de dix-huit ans; mais on me fera mourir par allégorie, comme on me fait écrire en ſtyle de charretier des lettres, où l'on me prête des idées que jamais je n'ai eues. Je vous ſuis obligé d'avoir donné un démenti au compilateur de ces bêtiſes qui a voulu les mettre ſur mon compte. Pour moi, je pourrois demander que le gouvernement fît des recherches contre l'auteur de cette impoſture; mais je n'aime point à me venger, & ce n'eſt pas cette ſorte d'athlètes qu'il me convient de combattre. Je lis les réflexions de l'Empereur Marc-Antonin, qui m'enſeigne que je ſuis dans le monde pour pardonner à ceux qui m'offenſent & non pas pour uſer du pouvoir de les accabler.

Je compatis, mon cher Anaxagoras, aux chagrins que vous cauſe l'amitié; c'eſt un des plus ſenſibles. Je ne ſais quel ancien a très-bien dit, que les amis n'avoient qu'une ame en deux corps. Je ſouhaite que Mademoiſelle d'Eſpinas ſe rétabliſſe pour la conſolation de vos vieux jours. Mais ſi ſa ſanté ſe remet, & ſi un jour vous vous portez mieux, faudra-t-il que je renonce à jamais au plaiſir de vous voir,

ou me reſte-t-il encore quelque eſpérance? C'eſt ce que je vous prie de me marquer.

Comme j'ignore ſi l'ouvrage de Froiſſard ſe trouve dans les bibliothèques de Breslau, j'en ai fait écrire à l'abbé Baſtiani, qui me dira les choſes au juſte. S'il ſe trouve, celui qui veut écrire ſur ce ſujet pourra recevoir tous les éclairciſſemens qu'il déſirera. Je ſuis ſur le point de faire mes tournées dans les provinces; ce qui m'occupera jusque vers le 15 de Juin, où je pourrai avoir le plaiſir de vous écrire. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que nous ſommes les gens les plus pacifiques du monde. La ſcène qui ſe paſſe en Amérique & ce qui peut-être ſe prépare encore ailleurs, eſt pour nous comme ces combats de gladiateurs que les Romains (tant ſoit peu barbares à cet égard) voyoient de ſang froid dans leur cirque, & dont ce peuple-roi faiſoit ſon amuſement. Les mêmes acteurs ne paroiſſent pas toujours ſur la ſcène: nous y avons été aſſez long-temps; à préſent le tour eſt à d'autres. Votre philoſophie pourra donc réfléchir à ſon aiſe ſur la cauſe & ſur les effets de ce fléau deſtructeur qui ravage actuellement l'Amérique. Portez-vous bien, c'eſt le princi-

pal, & abandonnez les hommes à leurs folies & à leurs paſſions, que ni vous ni moi ne parviendrons à adoucir. Sur ce &c.

Le 16 Mai 1776.

Je compatis au malheur qui vous eſt arrivé de perdre une perſonne à laquelle vous vous étiez attaché. Les plaies du cœur ſont les plus ſenſibles de toutes, & malgré les belles maximes des philoſophes, il n'y a que le temps qui les guériſſe. L'homme eſt un animal plus ſenſible que raiſonnable. Je n'ai que trop, pour mon malheur, expérimenté ce qu'on ſouffre de telles pertes. Le meilleur remède eſt de ſe faire violence, pour ſe diſtraire d'une idée douloureuſe qui s'enracine trop dans l'eſprit. Il faut choiſir quelque occupation géométrique qui demande beaucoup d'application, pour écarter autant que l'on peut des idées funeſtes qui ſe renouvellent ſans ceſſe & qu'il faut éloigner le plus que poſſible. Je vous propoſerois de meilleurs remèdes, ſi j'en connoiſſois. Cicéron, pour ſe conſoler de la mort de ſa chère Tullie, ſe

jeta dans la compoſition, & fit pluſieurs traités dont quelques uns nous ſont parvenus. Notre raiſon eſt trop foible pour vaincre la douleur d'une bleſſure mortelle; il faut donner quelque choſe à la nature, & ſe dire ſurtout qu'à votre âge comme au mien on doit ſe conſoler plutôt, parce que nous ne tarderons guère de nous rejoindre aux objets de nos regrets.

J'accepte avec plaiſir l'eſpérance que vous me donnez de venir paſſer quelques mois de l'année prochaine chez moi. Si je le puis, j'effacerai de votre eſprit les idées triſtes & mélancoliques qu'un événement funeſte y a fait naître. Nous philoſopherons enſemble ſur le néant de la vie, ſur la philoſophie des hommes, ſur la vanité du ſtoïciſme & de tout notre être. Voilà des matières intariſſables & de quoi compoſer pluſieurs in-folio. Faites, je vous prie, cependant tous les efforts dont vous ſerez capable pour qu'un excès de douleur n'altère point votre ſanté; je m'y intéreſſe trop pour le ſupporter avec indifférence.

Sur ce &c.

Le 9 Juillet 1776.

Votre lettre, mon cher d'Alembert, m'a été rendue à mon retour de Siléſie. Je vois que votre cœur tendre eſt toujours ſenſible, & je ne vous condamne pas. Les forces de nos ames ont des bornes, il ne faut rien exiger au-delà de ce qui eſt poſſible. Si l'on vouloit qu'un homme très-fort & robuſte renverſât le Louvre en y appuyant fortement ſes épaules, il n'en viendroit pas à bout; mais ſi on le chargeoit de ſoulever un poids de cent livres, il pourroit y réuſſir. Il en eſt de même de la raiſon; elle peut vaincre des obſtacles proportionnés à ſes forces; mais il en eſt de tels qui l'obligent à céder. La nature a voulu que nous fuſſions ſenſibles, & la philoſophie ne vous fera jamais parvenir à l'impaſſibilité: & ſuppoſé que cela pût être, cela ſeroit nuiſible à la ſociété; on n'auroit plus de compaſſion pour le malheur des autres, l'eſpèce humaine deviendroit dure & impitoyable. Notre raiſon doit nous ſervir à modérer tout ce qu'il y a d'exceſſif en nous, mais non pas à détruire l'homme dans l'homme. Regrettez donc votre perte, mon

cher; j'ajoute même que celles de l'amitié ſont irréparables, & que quiconque eſt capable d'apprécier les choſes, vous doit juger digne d'avoir de vrais amis, parce que vous ſavez aimer. Mais comme il eſt au deſſus de l'homme & même des Dieux de changer le paſſé, vous devez ſonger d'autre part à vous conſerver pour les amis qui vous reſtent, afin de ne leur point cauſer le chagrin mortel que vous venez de ſentir. J'ai eu des amis & des amies; j'en ai perdu cinq ou ſix & j'ai penſé en mourir de douleur. Par un effet du haſard j'ai fait ces pertes pendant les différentes guerres où je me ſuis trouvé & obligé de faire continuellement des diſpoſitions différentes. Ces diſtractions de devoirs indiſpenſables m'ont peut-être empêché de ſuccomber à ma douleur. Je voudrois fort qu'on vous propoſât quelque problême bien difficile à réſoudre, afin que cette application vous forçât à penſer à autre choſe. Il n'y a en vérité de remède que celui-là, & le temps. Nous ſommes comme les rivières qui conſervent leur nom, mais dont les eaux changent toujours: quand une partie des molécules qui nous ont compoſés eſt remplacée par d'au-

d'autres, le ſouvenir des objets qui nous ont fait du plaiſir ou de la douleur s'affoiblit, parce que réellement nous ne ſommes plus les mêmes & que le temps nous renouvelle ſans ceſſe. C'eſt une reſſource pour les malheureux & dont quiconque penſe doit faire uſage.

Je m'étois réjoui pour moi-même de l'eſpérance que vous me donnez de vous voir; à préſent je m'en réjouis encore pour vous. Vous verrez d'autres objets & d'autres perſonnes. Je vous avertis que je ferai ce qui dépendra de moi pour écarter de votre ſouvenir tout ce qui pourroit vous rappeler des objets triſtes & fâcheux, & je reſſentirai autant de joie de vous tranquilliſer que ſi j'avois gagné une bataille: non que je me croie grand philoſophe, mais parce que j'ai une malheureuſe expérience de la ſituation où vous vous trouvez & que je me crois par-là plus propre qu'un autre à vous tranquilliſer. Venez donc, mon cher d'Alembert. Soyez ſûr d'être bien reçu, & de trouver non pas des remèdes parfaits à vos maux, mais des lénitifs & des calmans. Sur ce &c.

Le 7 Septembre 1776.

Vous voilà accablé de vers dont je crois que vous vous feriez paſſé. J'ai cru cependant que quelques réflexions aſſez graves pourroient convenir à la douce mélancolie où je vous crois plongé. Ces vers ne demandent qu'à être déchirés avant ou après leur lecture, c'eſt tout ce qu'ils méritent. Pour moi je vois avec impatience la belle automne dont nous jouiſſons; je demande quand arrivera l'hiver, pour demander enſuite quand viendra le printemps, enfin cet été qui me procurera le plaiſir de vous revoir, & je dis:

Volez, volez, heures trop lentes
Pour mes impatiens déſirs.

Lorsque quelqu'un vient de France, par exemple Mr de Rouillère, je ne m'informe pas de ce que ſont vos providences dans leur troiſième ciel de Verſailles, je ne demande point ſi vos Mars ſubalternes à ſix ſols par jour ſont encachottés ou roſſés à coups de plat d'épée, ſi vos ports regorgent de vaiſſeaux, ſi les manches & les poches des hommes hauſſent ou baiſſent, ſi l'on ſe friſe en bec de corbin ou en

ruiſſeau? enfin je paſſe cent choſes de cette importance, pour demander, que fait le Duc de Nivernois? Comment ſe porte Anaxagoras? Aurons-nous bientôt l'Énéide de de Lille? Voilà ce qui m'intéreſſe en France, le reſte ne m'eſt rien. Mais à propos. On m'aſſure que les garçons deviennent filles chez vous. On dit que pour parler correctement, au lieu de Mr d'Éon il faut dire Mlle d'Éon; enfin qu'il ſe fait dans la nature des changemens étonnans. Voilà un ſujet inépuiſable de pyrrhoniſme. Quoi! me dis-je en moi-même, ſi la nation la plus éclairée de l'Europe ſe trompe ſur les ſexes, que ſera-ce de nous autres? Il faudra que Mr de Vergennes faſſe venir du Vatican le fameux *ſterſicorium* de ſaint Pierre, pour qu'on y fouille tous ceux qui ſont deſtinés aux affaires étrangères, & qu'on ne les admette qu'après le grave témoignage, *Pater habet*. Je ne ſais où j'en ſuis avec notre Marquis ou Marquiſe de Pons; je ſuis indécis devant lui, ſi je dois l'appeler Monſieur ou Madame: il eſt vrai qu'il a du poil; mais on prétend que d'Éon en avoit auſſi. Enfin cette incertitude me chiffonne & m'embarraſſe l'eſprit,

car que deviendra l'exactitude grammaticale, ſi l'on ne ſait plus s'il faut dire elle ou lui? Si l'abbé d'Olivet vivoit encore, j'aurois recours à la plénitude de ſa ſcience: à préſent je ne ſais à qui m'adreſſer. Tout cela me rend ſi ignorant, ſi honteux, mon cher d'Alembert, que j'héſite à proférer une parole, crainte de dire une ſottiſe. Raſſurez-moi, rendez-moi le courage & l'effronterie de prononcer à tout haſard Monſieur ou Madame, faute de pouvoir faire autrement. Je n'avois pas trop haute opinion de mon ſavoir; je croyois cependant que je connoiſſois clairement quelques vérités; en voilà des plus triviales & je les ignore. Je dirai donc comme je ne ſais quel philoſophe, qu'après avoir bien étudié j'ai appris à ne rien ſavoir. Bon Dieu! Si l'aventure de d'Éon étoit arrivée il y a dix huit ſiècles, ç'auroit été un article de foi que de croire à ſa métamorphoſe. Le Ciel ſoit béni que ce miracle ſoit arrivé de nos jours; c'eſt une ſottiſe de moins qu'on épargne à notre croyance, mais qui répondra des autres?

Ayez pitié du plus ignorant des hommes, & venez l'été prochain l'éclairer de votre lu-

mière, le raſſurer ſur ſes doutes & ſurtout le réjouir par votre préſence. C'eſt ce qu'attend de vous votre ancien admirateur.

Sur ce &c.

Le 22 Octobre 1776.

Ceux qui ont le malheur d'être méfians, pouſſent ordinairement leur curioſité trop loin: on ouvre les lettres, on veut pénétrer les ſecrets des familles, & l'aſile des maiſons n'eſt plus ſacré. Soit Allemand, ſoit François, quiconque a ouvert nos lettres, n'y aura pas trouvé des alimens à ſa curioſité. Quelques réflexions morales qui nous regardent, & voilà tout, ou des poliſſonneries qui ne ſont bonnes que pour le moment; nous n'avons qu'à continuer de même & nous les dégoûterons.

Je ſouhaite que mes lettres vous ayent pu procurer quelque ſoulagement; c'étoit l'intention pour laquelle elles étoient écrites. Vous faites très-bien de vous diſtraire; il n'y a qu'à continuer, le temps fera le reſte: le grand point eſt d'empêcher l'eſprit de ſe fixer conſtamment

à un ſeul objet. Cet objet, comme vous le dites fort bien, eſt plus vaſte qu'on ne penſe; tout ce qui l'environne, eſt ſombre & très-propre à détruire les illuſions du monde, à nous détacher de cette auberge où nous ne faiſons que paſſer, à nous rappeler notre peu de durée, à rabaiſſer les prétentions de l'amour propre, ainſi qu'à nous convaincre de notre néant. J'avoue que ces idées ne conviennent guère aux fêtes d'un carnaval; néanmoins il eſt bon de les avoir eues, pour ſavoir eſtimer les choſes d'après leur juſte valeur; le plaiſir en devient moins vif, mais plus raiſonné; on voit que le temps preſſe & qu'on ſeroit bien fou de ne point profiter d'un bien certain pour courir après des folies chimériques. Voilà comme il faut adoucir des réflexions noires, en y mêlant des nuances couleur de roſe, pour ſupporter le fardeau de la vie & ne le trouver pas tout à fait révoltant.

Je viens de perdre un Général dont toutes les femmes doivent retenir le nom, quoique peu ſonore; il s'appeloit Koſchenbar; il y a un an que ſa femme mourut; la tendreſſe qu'il avoit pour elle & la vive douleur avec laquelle

il l'a regrettée, l'ont conduit au tombeau. Ce ſeroit un ſujet de tragédie, mais non un exemple à ſuivre. Tout ce qu'on doit à ſes amis, c'eſt un tendre ſouvenir de leur vertu, & ſi l'on peut, de ſecourir leur poſtérité & d'aſſiſter ceux qui leur furent chers. Mais je ne devrois pas toucher à ces matières, pour épeler ce que votre cœur ne vous dit que trop & avec plus de force.

Toutes les apparences annoncent que Madame Geoffrin n'échappera pas de cette maladie; mais quel eſt cet excès de fanatisme qui exerce ſa rigueur ſur une femme mourante, qui l'empêche de voir ſes amis & de mourir comme elle veut? Je ne reviens point de mon étonnement. Oui, la France a des philoſophes; mais je ſoutiens que le gros de la nation eſt plus ſuperſtitieux qu'aucun autre peuple de l'Europe; cette fougue s'échappe, comme dans le procès de Calas, de Syrven, de la Barre, ce qui s'eſt paſſé à Toulon à l'égard de d'Argens, les cris du public au ſujet de Necker; enfin cent exemples font connoître que le funeſte levain du fanatisme agit encore en France & que ce ſera le dernier pays de l'Eu-

rope où il ſe conſervera. Je bénis la fatalité de ce que l'Allemagne devient de jour en jour plus tolérante; ce zèle pernicieux, cauſe de tant de ſcènes ſanglantes, s'éteint, & perſonne ne demande à ceux avec lesquels il vit quelle eſt leur religion. Voilà ce qui fait que l'Allemagne mérite que le philoſophe d'Alembert vienne jeter un coup d'œil ſur elle. Je me réjouis d'autant plus de ſon apparition, que ce ſera pour lui une diverſion à ſa douleur & pour moi une grande ſatisfaction de le voir.

J'ai eu l'éréſipèle à la jambe, où il s'eſt formé un gros abcès ſous le genou; j'ai été obligé de le faire opérer, la plaie ſe fermera dans quelques jours. Vous devinez juſte, que mon intention eſt d'être utile à ma patrie, ainſi qu'à mes contemporains, pendant le peu de temps que j'aurai à vivre; le devoir de l'homme eſt d'aſſiſter ſes ſemblables en tout ce qui dépend de lui, c'eſt l'abrégé de la morale; & un cœur bien placé ſera mécontent de lui-même, s'il ne remplit pas ce devoir. Je ſouhaite de tout mon cœur que votre chagrin diminue, que votre ſanté ſe raffermiſſe, pour que je puiſſe

assurer cet été le cher Anaxagoras de toute mon estime. Sur ce &c.

P. S. Voltaire m'écrit une lettre toute mélancolique, il se dit accablé de malheurs; je vous prie de m'expliquer ce que c'est.

Le 29 Novembre 1776.

Je suis bien aise d'apprendre par vous-même que vous commencez à pouvoir vous occuper de la géométrie; la forte application que les calculs demandent, accoutume insensiblement l'esprit à s'occuper d'autres sujets que de ceux qui causent la douleur, & le temps achevera le reste. Je me flatte que le voyage que vous ferez dans nos contrées obotrites sera avantageux à votre santé; c'est une diversion de plus qui pourra affoiblir les profondes impressions que le chagrin avoit laissées dans votre ame. Pour moi, ce me sera un plaisir sensible de vous voir. Nous philosopherons, nous métaphysiquerons ensemble; mais en même temps vous devez vous attendre que nous bannirons de la conversation toutes les idées lugubres qui

faneroient les roſes & les fleurs de nos amuſemens.

Des lettres d'Eſpagne avoient annoncé il y a quelques mois des marques d'aliénation d'eſprit qu'avoit données le Roi d'Eſpagne; c'eſt bien la plus grande marque de folie qu'un homme puiſſe donner que de s'abandonner à ſon confeſſeur. On croit que le Prince des Aſturies n'attend que le moment où ſon père aura fait quelque fauſſe démarche, pour l'enfermer & régner en ſa place. On frémit d'indignation en voyant cette inquiſition rétablie en Eſpagne. Hélas! mon cher Anaxagoras, le bon ſens eſt plus rare qu'on ne penſe. Pour expier ſes amours avec la vache blanche, Sa Majeſté catholique ſe livre avec ſes fidelles ſujets aux mains de bourreaux tonſurés qui font plus de mal dans ce monde-ci que jamais les diables n'en feront dans ces enfers imaginaires empruntés des Égyptiens.

Meſſieurs vos conſeillers au parlement ſeront bien gens à protéger l'inquiſition; le zèle qui les anime contre Voltaire me paroît fort ſuſpect; ce pourroit bien être la ſuite du reſſentiment qu'ils lui conſervent d'avoir célébré en

beaux vers leur expulsion; ils devroient rougir de honte. Quel honneur ont-ils à persécuter un pauvre vieillard qui est au bord de sa tombe? Et à bien examiner la chose, Voltaire n'a fait que recueillir les sentimens de quelques Anglois & leurs critiques de la bible; lui-même il gémit de leur audace, & il paroît n'avoir fait cet ouvrage que dans le dessein qu'on le réfute. On a tant dit de choses dans ce siècle contre la religion. Ses commentaires sur la bible sont moins forts qu'une infinité d'autres ouvrages qui font crouler tout l'édifice, en sorte qu'on a de la peine à le relever. Mais il est plus aisé de condamner un livre à être brûlé que de le réfuter. Si l'on parloit sérieusement en France de mes chapelains, on riroit au nez de mon ministre, tant ma réputation est mal établie en fait d'orthodoxie. Cependant Voltaire me fait de la peine, son abattement perce dans ses lettres. Il faut qu'on le chicane sur ses établissemens de Ferney; il ajoute qu'il a perdu un procès, qu'il est ruiné & qu'il terminera ses vieux jours dans la misère. C'est l'énigme du Sphynx; il faudroit un autre Oedipe pour l'expliquer.

Tout ce qui arrive à Voltaire me fait venir une réflexion assez vraie malheureusement, qu'on fait souvent des vœux inconsidérés en souhaitant une longue vie à ses amis. Si Pompée étoit mort à Tarente, où il fut attaqué d'une fièvre chaude violente, il auroit été enterré avec toute sa réputation & n'auroit pas vu périr sa république. Si le fameux Swift étoit mort à temps, ses domestiques ne l'auroient pas montré pour de l'argent lorsqu'il devint imbécille. Si Voltaire étoit mort l'année passée, il n'auroit pas essuyé tous les chagrins dont il se plaint si amèrement. Laissons donc agir les vagues destinées, & sans nous embarrasser de la durée de notre course, contentons-nous de souhaiter qu'elle soit heureuse.

Le neveu dont vous me félicitez, n'a pas poussé sa carrière au delà de trois jours. Je pense comme je ne sais quel peuple de l'Afrique, qui pleuroit à la naissance des enfans & fêtoit leur mort, parce qu'il n'y a que ceux qui meurent qui soient à l'abri des chagrins & des infortunes innombrables auxquelles les hommes sont sujets. Je ne vous dis rien au sujet de la nouvelle année; elle sera assurément heureuse

pour moi, puis qu'elle me procurera le plaiſir de voir le ſage Anaxagoras & de l'aſſurer de vive voix de mon eſtime.

Sur ce &c.

Le 25 Janvier 1777.

Les remèdes de l'ame opérent lentement, mon cher Anaxagoras, à proportion de la violence du mal dont vous avez ſenti l'atteinte. Votre convaleſcence ne ſauroit être plus avancée qu'elle ne l'eſt. Il faut continuer à vous ſervir du tonique de la géométrie, auquel nous ajouterons l'exercice du voyage & la diſſipation que des objets nouveaux & variés vous préſenteront, & petit à petit nous rétablirons le calme dans votre ame, non pas au point d'effacer la mémoire précieuſe de ce qui vous étoit ſi cher, mais bien jusqu'à vous rendre la vie plus ſupportable. Quand on eſt dans le bel âge, on répare la perte de ſes amis par de nouvelles connoiſſances: ceux qui comme nous ſe ſentent chargés du poids des années, ne contractent plus de nouvelles amitiés, parce qu'elles ne

ſont ſerrées d'un nœud étroit qu'autant qu'on eſt contemporain, que les ſentimens, les inclinations & les goûts ſe rencontrent. La génération nouvelle eſt nuancée différemment de la nôtre, & de plus les inclinations d'une jeuneſſe brillante ne s'aſſimilent point avec le flegme qui gagne plus ou moins les vieillards; il faut donc nous borner à faire des connoiſſances & renoncer à étreindre des amitiés nouvelles, à moins que quelque confeſſeur ne nous ſubjugue par ſon aſcendant. Je réponds que je ne ſerai pas dans ce cas, ni vous non plus. Ce n'eſt qu'aux grands rois à faire de ces alliances offenſives avec des cuculati, pour conquérir par leur moyen l'empire de la Jéruſalem céleſte. Nous autres qui ſommes bornés & reſtreints à ce monde, nous ne formons pas d'auſſi vaſtes projets. Il y aura ſurement quelque hérétique de brûlé en Eſpagne, pour compenſer les amours de la vache blanche. Convenons que ce ſujet eſt moins propre à être égayé qu'à cauſer de la compaſſion pour l'aveuglement de cette pauvre eſpèce humaine pour laquelle certainement le bonheur n'eſt pas fait. L'inquiſition fera de nouveaux ravages en Eſpagne &

étouffera le génie de la nation par ſon deſpotiſme tyrannique.

A Ferney le pauvre Voltaire ſouffre d'une autre eſpèce de perſécution. Je vous ſuis obligé de m'avoir mis au fait des choſes qui le chagrinent. Sans parler de ſes rares talens, ſon âge au moins devroit le mettre à l'abri de tout. Vous ne pouvez pas encore entièrement ſurmonter vos chagrins, & j'ai été pendant huit jours dans des inquiétudes mortelles pour la ſanté de mon frère Henri, qui étant allé voir notre ſœur de Bronſwic, a été ſubitement attaqué d'une péripneumonie; il a heureuſement triomphé de ſon mal & ſa convaleſcence ma rendu le calme. Voilà ce qui nous arrive à nous trois. Si l'on ſavoit le détail d'une multitude d'individus, on ne trouveroit pas mieux. La jeuneſſe inconſidérée, volage & turbulente eſt la ſeule qui s'étourdit ſur tout ce qui lui arrive; elle eſt heureuſe, parce qu'elle ne réfléchit pas. Il faut s'étourdir ſur tout ce qu'on ne peut pas changer, nos malheurs ſont l'apologie de notre inconſtance, il faut en affoiblir l'idée & les oublier ſi l'on peut. Je vous avoue que je me fais un vrai plaiſir de vous voir ici & de

vous entretenir; ce ſera un bon moment qui pourra entrer pour moi en compenſation d'autres momens déſagréables. Je vous devrai cette ſatisfaction, & je me propoſe bien de vous en témoigner ma reconnoiſſance. Sur ce &c.

Le 7 Mars 1777.

Je ſuis fâché d'apprendre le dérangement où ſe trouve votre ſanté; cela arrive très-mal à propos pour moi qui m'étois fait une joie du plaiſir de vous voir. Il faut eſpérer que d'autres temps me ſeront plus favorables. Je comprends que toute la France n'eſt occupée préſentement que du Comte de Falckenſtein. Depuis Charlequint c'eſt le premier Empereur qui ait paſſé en France; mais ſon voyage ne ſera ni auſſi coûteux ni auſſi haſardé que celui de ſon devancier. L'Autriche & la France ſont alliées, & il n'y a point de maîtreſſe à qui donner des bagues de diamans. Ce prince marque beaucoup d'ardeur pour s'inſtruire; c'eſt par cette raiſon qu'il néglige les bagatelles & ne s'attache qu'aux choſes relatives au gouvernement; il eſt très-affable, même un peu coquet.

Je

Je devine tout ce que contiendra votre discours sur Mr de Fénelon. Vous n'oublierez pas son Télémaque, ce qui vous donnera matière de traiter des perfections désirables dans un jeune prince, & chacun à ce portrait reconnoîtra le jeune monarque qui vous écoute; cela est fin & ne pourra pas déplaire, parce que l'encensoir ne donnera pas à travers le visage de celui dont vous ferez le panégyrique. Je lus ces jours passés un ouvrage intitulé *la philosophie de la nature* d'un certain de l'Isle; j'y ai trouvé de bonnes choses, quelques idées creuses, mais pas autant de méthode qu'on en désireroit dans un ouvrage philosophique. On dit que vos prêtres ont fait rage contre l'auteur & qu'il est banni de France; certainement son livre ne méritoit pas une telle rigueur. Je suis sur le point de partir pour la Prusse. A mon retour mes lettres seront plus longues. Je me borne à présent à faire des vœux pour votre entier rétablissement, dans l'espérance de pouvoir vous assurer moi-même de toute mon estime. Sur ce &c.

Le 1 Juin 1777.

Je ſuis fâché d'apprendre que votre ſanté ne ſe remet point; il faut eſpérer que le temps & le régime lui rendront ſa première vigueur. Je vois qu'on devine mal. J'avois imaginé le diſcours que vous feriez devant l'Empereur. La façon dont vous vous y êtes pris, eſt encore plus fine & plus flatteuſe. Je vous ſuis très-obligé de ce que vous avez dit à ce prince. Je ne ſuis pas ſurpris qu'il ait trouvé tant d'approbation à Paris; il a beaucoup d'eſprit, il eſt affable & déſire de s'inſtruire; il s'eſt trouvé dans un pays où il y a infiniment de choſes à admirer, & ſes applaudiſſemens ont été la ſuite de ſon jugement & non ceux d'une ignorance étonnée de voir des objets nouveaux. Les François ſont accoutumés à voir ſouvent chez eux des Tudeſques à peine ſortis de l'école, qui fréquentent communément à Paris aſſez mauvaiſe compagnie; leur ſurpriſe aura été d'autant plus grande de voir le premier prince de cette nation mieux élevé qu'ils ne croient que des ſouverains peuvent l'être: ſi Madame ſa mère

s'en va dans le pays dont on ne revient jamais, il ne tardera pas à faire parler de lui.

Monſieur de Jaucourt, parent de l'encyclopédiſte, eſt venu à Magdebourg voir les troupes: c'eſt un des aimables François que j'aye vus de long-temps. Nous avons beaucoup parlé de vous; il a des connoiſſances. Je me ſuis informé de ſon parent, qui par goût a étudié la médecine chez Bœrhaave; une de ſes parentes a élevé ma ſœur de Suède, & une de mes ſœurs qui eſt morte: il a été avec moi jusqu'en Poméranie; il part pour Vienne voir les troupes autrichiennes; l'Empereur lui a permis de s'y trouver. Pour moi j'ai pouſſé jusqu'à la patrie de Copernic; ce n'eſt plus à préſent celle des philoſophes, mais ſi le ſol n'en eſt pas changé, j'eſpère qu'elle en produira de nouveaux.

Il paroît un diſcours plein de dures vérités contre le gouvernement; mais ce ſont des paroles qui ont pénétré les oreilles ſans affecter le cœur. L'on continuera donc de faire la guerre à ces pauvres Américains. A propos Grimm repaſſera chez nous pour ſe rendre en France, d'où il retournera dans peu en Ruſſie. S'il

n'apprend pas à connoître le monde, perſonne ne le connoîtra; il ne lui manque que d'avoir vu la Suède & la Grœnlande pour avoir été partout. J'aime mieux m'inſtruire dans mon cabinet que de tant courir le monde. Les hommes dans les différens pays ſe reſſemblent tous, ils ont les mêmes paſſions; les uns les ont plus vives, les autres moins, cela revient à peu près à la même choſe, & la différence des mœurs & des uſages peut s'apprendre en liſant auſſi bien qu'en voyant; il n'y a que les Anaxagoras qui valent la peine qu'on les cherche. Adieu, mon cher d'Alembert, bonne ſanté & bon courage; avec ces deux aſſiſtans je ne déſeſpère pas de vous revoir. Sur ce &c.

Le 32 Juin 1777.

Je commence ma lettre par des vers de Chaulieu qui ſont une leçon pour les vieillards de notre âge:

Ainſi ſans chagrins, ſans noirceurs,
De la fin de mes jours poiſon lent & funeſte,

Je ſème encor de quelques fleurs
Le peu de chemin qui me reſte.

En penſant ainſi les nuages de l'eſprit ſe diſſipent, & une douce tranquillité ſuccède aux agitations qui nous troublent. Ce n'eſt pas à moi à prêcher les ſages, c'eſt un poëte philoſophe qui leur parle. J'apprends que le Comte de Falckenſtein a vu des ports, des arſenaux, des vaiſſeaux, des fabriques & qu'il n'a point vu Voltaire. Ces autres choſes ſe rencontrent partout, & il faut des ſiècles pour produire un Voltaire. Si j'avois été à la place de l'Empereur, je n'aurois pas paſſé par Ferney ſans entendre le vieux patriarche, pour dire au moins que je l'ai vu & entendu. Je crois, ſur certaines anecdotes qui me ſont parvenues, qu'une certaine Dame Thérèſe, très-peu philoſophe, a défendu à ſon fils de voir le patriarche de la tolérance. Ce que l'Empereur a de bon, il le tient de lui-même; c'eſt ſon propre fonds, c'eſt ſon caractère à lui, qui a perfectionné ſon éducation. Ce Maréchal de Bathyani qui l'a élevé & que j'ai connu particulièrement, étoit un digne homme & capable de donner de bons

principes à un jeune prince. Je le répète encore, Helvétius s'eſt trompé dans ſon ouvrage de l'Eſprit: il ſoutient que les hommes naiſſent à peu près avec les mêmes talens. Cela eſt contredit par l'expérience. Les hommes portent en naiſſant un caractère indélébile; l'éducation peut donner des connoiſſances, inſpirer à l'élève la honte de ſes défauts; mais l'éducation ne changera jamais la nature des choſes. Le fonds reſte, & chaque individu porte en lui les principes de ſes actions. Cela doit être, parce que nous découvrons des lois éternelles; eſt-il donc probable, dès que quelque choſe eſt déterminé dans l'univers, que tout ne le ſoit pas? Je ſais que j'agite une grande queſtion, mais en m'adreſſant au plus ſage philoſophe des Gaules; c'eſt à lui à la réſoudre.

Vous voulez ſavoir ce que je penſe de la conduite des Anglois? Tout ce qu'en penſe le public; qu'ils ont péché contre la bonne foi, en ne tenant pas à leurs colonies le pacte tel qu'ils l'avoient fait avec elles, en déclarant mal-adroitement & contre les règles de la prudence la guerre à un de leurs membres, dont il ne pouvoit réſulter que du mal pour eux;

parce qu'ils ont ignoré ſtupidement la force de ces colonies, & ſe ſont imaginé que le Général Gages pourroit les ſoumettre avec 5 ou 6,000 hommes qu'il commandoit; qu'ils ont pris des troupes à leur ſolde, ſans avoir ſongé aux vaiſſeaux qui devoient les tranſporter en Amérique; qu'ils ont acheté ſur le marché de Londres les proviſions & vivres pour cette armée qui devoit combattre en Penſylvanie; enfin il n'y a que des fautes à reprocher à ces inſulaires. Pourquoi ont-ils ſéparé à la diſtance de trois cents milles le corps que Carleton commandoit & celui à la tête duquel eſt maintenant Bourgoyne? Comment ces corps pouvoient-ils dans cet éloignement ſe porter des ſecours mutuels? Falloit-il encore dans une telle ſituation ſe brouiller de gaieté de cœur avec les Ruſſes, indiſpoſer les Hollandois par leur inſolente arrogance & multiplier le nombre de leurs ennemis par leur mauvaiſe conduite? Au reſte je commence par vous déclarer que les voiles épais qui cachent l'avenir, le dérobent auſſi bien à mes yeux qu'à ceux des autres; mais ſi je voulois à l'exemple de Cicéron prévoir ce que certaines combinaiſons

ſemblent annoncer, je pourrois peut-être haſarder de dire qu'il paroît que les colonies ſe rendront indépendantes, parce que certainement cette campagne ne les écraſera pas, que le gouvernement des gottdams aura de la peine à fouiller dans les bourſes des particuliers, pour fournir à la campagne prochaine, qu'entre-ci & le printemps prochain la guerre ſera déclarée entre la France & l'Angleterre, qu'on ſe battra dans les colonies réciproquement, & que peut-être la France pourroit ſe remettre en poſſeſſion du Canada, ſi la fortune ne lui eſt pas trop contraire. Voilà des rêves, puisque vous en voulez; il en ſera ce qu'il plaira à la fatalité, & quoi qu'il arrive, cela ne nous empêchera pas de ſemer de fleurs le peu de chemin qui nous reſte.

Je ne ſais ce que Grimm eſt devenu. On dit qu'il eſt parti de Pétersbourg avec un autre monarque qui voyage incognito; il ſe pourroit donc bien qu'il fût actuellement à Stockholm; je crois pourtant que vous le reverrez à Paris. Pour vous, mon cher d'Alembert, je ne ſais ſi je vous verrai ou ne vous verrai jamais. Cela ne m'empêche pas de vous ſouhaiter toutes ſor-

tes de proſpérités, un plus beau temps que celui de cet été, une douce ſatisfaction intérieure, & un peu de cette gaieté qui eſt le bonheur de la vie.

Sur ce &c.

Le 13 Août 1777.

Je ſuis perſuadé que l'air de la campagne vous aura été ſalutaire, ſurtout le changement de lieu & la diſſipation qui chaſſe les idées qui attriſtent & donne à ce qui penſe en nous la force de reprendre ſon aſſiette naturelle. Le Colonel Grimm a paſſé ici; je l'ai chargé d'un autre griffonnage plus ſérieux que mon rêve, que je ſoumets à la cenſure de la philoſophie, qui ſeule eſt en droit de juger ſi les hommes raiſonnent bien ou mal. Vous me trouverez peut-être un grand barbouilleur de papier. Vous vous en étonnerez moins, ſi vous voulez vous rappeler que ma méthode eſt de méditer par écrit pour me corriger moi-même. Je m'en trouve bien, parce qu'on peut oublier ſes

réflexions & qu'on retrouve ce qu'on a couché ſur le papier.

Mon ami, de la bonne humeur, c'eſt le ſeul lénitif qui faſſe ſupporter le fardeau de la vie. Je ne dis pas qu'on ſoit toujours maître de ſe procurer cette diſpoſition d'eſprit; cependant en gliſſant ſur la ſuperficie des maux & en imitant Démocrite, on peut s'amuſer de ce qui paroîtroit inſipide à un miſantrope. Par exemple, Voltaire peut conſerver toute ſa bonne humeur, ſans avoir vu le Comte de Falckenſtein. Combien de ſages ont mis au nombre de leur bonheur de n'avoir pas vu des ſouverains? La viſite d'un Empereur peut flatter la vanité d'un homme ordinaire, Voltaire doit ſe mettre au deſſus de ces petiteſſes.

Vous me parlez d'une queſtion à propoſer à l'académie. Hélas! nous avons perdu encore récemment le pauvre Lambert, un de nos meilleurs ſujets. Je ne ſais qui pourra traiter la queſtion, s'il eſt permis de tromper les hommes? Je crois que Béguelin ſeroit le ſeul capable de traiter philoſophiquement cette queſtion. Je verrai comment cela pourra s'arranger. Si nous conſultons la ſecte acataleptique,

nous conviendrons que la plupart des vérités ſont impénétrables pour la vue des hommes, que nous ſommes comme dans un épais brouillard d'erreurs qui nous dérobe à jamais la lumière. Comment donc un homme, excepté quelques vérités géométriques, peut-il être ſûr, étant trompé lui-même, de ne pas tromper ſes pareils? Tout homme qui veut en impoſer au public de propos délibéré, pour ſon intérêt ou pour quelque vue particulière, eſt ſans doute coupable; mais n'eſt-il pas permis de tromper les hommes lorsqu'on le fait pour leur bien? Par exemple, de déguiſer une médecine à laquelle le malade répugne, pour la lui faire avaler, parce que c'eſt le ſeul moyen de le guérir? ou bien de diminuer la perte d'une grande bataille, pour ne pas décourager une nation entière? Ou enfin de diſſimuler un malheur ou un danger auquel un homme ſeroit trop ſenſible, ſi on le lui annonçoit crument, afin d'avoir le temps de l'y préparer? S'il s'agit de religion, il paroît par tout ce qui nous eſt parvenu de l'antiquité, que l'ambition s'en eſt ſervie pour s'élever. Mahomet & tant d'autres chefs de ſectes atteſtent cette vérité. Ils ont

été ſans doute coupables; mais d'autre part conſidérez qu'il eſt peu d'hommes qui ne ſoient timides & crédules, & que ſi on ne leur avoit annoncé une religion, eux-mêmes ils s'en ſeroient fait une. Voilà pourquoi on a vu & trouvé des cultes établis presque ſur la ſurface de tout notre globe. Sitôt que ces religions ont pris racine, le peuple fanatique veut qu'on les reſpecte, & malheur à ceux qui voudroient l'en détromper, parce que très-peu d'hommes ont l'eſprit aſſez juſte pour raiſonner conſéquemment. Cela n'empêche pas que tout philoſophe ne doive combattre le fanatiſme, parce que ce délire produit des horreurs, des crimes & les actions les plus abominables.

J'en viens au remède que vous me demandez. Vous recevrez ci-joint toutes les explications que vous déſirez & même une petite doſe de cette préparation; la choſe eſt certaine, l'inventeur a opéré des cures merveilleuſes, dont il y a des milliers de témoins. Il faudroit en faire prendre au parlement d'Angleterre, car il ſemble que quelque chien enragé l'a mordu. Ces gens ſe conduiſent comme des inſenſés. Vous aurez ſurement la guerre avec ces gott-

dams; les colonies deviendront indépendantes & la France regagnera le Canada qu'on lui a enlevé. Je ſouhaiterois que cet oracle fût plus certain que ceux de Calchas.

Vous me laiſſez toujours ce qui étoit au fond de la boîte de Pandore, l'eſpérance de vous voir; mais vous ſavez le proverbe: *on déſeſpère quand on eſpère toujours.* Si je ne puis vous voir dans ce monde-ci, je vous appointerai aux champs élyſées, où vous ſerez entre Archimède, Caſſini, Anaxagoras & Newton. Cependant ne vous hâtez pas de faire ce voyage, je m'intéreſſe trop à votre conſervation pour le déſirer.

Sur ce &c.

Le 5 Octobre 1777.

Il y a, mon cher d'Alembert, un proverbe qui ſouvent n'eſt que trop vrai: *un malheur ne vient jamais ſans l'autre;* je ſerois fort embarraſſé d'en donner une raiſon paſſable. Ni plus ni moins l'expérience prouve que cela arrive

ſouvent. Voilà Madame Geoffrin attaquée de paralyſie, qui ſelon toutes les apparences, après avoir langui jusqu'à l'hiver, ſera emportée par un coup d'apoplexie foudroyant. J'en ſuis fâché pour vous, & pour les lettres qu'elle honoroit. Mais, mon cher d'Alembert, vous ſavez apparemment qu'elle n'étoit pas immortelle. A bien prendre les choſes, les morts ne ſont pas à plaindre, mais bien leurs amis qui leur ſurvivent. La condition humaine eſt ſujette à tant d'affreux revers, qu'on devroit plutôt ſe réjouir de l'inſtant fatal qui termine leurs peines, que du jour de leur naiſſance. Mais les retours qu'on fait ſur ſoi-méme ſont affligeans; on a le cœur déchiré de ſe voir ſéparé pour jamais de ceux qui méritoient notre eſtime par leur vertu, notre confiance par leur probité, & notre attachement par je ne ſais quelle ſympathie qui ſe rencontre quelquefois dans les humeurs & dans la façon de penſer. Je ſuis tout à fait de votre ſentiment, qu'à notre âge il ne ſe forme plus de telles liaiſons; il faut qu'elles ſoient contractées dans la jeuneſſe, fortifiées par l'habitude, & cimentées par une intégrité ſoutenue. Nous n'avons plus le temps de for-

mer de ſemblables liaiſons; la jeuneſſe n'eſt point faite pour ſe prêter à notre façon de penſer. Chaque âge a ſon éducation, il faut s'en tenir à ſes contemporains, & quand ceux-là partent, il faut ſe préparer leſtement à les ſuivre. J'avoue que les ames ſenſibles ſont ſujettes à être bouleverſées par les pertes de l'amitié; mais de combien de plaiſirs indicibles ne jouiſſent-elles pas, qui ſeront à jamais inconnus à ces cœurs de bronze, à ces ames impaſſibles, (quoique je doute qu'il en exiſte de telles)? Toutes ces réflexions, mon cher d'Alembert, ne conſolent point. Si je pouvois reſſuſciter des morts, je le ferois. Vous ſavez que ce beau ſecret s'eſt perdu. Il faut nous en tenir à ce qui dépend de nous. Lorsque je ſuis affligé, je lis le troiſième livre de Lucrèce, & cela me ſoulage. C'eſt un palliatif; mais pour les maladies de l'ame nous n'avons pas d'autre remède.

Je vous avois écrit avant hier & je ne ſais comment je m'étois permis quelque badinage; je me le ſuis reproché aujourdhui en liſant votre lettre. Ma ſanté n'eſt pas trop raffermie encore. J'ai eu un abcès à l'oreille dont j'ai beaucoup

ſouffert. La nature nous envoie des maladies & des chagrins, pour nous dégoûter de cette vie que nous ſommes obligés de quitter; je l'entends à demi-mot & je me réſigne à ſes volontés.

Vous me parlez, mon cher, de guerre & des avant-coureurs qui pronoſtiquent l'arrivée du Dieu Mars. Ce que j'en ſais, c'eſt que les Portugais pouſſent à bout la patience eſpagnole, & qu'en conſéquence d'un certain pacte de famille, le plus chrétien des Rois ſera dans le cas de ſeconder ſes alliés. Ce ſera probablement ſur mer que les parties belligérantes exhaleront leur fureur. Vous ſavez que ma flotte manque de vaiſſeaux, de pilotes, d'amiraux & de matelots: probablement elle n'agira point. Et quant à la guerre du continent, je ne vois pas comment elle auroit lieu. Votre jeune Roi ne demande qu'à vivre en bonne intelligence avec tous ſes voiſins; s'il y a des puiſſances qui ont ce que les Italiens appellent *la rabbia d'ambitione*, il eſt à préſumer qu'elle ne pervertira pas les bonnes & ſages diſpoſitions dans leſquelles ſe trouve votre jeune monarque: d'où je conclus qu'après s'être battus dans

dans les mers des deux Indes, les auteurs des troubles, laſſés ou punis de leurs entrepriſes, feront la paix, ſans que Bellone ſuivie de la Diſcorde troublent le reſte de l'univers. Souvenez-vous en liſant ceci que ce n'eſt ni de Delphes ni de l'antre de Trophonius que part cet oracle, mais que ce ſont des combinaiſons humaines ſur des contingens futurs ſujets à l'erreur.

En attendant je me réjouis véritablement de vous voir ici; j'eſpère même que ce voyage vous ſera ſalutaire, parce que tout l'eſt pour qui peut faire diverſion à la douleur. J'en reviens toujours à l'ouvrage, que je vous recommande. Mon ami Cicéron ayant perdu ſa fille Tullie qu'il adoroit, ſe jeta dans la compoſition: il nous dit qu'en commençant il fut obligé de ſe faire violence, qu'enſuite il trouva du plaiſir dans ſon travail & qu'enfin il gagna aſſez ſur lui-même pour paroître à Rome, ſans que ſes amis le trouvaſſent trop abattu. Voilà, mon cher d'Alembert, un exemple à ſuivre; ſi j'en ſavois un meilleur, je vous le propoſerois. Nous ſentons nos pertes par le prix que nous y mettons; le public, qui n'a rien perdu, n'en

juge pas de même, & il condamne avec malignité ce qui devroit lui inſpirer la plus tendre compaſſion. Toutes ces réflexions ne font pas aimer ce public. Faites-vous violence, mon cher, vivez & que j'aye encore une fois le plaiſir de vous voir & de vous entendre avant de mourir. Sur ce &c.

Le 26 Octobre 1777.

J'ai chargé Catt de vous informer de tout ce qui eſt relatif au remède trouvé contre la rage. Il n'eſt pas beſoin de permiſſion pour entrer en correſpondance avec notre académie; elle reçoit les lettres de quiconque lui en adreſſe & y répond. Au reſte je dois vous avertir que j'ai été ſurpris de voir imprimées des lettres que je vous ai écrites, & d'apprendre qu'il y en a d'autres qui courent manuſcrites à Paris. Je ne ſais ſi, comme quelques uns le ſoutiennent, il eſt ſûr que Pythagore vécut du temps de Numa; toutefois il eſt certain qu'il ne nous eſt reſté aucune lettre que Numa lui ait adreſſée. De même nous ne voyons pas que Platon, qui

s'eſt trouvé à la cour de Denys, ait publié la correſpondance où il étoit avec ce tyran. Ariſtote ne nous a tranſmis aucune des épîtres qu'Alexandre lui avoit adreſſées. Les philoſophes de nos jours ſe conduiſent donc d'après d'autres principes que les anciens, ce qui doit obliger dans nos temps modernes les princes au ſilence. Sur ce &c.

Le 11 Novembre 1777.

Je me contente d'accuſer la réception de votre lettre, & comme la mienne pourroit courir dans tout Paris, je me borne a vous répondre au ſujet du ſieur de L'Isle dont vous me parlez, qu'il n'y a point de place ici qui puiſſe lui convenir, & je crois que le meilleur parti qui lui reſte à prendre eſt d'aller en Hollande, où le métier de folliculaire nourrit bien des gens de ſon eſpèce. Sur ce &c.

Le 20 Décembre 1777.

Moi qui n'arrange que des mots, j'ai été fort étonné qu'un philoſophe qui ne s'occupe que des choſes, veuille que je lui envoie des ſyllabes meſurées à la toiſe & peut-être même mal meſurées. Malebranche mépriſoit la poëſie, Newton, je crois, en tenoit aſſez peu compte & Copernic faiſoit plus de cas des éphémérides de Ptolomée que de l'iliade & de l'énéide. Quelle impreſſion des fictions peuvent-elles faire ſur un eſprit amoureux de vérités? Mais cet eſprit ne peut pas toujours être tendu, il faut du relâche après de grands efforts, & puis quand on a fait quelque ſéjour à Ferney, on peut ſe réconcilier avec la poëſie. Voilà comme j'ai raiſonné; enſuite les réflexions ſont ſurvenues, je me ſuis dit: ſi tu faiſois des vers comme ceux de Voltaire, tu pourrois les envoyer hardiment, fût-ce même à Diagoras; mais les tiens ſont des avortons d'une imagination foible & d'un ignorant dans la langue des Welches. Je me ſuis arrêté, j'ai été indécis ou même découragé; un moment après j'ai réfléchi ſur la façon

dont on en uſe avec ceux qui jouent ce qu'on appelle de grands rôles, & je me ſuis dit: on nous traite comme des enfans, quand nous balbutions à peine; on nous dit que nous haranguons comme Cicéron; s'il nous arrive d'ajuſter une rime au bout de quelques mots, on eſt étonné de l'étendue de notre génie, & quand nous marchons lourdement, on nous compare à des danſeurs de corde. Vas donc, épître chinoiſe, trouver Diagoras, recueillir des éloges pour ton auteur. Sur cela l'épître part & vous ſera remiſe. Je m'attends que vous en jugerez comme défunt l'abbé Trublet d'un ſermon ſur lequel on lui demandoit ſon ſentiment: il n'y a pas là, dit-il, un ſeul mot de géométrie. Après tout ſi ces vers vous ennuient, vous n'avez qu'à vous en prendre à vous-même, vous avez voulu les avoir. Ce qui m'étonne encore plus, c'eſt la propoſition que vous me faites de mettre certain rêve en vers. Cela ſeroit fort difficile, & comme ce n'eſt qu'une ſaillie d'imagination, il ſeroit à craindre que les vers ne conſervaſſent pas la même rapidité que la proſe. La rime eſt une terrible choſe, & les meilleurs poëtes ſont obli-

gés de recourir à des chevilles & à des longueurs qu'ils déguisent le mieux qu'ils peuvent, mais qui ne laissent pas de rendre l'ouvrage plus traînant qu'il ne seroit en prose. J'apprends d'ailleurs qu'on fait à présent à Paris des tragédies non rimées & que l'on est sur le point de proscrire la poësie; je crois donc qu'il vaudroit mieux mettre mes vers en prose que ma prose en vers, à moins que par un édit de vos nouveaux ministres on ne conserve à la poësie son ancien droit de bourgeoisie.

Je suppose que vous aurez reçu à présent un fatras d'ergotage métaphysique qui ne dit pas grand' chose. Mais que peut-on savoir d'une science dont des mots vagues & intelligibles servent d'interprètes? C'est bien de la métaphysique dont on peut dire qu'elle a créé des monstres pour les combattre. Après tout, les différentes explications des énigmes de la nature n'altèrent en rien notre bonheur, & les choses continuent d'aller leur train accoutumé. Vous me parlez des lunettes d'approche de ***; j'en crois le calcul admirable; mais le fait est que j'ai voulu m'en servir & que je n'ai rien vu.

Je juge par le ſtyle de votre lettre que votre ſanté ſe rétablit & que le voyage ne vous a pas été inutile. Continuez à vous bien porter & ſoyez perſuadé de la part que j'y prends comme à tout ce qui vous regarde. Sur ce &c.

Le 29 Janvier 1779.

J'ai reçu deux de vos lettres avec l'éloge de quelques académiciens, & le petit ouvrage que vous avez conſacré à la mémoire de Milord Maréchal, dont je vous remercie. Je n'ai pas eu le temps de tout lire, parce que je ne fais que d'arriver. Mon eſprit, encore tout ſouillé d'une bourbe mélée de politique & de finance, doit ſe purifier par une ablution légale dans les eaux d'Hippocrène, avant de ſe préſenter à la cour d'Apollon devant les neuf Muſes, & avant de méditer des ouvrages comme les vôtres. Donnez-moi ce petit délai & j'entrerai alors en matière plus que je ne le puis à préſent. Mon pauvre cerveau a été agité par des tempêtes pendant quatorze mois, les traces des arts effacées, les idées bouleverſées par la

multitude d'arrangemens, de ſpéculations, de négociations & d'affaires de toute nature dont il falloit de néceſſité m'occuper. Le fougueux Antan & l'impétueux Borée ont été calmés par un coup de trident du Neptune françois & de ſon ſage miniſtère; mais ſi les flots de mon eſprit long-temps agités n'ont plus des vagues ſoulevées jusqu'au ciel, la ſurface des eaux eſt encore ridée, jusqu'à ce qu'un calme parfait en arrête le mouvement. Voilà du poëtique qui vaudroit mieux dans une ode que dans une lettre. Je ne ſaurois qu'y faire, mon cher géomètre; vous ſerez obligé d'avaler cette comparaiſon uſée, parce que je ne ſaurois en ce moment y rien ſubſtituer de mieux. Je deviens ſi vieux & ſi uſé, que je ne ſuis plus bon à quoi que ce ſoit. Tout le monde n'eſt ni Fontenelle, ni Voltaire, ni le bon défunt Milord, qui conſervoient la force & la vivacité d'eſprit dans un âge plus avancé que celui des Condé & des Marlborough, qui radotoient aux bords du tombeau. Je radoterai bientôt comme eux, & comme Swift que ſes domeſtiques montroient pour de l'argent. Et Don Joſeph dira, il l'a bien mérité. Et toujours

du Joſeph, & encore du Joſeph à un géomètre qui ſe ſoucie auſſi peu des inſectes qui ſe déchirent ſur ce ridicule globe, que nous autres imbécilles de la cinquième lune de Saturne; mais je voulois vous dire encore un mot du buſte de Voltaire. Comment de Saturne viendrai-je à lui? quelle tranſition me mènera de l'un à l'autre? Je n'en ſais, ma foi, rien & j'écris au ſecrétaire de l'académie françoiſe, qui avec quelque puriſte, quelque ſucceſſeur de l'Abbé d'Olivet dira: cet homme ne ſait pas écrire, Bouhours l'avoit bien dit, l'atmoſphère de l'eſprit s'étend de la Garonne jusqu'à la Moſelle, au-delà point de ſens commun. Enfin pour aujourdhui je ſubis condamnation, je ne m'en relève pas, c'eſt au temps à me remettre dans mon aſſiette naturelle, s'il en peut venir à bout, & à vous à me regarder avec des yeux d'indulgence, & à me venir voir ſi cela peut vous convenir. Sur ce &c.

Le 6 Juin 1779.

J'étois dans quelque inquiétude ſur le ſort de mes lettres & du paquet qui les accompagnoit;

je ſoupçonnois les poſtes d'infidélité, je pouſſois même le ſoupçon jusqu'à croire qu'on ne vous avoit rendu ni ma lettre ni les exemplaires, parce qu'on y avoit trouvé des aſſertions choquant les oreilles pieuſes & ſentant l'héréſie. Je craignois même que ces niaiſeries, dénoncées à Mr l'archevêque de Paris, n'attiraſſent l'excommunication majeure ſur un pauvre hérétique, auteur de cette œuvre pieuſe. Enfin votre lettre arrive, & mes inquiétudes diſparoiſſent. Vous portez un jugement trop favorable de ces foibles productions. Que peut-il ſortir de bon de la cervelle d'un vieillard ignorant & qui a ſervi de jouet toute ſa vie aux caprices de la fortune, auquel l'action enlève le temps qu'il pourroit employer à méditer, qui perd chaque jour de ſes ſens & de ſa mémoire, & qui ira joindre dans peu Milord Maréchal, Voltaire, Algarotti? C'eſt dans l'âge où l'homme a toute ſa force que l'ame a le plus d'énergie. C'eſt alors qu'il peut produire de bons ouvrages, ſuppoſé qu'il ait les connoiſſances, les talens & le génie néceſſaires; mais l'âge détruit tout, l'ame s'affaiſſe avec le corps, ce dernier perd ſa force & le premier ſa vi-

gueur. Mon intention étoit bonne en compoſant ces rapſodies; il falloit une main plus habile & un ſtyle plus académique pour l'exécuter.

Vous vous étonnez de ce que les lettres de Philopatros parlent des encyclopédiſtes? J'ai lu dans leurs ouvrages que l'amour de la patrie étoit un préjugé que les gouvernemens avoient tâché d'accréditer, mais qu'en un ſiècle éclairé comme le nôtre il étoit temps de ſe déſabuſer de ces anciennes chimères. Cela doit ſe trouver dans un de ces ouvrages qui ont paru avant ou peu après le Syſtème de la nature. Ces ſortes d'aſſertions doivent être réfutées pour le bien de la ſociété. Enfin pour me juſtifier pleinement, je dois ajouter qu'ici en Allemagne on met tous les ouvrages que des ſonge-creux produiſent en France, ſur le compte des encyclopédiſtes: je parlois au public; j'ai donc dû me ſervir de ſon langage; car j'eſpère que vous aurez aſſez bonne opinion de moi pour croire que je ne confonds pas les d'Alembert avec les Diderot, avec les Jean Jaques & avec les ſoi-diſant philoſophes qui ſont la honte de la littérature. J'accepte avec plaiſir l'eſpérance que

vous me donnez de revoir Anaxagoras avant de mourir; mais je vous avertis qu'il n'y a pas de temps à perdre. Ma mémoire ſe perd, mes cheveux blanchiſſent & mon feu s'éteint, & bientôt il ne reſtera plus rien du ſoi-diſant philoſophe de Sans-Souci. Vous n'en ſerez pas reçu avec moins d'empreſſement, charmé de pouvoir vous marquer mon eſtime.

Sur ce &c.

Le 3 Décembre 1779.

Nous croyions vous voir arriver d'un moment à l'autre, lorsque je reçus votre lettre; quoiqu'elle m'ait fait plaiſir, elle n'a pas remplacé la ſatisfaction de vous voir en perſonne; cependant les raiſons qui vous ont empêché de faire le voyage ſont ſi déciſives, que je ſuis obligé d'y ſouscrire. Par quelle fatalité la gravelle va-t-elle ſe fourrer dans les reins d'un philoſophe? Ne pouvoit-elle pas ſe loger dans le corps d'un ſorbonniſte, d'un fanatique, d'un capucin ou d'autres animaux de cette eſpèce? Cette maladie eſt une des plus douloureuſes

dont la pauvre humanité ſoit affligée. Je vous conſeille de vous ſervir d'un remède de Madame Stefens; ici bien des perſonnes s'en ſont trouvées ſoulagées, & quoique les Anglois ſoient en guerre avec les François, je crois qu'un François peut calculer avec Newton, penſer avec Locke & ſe guérir par Madame Stefens. Voilà donc, mon cher Anaxagoras, ma ſentence prononcée, & je ne vous reverrai plus que dans la vallée de Joſaphat, s'il en eſt une. Pour Voltaire, je vous garantis qu'il n'eſt plus en purgatoire; après le ſervice public pour le repos de ſon ame célébré dans l'égliſe catholique de Berlin, le Virgile françois doit être maintenant reſplendiſſant de gloire, la haine théologique ne ſauroit l'empêcher de ſe promener dans les champs élyſées en compagnie de Socrate, d'Homère, de Virgile, de Lucrèce; appuyé d'un côté ſur l'épaule de Bayle, de l'autre ſur celle de Montaigne, & jetant un coup d'œil au loin, il verra les papes, les cardinaux, les perſécuteurs, les fanatiques ſouffrir dans le tartare les peines des Ixion, des Tantale, des Prométhée & de tous les fameux criminels de l'antiquité. Si les clefs du purgatoire euſ-

ſent été uniquement entre les mains de vos évêques françois, toute eſpérance pour Voltaire auroit été perdue; mais par le moyen du paſſe-partout que nous ont fourni les meſſes pour le repos des ames, la ſerrure s'eſt ouverte & il en eſt ſorti en dépit des Beaumont, des Pompignan & de toute leur ſéquelle.

Vous me faites plaiſir de m'informer de l'édition nouvelle qu'on prépare des œuvres de Voltaire; il ſeroit à ſouhaiter que les éditeurs élaguaſſent ces ſorties trop fréquentes ſur les Nonottes, les Patouillets & d'autres inſectes de la littérature dont les noms ne méritent pas de ſe trouver placés à côté de tant de morceaux inimitables, qui dignes de la poſtérité, dureront autant, & plus peut-être que la monarchie françoiſe. Les écrits de Virgile, d'Horace & de Cicéron ont vu détruire le Capitole, Rome même; ils ſubſiſtent, on les traduit dans toutes les langues & ils reſteront tant qu'il y aura dans le monde des hommes qui penſent, qui liſent & qui aiment à s'inſtruire. Les ouvrages de Voltaire auront la même deſtinée; je lui fais tous les matins ma prière, je lui dis: Divin Voltaire, *ora pro nobis!* Que

Calliope, que Melpomène, qu'Uranie m'éclairent & m'inſpirent! mon ſaint vaut bien votre ſaint Denys. Mon ſaint, au lieu de troubler l'univers, a ſoutenu l'innocence opprimée autant qu'il étoit en lui, il a fait rougir plus d'une fois le fanatiſme & les juges de leurs iniquités; il auroit corrigé le monde, s'il eût été corrigible. Ce petit échantillon, mon cher Anaxagoras, de liberté très-philoſophique, vous fera juger du peu de progrès que j'ai faits en ſorbonne ſous la dictée de mon docteur; il perd avec moi ſa peine & ſon temps; ſouvent ſa bonne ame gémit de ne pouvoir ramener au bercail de l'Égliſe cette brebis égarée, pour la tondre & l'écorcher; mais cette brebis, pareille au peuple anglois, ſe révolte & ſe gendarme contre le joug tyrannique qu'on lui veut impoſer. Ce ſont à préſent les François, les Eſpagnols & les Anglois qui jouent ſur le théâtre ſanglant & tragique de Mars; je les vois du parterre s'eſcrimer & joûter les uns contre les autres: la pièce qu'ils jouent me ſemble compoſée dans le goût de Crébillon; l'intrigue en eſt ſi compliquée, qu'on ne ſauroit deviner quel en ſera le dénouement. Le vent eſt le

nœud de toutes les pièces qui ſe jouent ſur mer, & je crains que par quelque boutade Éole ne nuiſe aux ſuccès de vos bons compatriotes. Si l'Impératrice de Ruſſie n'avoit ſignalé depuis long-temps ſon règne par ſes glorieux ſuccès, il lui ſuffiroit d'avoir établi ce code maritime pour rendre ſon nom immortel. Elle venge Neptune en lui rendant ſon trident, que des uſurpateurs lui avoient arraché. A l'imitation de Louis XIV, elle pourroit placer dans ſes palais un tableau repréſentant la légiſlatrice des mers conduiſant les pirates que ſa ſageſſe a ſu enchaîner à ſon char de triomphe. Mais tout ce que je vous écris, mon cher d'Alembert, ne vaut pas le remède de Madame Stefens. Conſultez vos médecins, & s'ils l'approuvent, ſervez-vous-en. Je fais des vœux pour que vos pierres ſe fondent, que vous puiſſiez jouir en paix des jours que le deſtin vous réſerve. Sur ce &c.

P. S. J'ai oublié de vous répondre touchant le buſte de Voltaire. N'inſultons pas à ſa patrie, en lui donnant un habillement qui le feroit méconnoître; Voltaire penſoit en Grec

Grec, mais il étoit François. Ne défigurons pas nos contemporains en leur donnant les livrées d'une nation maintenant avilie & dégradée ſous la tyrannie des Turcs leurs vainqueurs.

Le 22 Juin 1780.

Je ſuis bien fâché que l'état de votre ſanté ſoit aſſez mauvais pour m'ôter à jamais l'eſpérance de vous revoir. Je m'étois flatté que vous n'étiez incommodé que de maladies paſſagères & ſans conſéquence. Il faudra donc nous donner un rendez-vous à la vallée de Joſaphat, où quelques dévots aſcétiques prétendent qu'on s'amuſe beaucoup. Peut-être que j'apprendrai là le ſujet de vos plaintes & de vos ennuis, qui me ſont d'autant plus cachés que je ne ſuis pas informé du tout que vous ayez eſſuyé préſentement la moindre perſécution. L'Europe ſuppoſe que vous êtes auſſi heureux qu'un philoſophe peut l'être. Je ſais de longue main que l'uſage des prêtres eſt de s'acharner ſur les cadavres des philoſophes, & j'ai ſuppoſé que les

philoſophes s'en moquoient; on n'a qu'à laiſſer agir la corruption; elle empeſte les cadavres de telle ſorte, que les vivans ſont bien obligés de les enterrer, & j'oſe eſpérer qu'il eſt égal aux philoſophes dans quelle terre le caprice des vivans leur aſſigne leur ſépulture.

Je ne ſais ſi les lettres ſont mépriſées en France, ou ſi on les honore; mais je m'apperçois de la diſette des grands génies; les trônes de la littérature demeurent vacans faute de ſucceſſeurs, & l'Europe entière ſe reſſent de la diſette des grands hommes. J'en viens à Voltaire, auquel vous deſtinez un cénotaphe dans notre égliſe catholique de Berlin: je crois qu'il ne s'y plairoit pas. Il vaut mieux placer ſon buſte dans l'académie, où il n'y a rien à écraſer, & où le ſouvenir d'un grand homme qui joignoit tant de talens à tant de génie peut ſervir d'encouragement aux gens de lettres & les animer à mériter de la poſtérité de pareils ſuffrages. Nous ſommes âgés tous les deux; contentons-nous d'avoir vu la gloire d'un ſiècle qui honore l'eſprit humain, & vous-d'y avoir contribué. Aux beaux jours de Rome où Cicéron, Virgile, Horace floriſſoient, ſuccédèrent les

temps des Sénèque & des Pline, & à ceux-là la barbarie, & après la dégradation de l'eſprit humain revinrent les temps de la renaiſſance des ſciences. Laiſſons à la viciſſitude ſon empire, & béniſſons le Ciel d'être venus au monde dans le bon temps, où nous avons été les contemporains des talens & de génies cultivés. Quant aux prêtres, ils ſeront incorrigibles, juſqu'à ce qu'on en ait extirpé la race. J'eſpère d'apprendre de meilleures nouvelles de votre ſanté. Sur ce &c.

Le 2 Octobre 1780.

Je crois que le meilleur parti qu'on puiſſe tirer de la philoſophie conſiſte à nous rendre la vie ſupportable, & rien n'adoucit plus notre exiſtence qu'une certaine tranquillité d'ame qui bannit de l'eſprit les ſoucis & les idées ſombres qui l'inquiètent. Je m'en ferois accroire, ſi je pouvois me perſuader qu'un ignorant de ma trempe eût pu répandre la ſérénité dans l'ame d'un grand philoſophe, dans celle de notre Anaxagoras moderne; je trouve plus vraiſem-

blable que ce grand philoſophe ſe ſoit déterminé de lui-même à reprendre cette gaieté décente qui eſt l'attribut du caractère national des François : pour moi je touche à l'état d'impaſſibilité où l'âge mène les vieux radoteurs ; je vois, ſans m'inquiéter, naître & mourir ceux dont le tour vient ou pour entrer au monde ou pour en ſortir. J'ai cependant donné des regrets à la mort de l'Impératrice-Reine ; elle a fait honneur au trône & à ſon ſexe ; je lui ai fait la guerre & je n'ai jamais été ſon ennemi. Pour l'Empereur, fils de cette grande femme, je l'ai vu & il m'a paru trop éclairé pour ſe précipiter dans ſes démarches ; je l'eſtime & ne le crains pas ; & pour ce qui regarde les futurs contingens, il me ſemble que les géomètres qui peuvent les réduire en calcul, ſont plutôt en état de pénétrer dans l'avenir que ce que vous appelez les politiques, qui ſouvent ne voient pas le bout de leur nez. Cela étant, vous ferez plus de chemin avec trois courbes que moi avec de vains raiſonnemens qui n'approchent pas de ces calculs. Si l'on aſſembloit un congrès général des ſouverains de l'Europe, j'opinerois certainement pour qu'ils fuſſent tous

entre eux en paix & qu'ils vécuſſent en bonne harmonie; cependant ſur ce ſujet les *mais* ne finiroient point. Le parti le plus ſûr dans de telles circonſtances eſt d'abandonner aux deſtins les décrets de l'avenir & de recevoir avec une réſignation entière ce qui nous en avient.

Pour vous donner une preuve de ma tranquillité, je vous envoie une petite brochure qui tend à marquer les défauts de la littérature allemande & à indiquer les moyens de la perfectionner. Le Colonel de Grimm, qui eſt Allemand, pourra vous mettre au fait de ce qui regarde cette langue, que vous n'avez pas appriſe & qui n'en a pas valu la peine jusqu'ici; car une langue ne mérite d'être étudiée qu'en faveur des bons auteurs qui l'ont illuſtrée, & ceux-là nous manquent entièrement; mais peut-être paroîtront-ils quand je me promènerai dans les champs élyſées, où je préſenterai au cygne de Mantoue les idylles d'un Germain nommé Geſner & les fables de Gellert. Vous vous moquerez des peines que je me ſuis données pour indiquer quelques idées du goût & du ſel attique à une nation qui jusqu'ici n'a ſu que manger, boire, faire l'amour & ſe bat-

tre; toutefois on déſire d'être utile; ſouvent un mot jeté dans une terre féconde germe, & pouſſe des fruits auxquels on ne s'attendoit pas.

Puiſſe cette année où nous entrons être auſſi féconde en événemens favorables pour vous & pour la philoſophie que je le déſire! Puiſſiez-vous encore long-temps occuper la chaire de la raiſon de laquelle vous éclairez les Gaulois & les Welches! Ce ſont les vœux que je fais chaque jour pour l'Anaxagoras moderne.

Sur ce &c.

Janvier 1781.

L'ouvrage que je vous ai envoyé eſt l'ouvrage d'un *dilettante*, qui prenant part à la gloire de ſa nation, déſireroit qu'elle perfectionnât autant les lettres que l'ont fait les nations ſes voiſines qui l'ont précédée de quelques ſiècles. Loin d'être ſévère, je ne l'ai fouettée qu'avec des roſes: il ne faut pas abaiſſer ceux que l'on veut encourager; au contraire, il faut leur faire

voir qu'ils ont le talent & qu'il ne leur manque que la volonté de le perfectionner, & en cela une pédanterie groſſière & le manque de goût ſont les plus grands obſtacles qui les arrêtent. J'avoue que le génie n'eſt pas auſſi commun qu'on le croit, & que des hommes déplacés qui auront fait merveille dans un genre, ne réuſſiſſent pas également dans les autres. Dans les écoles & les univerſités de mon pays j'ai introduit la méthode d'inſtruction que j'ai propoſée, & je m'en promets des ſuites avantageuſes. Je ſigne volontiers mon arrêt touchant Marc-Aurèle & Épictète; toutefois vous ſaurez qu'en Allemagne la connoiſſance de la langue latine eſt bien plus commune que la connoiſſance de la grecque; pourvu que nos ſavans s'appliquent à bien traduire ces auteurs, ils mettront dans leur propre langue par ce moyen plus de force & d'énergie, qualités qui lui manquent encore.

Vous voulez bien vous intéreſſer à ma ſanté, & dans le temps que vous me félicitez d'en jouir, votre lettre me trouve dans le troiſième accès de goutte dont je ſuis accablé depuis mon retour de Berlin. Ce ſont des galanteries

dont l'âge favoriſe les vieillards. Je me conſole avec l'abbé de Chaulieu & avec tous les gouteux du vieux & du nouveau teſtament. Cela incommode un peu en écrivant; mais on ſe fait à tout, & je dis comme Poſidonius: ô goutte! tu ne m'empêcheras pas d'écrire au ſage Anaxagoras.

Ce Mr Mayer a été ici. Je vous confeſſe que je l'ai trouvé minutieux; il a fait des recherches ſur les Cimbres & ſur les Teutons dont je ne lui tiens aucun compte; il a encore écrit une analyſe de l'hiſtoire univerſelle, dans laquelle il a ſtudieuſement répété ce qu'on a écrit & dit mieux que lui. Si l'on ne veut que copier, on augmentera le nombre des livres à l'infini & le public n'y gagnera rien. Le génie ne s'attache point aux minuties, ou il préſente les choſes ſous des formes nouvelles, ou il ſe livre à l'imagination, ou ce qui eſt mieux encore, il choiſit des ſujets intéreſſans & nouveaux. Mais nos Allemands ont le mal qu'on appelle *logon diarrhœa*; on les rendroit plutôt muets qu'économes en paroles. Voilà bien du bavardage pour un gouteux; j'étois en bon train d'en dire davantage, ſi ma main (peut-

être à propos) ne m'arrêtoit pour ne vous point ennuyer.

Sur ce &c.

Le 24 Février 1781.

La nature a voulu que la ſanté & l'eſpérance fuſſent nos introducteurs dans le monde, pour nous faire illuſion ſur les maux qui nous attendent; & par une précaution outrée cette même nature craignant que nous ne fuſſions trop attachés à cette maudite vie, elle nous envoie les maladies & les infirmités, pour que nous y renoncions avec moins de regret. Nous ſommes tous les deux compris dans cette dernière claſſe; chaque jour nous faiſons des pertes & nous envoyons notre gros bagage prendre les devans, aſſurés de le ſuivre dans peu. Cette goutte dont j'ai été incommodé, je m'en ſuis délivré par l'abſtinence & par le régime. A préſent je n'y penſe plus, quoique je me prépare à quelque nouvelle viſite de cette hôteſſe importune. Tandis que la France fait bravement la guerre ſur mer aux Anglois, j'ai combattu la goutte

& je l'ai priſe par famine; il ſeroit à ſouhaiter que les Eſpagnols en fiſſent autant à Gibraltar.

Nous avons eu quelque petit mouvement dans l'Égliſe pour un ſujet de la plus grande importance. Vous ſavez que les proteſtans croient que la Divinité aime leur chant: je ne ſais quel poëte allemand a cru trouver un tas d'inepties dans ces beaux cantiques & en a compoſé de nouveaux, plus dignes, à ce qu'il croit, de l'être ſuprême. Cela a produit une ſciſſion dans l'Égliſe; les uns ſont pour les vieux, les autres pour les nouveaux. Le peuple crioit à l'héréſie ſans ſavoir pourquoi; les prêtres, jaloux les uns des autres, vouloient s'anathématiſer; les libraires ſe mêloient dans cette querelle; les uns avoient des éditions entières des nouveaux cantiques qu'ils vouloient vendre, d'autres avoient leur boutique pleine des anciens, dont ils n'auroient pu avoir le débit, ſi la nouvelle mode avoit gagné le deſſus. Dans ce conflit chaque parti m'a porté ſes plaintes, & en juge impartial j'ai décidé que chacun loueroit Dieu comme il le jugeroit le plus convenable; & la paix a été rétablie dans l'égliſe de Berlin. Mais admirez qu'un

incrédule ſert d'indigne inſtrument pour appaiſer le ſchisme naiſſant de ſon troupeau d'élus. Platon autrefois ſervit à fonder la religion chrétienne, Voltaire employa toute la ſagacité de ſon génie pour rendre les prêtres raiſonnables & le faux zèle tolérant; mais cette dernière entrepriſe étant trop forte, n'a pu être conſommée.

Il vient d'arriver une aſſez plaiſante aventure dans l'Empire. Un Prince, grand ami de votre Beaumont, archevêque de Paris, a une épouſe âgée de cinquante trois ans, & a fait connoiſſance avec un prêtre fanatique, qui lui a promis que ſon épouſe deviendroit enceinte, ſi on lui faiſoit dire une meſſe ſur le ventre, ajoutant qu'il ſe falloit pourvoir d'une foi robuſte pour que le charme opérât. Voilà qu'on dit des meſſes ſur le ventre, voilà que la femme du Prince ſe croit groſſe, voilà accoucheurs, accoucheuſes & témoins qui arrivent; mais le miracle manque, parce que le Prince n'avoit pas eu aſſez de foi. Notez que cette farce s'eſt jouée dans ce ſiècle philoſophique, dans ce XVIIIme ſiècle, où l'on dit que la raiſon s'eſt perfectionnée. Pauvres humains que nous ommes! Il paroît que la nature ne nous a mis

au monde que pour croire & que pour faire des ſottiſes. Et nous nous enorgueilliſſons encore! Je voudrois qu'avec des meſſes dites ſur le ventre on pût vous rendre la ſanté & la vigueur; mais comme cette charlatanerie répugne à tout philoſophe, il faudra vous borner au régime, qui eſt plus efficace que les meſſes. Je ſouhaite de tout mon cœur d'apprendre que votre ſanté eſt meilleure & que vous êtes en état de travailler comme autrefois. Sur ce &c.

Le 13 Avril 1781.

Quand on friſe la ſoixante & dixième année, on doit être prêt à décamper auſſitôt que le boute-ſelle ſonne; quand on a vécu long-temps, on doit connoître le néant des choſes humaines, & laſſé de ce flux & reflux de maux & de biens qui ſe ſuccèdent ſans ceſſe, on doit quitter la vie ſans regret. Quand on n'eſt point ce qu'on appeloit autrefois hypocondre, & qu'on nomme maintenant avec beaucoup plus d'élégance vaporeux, on doit enviſager gaiement le terme qui met fin à nos ſottiſes & à nos tour-

mens, & ſe réjouir que la mort nous délivre de ces paſſions qui nous damnent. Après avoir murement réfléchi ſur ces graves matières, je compte de conſerver ma bonne humeur tant que durera ma chétive & fréle machine & je vous conſeille d'en faire autant. Bien loin de me plaindre de ma fin prochaine, je dois plutôt faire excuſe au public d'avoir eu l'impertinence de vivre ſi long-temps, de l'avoir ennuyé, fatigué, & de lui avoir été à charge les trois quarts d'un ſiècle, ce qui paſſe la raillerie.

Je quitte cette matière qui pourroit vous paroître trop lugubre, pour vous remercier de l'anecdote de l'Empereur Léopold que j'ai trouvée dans votre lettre. Il faut avouer que les ſaints ont des reſſources que les profanes n'ont pas. Chez nous l'œuvre de la propagation n'eſt due qu'à une opération phyſique des plus communes. Chez les ſaints tout ſe fait par miracles; malheureuſement ils ne réuſſiſſent pas toujours dans ce ſiècle pervers. Toutefois ce que le prince a perdu en meſſes, il l'a gagné par le ridicule qu'il s'eſt donné par cette platitude.

J'ai appris ainſi que vous que le Céſar Joſeph a quelques démélés avec le ſaint père, encore

au ſujet d'une meſſe qu'il n'a point voulu dire pour Marie Thérèſe. J'oſe préſumer toutefois qu'ils ſe raccommoderont à la mort du Duc de Modène, & que le vicaire de Jéſus-Chriſt cèdera le Ferrarois aux deſcendans des Lorrains autrichiennifés; cette ceſſion du Ferrarois au moins vaut bien une meſſe, & l'ame de Marie Thérèſe l'apprenant, s'élancera du purgatoire en paradis. Cette aſſertion n'eſt qu'une hypothèſe, je ſuis laïque, & il n'appartient qu'à la ſorbonne de prononcer ſur ce qui peut ſe paſſer au ciel, au purgatoire ainſi qu'aux enfers.

J'ai oublié de vous dire que j'ai vu ces jours paſſés à Berlin un Prince Salm qui vient fraîchement de Paris; il m'a couvert de honte; je me ſuis trouvé ſi inepte, ſi mauſſade, ſi ſot en comparaiſon de lui, que je n'ai presque pas eu le cœur de lui répondre. Il eſt pétri de grâces, tous ſes geſtes ſont d'une élégance recherchée, ſes moindres paroles des énigmes, il diſcute & approfondit les bagatelles avec une dextérité infinie & poſſède la carte de l'empire du tendre mieux que tous les Scuderi de l'univers. Ah! père Bouhours, me ſuis-je écrié,

je ſuis contraint d'avouer que vous aviez raiſon, & que hors de Paris on ne trouve que ce gros ſens commun qui ne mérite pas qu'on en parle. Peut-être que le poëte duquel ſont les vers adreſſés au Cardinal de Bernis avoit la tête pleine des réflexions de la Rochefoucault, & qu'il juge ainſi que nos actions n'ont d'autre principe que l'amour propre & la vanité. Le Cardinal pourroit lui répondre que la critique eſt auſſi aiſée que l'art eſt difficile. Pour moi qui ſuis grand partiſan de l'indulgence, parce que je ſens que ſouvent j'ai beſoin de la rencontrer chez le public, je crois qu'il ne faut condamner perſonne ſans l'avoir entendu; de plus vous ſavez qu'il ne convient pas que le ſupérieur ſoit jugé par l'inférieur; or la dignité d'un Cardinal l'élève au deſſus de tous les rois de la terre, donc . . .

Je ſuis actuellement occupé à faire la tournée des provinces; ces occupations tumultuaires continueront jusqu'au 15 du mois prochain, où de retour en mon petit hermitage je pourrai vous écrire à tête repoſée & plus gaiement.

Sur ce &c.

Le 28 Mai 1781.

Je n'ai connu de Beaumont que l'archevêque de Paris digne d'être archevêque du Diable, ſi cet eſprit malfaiſant exiſtoit & qu'on lui rendît un culte. Je connois beaucoup Beaumont l'avocat, reſpectable par ſon éloquence, par ſes mœurs, ſurtout par la généroſité courageuſe avec laquelle il a ſoutenu la cauſe de la vertu opprimée; je n'ai pu lui refuſer mon eſtime. Pour l'abbé de Beaumont dont vous me parlez, je ne le connois que par le Diſcours que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Ce bon abbé me coupe la parole; il s'eſt malheureuſement aviſé de dire des choſes ſi obligeantes, ſi flatteuſes ſur mon ſujet, qu'il ne me reſte qu'à l'admirer & à me taire. Ah! mon cher d'Alembert, répétons quelquefois avec le bon Salomon les paroles les plus ſenſées qui lui ſoient échappées: Vanité des vanités, vanité de la gloire! L'homme eſt un atome noyé dans l'océan de l'éternité; le moment de ſa naiſſance touche à celui de ſa mort: le moins vicieux eſt le plus parfait, il paſſe ſes jours à élever ou à détruire; un être de cette eſpèce mérite-t-il

un

un panégyrique? Paſſe encore qu'on perpétue les noms de ceux qui nous ont appris à labourer, à moudre, à pétrir, à étancher notre ſoif par des liqueurs bienfaiſantes; paſſe qu'on éterniſe la mémoire de ceux qui perſuadèrent aux hommes de ſacrifier une partie de leur intérêt au bien de la ſociété; mais les autres qu'en dirai-je? Ils n'ont été loués qu'à cauſe qu'ils ont fait du bruit, & leurs enthouſiaſtes ſont les premiers à purifier leurs appartemens de guêpes & de frelons, parce qu'ils piquent en bourdonnant, tandis qu'ils ne touchent pas aux mouches, parce qu'elles ſont plus tranquilles. Ceci n'eſt point dit à l'égard de la bonne Thérèſe, qui ſortie du purgatoire par l'efficace des meſſes dites pour ſon repos, devide maintenant ſon roſaire en paradis. Ces guêpes, ces frelons déſignent un ceetain habitant des bords de la mer Baltique auquel vous rendîtes viſite il y a une vingtaine d'années. Ces jours paſſés je liſois ces vers:

Céſar n'a point d'aſile où ſon ombre repoſe,
Et l'ami Pompignan croit être quelque choſe.

Je répète ſouvent ces vers, ſurtout lorsque des bouches ou des plumes éloquentes diſtillent un encens élaboré & ſubtil qui entête & bouleverſe une pauvre cervelle dépourvue de philoſophie. Si les prêtres crient inceſſamment de leurs chaires: point de raiſon! point de raiſon! je voudrois qu'on dît tous les jours aux princes: point d'orgueil! point d'orgueil! ſouviens-toi que ta première habitation a été entre l'*inteſtinum rectum* & la veſſie. Je conviens que ſi les Quelus, les Maugiron, les Luynes, les vieux Duc de Richelieu, en un mot les courtiſans de vos rois, avoient tenu des propos ſemblables à leurs maîtres, la fortune de ces favoris en eût été moins brillante; mais peut-être Henri III auroit moins perſécuté les hérétiques, Louis XIII auroit plus ménagé le ſang de ſes ſujets, il ſe pourroit que Gènes n'eût pas été bombardée ſous Louis XIV, que la chambre de réunion n'eût pas été érigée & que les Hollandois fuſſent demeurés en paix l'année 1672, & ç'auroit été un gain pour la pauvre humanité. C'eſt aux grands philoſophes comme vous à prononcer ſur des réflexions ébauchées par un pauvre Tudesque: en

attendant, ma monade ſalue la vôtre & la prie, toutes les fois qu'elle voudra penſer à cet être qui végète au bord de la Sprée, de ſe ſervir du tube de l'abbé de Beaumont & de ne voir à travers que le beau fantôme que ledit abbé a créé. Sur ce &c.

Le 22 Juin 1781.

Me voici de retour des frontières des Sarmates que j'ai parcourues, & je ſuis bien aiſe de me retrouver dans ma cellule. C'eſt au Prince Salm, aux élégans à talons rouges à remplir le monde du bruit de leur nom & de leurs étourderies; mon âge m'éloigne de leur ſéquelle; il me porte à paſſer le reſte de mes jours avec les anciens que je joindrai dans peu, & m'éloigne des modernes avec leſquels ce n'eſt pas la peine de faire connoiſſance. Ne penſez pas, je vous prie, en liſant ce début, que j'aye des vapeurs, je vous aſſure qu'il n'en eſt rien. Je vois entre les mains des Parques s'accourcir le fil de mes jours, ſans que cela m'affecte; l'expérience journalière eſt une

école qui nous apprend la viciſſitude de notre être ; nos molécules qui s'échappent par la tranſpiration imperceptible, les différentes ſecrétions du corps, ainſi que les ſaignées, nous accoutument à mourir en détail : apprivoiſés à perdre des parties de nous-mêmes, nous nous encourageons à voir d'un regard ſtoïque la diſſolution totale de la matière qui nous compoſe ; mais lorsque l'imagination s'éteint, que la mémoire devient infidelle, que la vue baiſſe ou s'obſcurcit, chez la plupart des hommes l'amour propre ſe gendarme contre le temps qui leur enlève des propriétés qu'ils penſoient être indélébiles ; l'admiration qu'ils avoient pour leurs prétendues perfections, leur cauſe les regrets les plus ridicules ſur la perte de quelques qualités paſſagères de leur être, & ils ne ſe rappellent pas qu'ils n'étoient rien dans le ſiècle paſſé & qu'ils ſeront réduits à rien dans le ſiècle futur. Les vieillards pourroient bien encore trouver des ſujets de conſolation en ſe rappelant que l'on n'a de vrais amis que ſes contemporains, & que ce bien ineſtimable du ſage eſt perdu pour lui, s'il pouſſe ſa carrière à la ſeconde ou à la troiſième génération : la façon

de penſer, celle d'agir, ſi différente, ne s'aſſimile point; ils ſe trouvent donc iſolés dans la ſociété, comme on trouve dans les taillis quelques vieux chênes qui ont réſiſté aux injures du temps, & dont la cime deſſéchée & flétrie domine de beaucoup au deſſus du ſommet des jeunes arbres. Mais ces réflexions, quoiqu'elles ne m'affectent pas, paroîtront peut-être trop ſombres pour un philoſophe qui vit au centre des Sybarites de la Seine.

Je paſſe donc à des ſujets plus gais. Ce Céſar Joſeph dont vous faites mention, me fortifie & me corrobore dans le penchant que j'ai pour la ſecte acataleptique; les uns le diſent à Bruxelles, les autres à Paris, & je vous répondrai comme Madame de Sévigné: je ne crois ni l'un ni l'autre. Ce prince fait trembler tous les moines & les riches abbés de ſes États. On prétend qu'il hait les parjures & qu'il réduira exactement ces Meſſieurs à l'obſervance du vœu de pauvreté qu'ils ont fait. Voyez-vous, ce ſont là des biens que la guerre opère dans la chrétienté. Cette guerre coûte des ſommes immenſes; les princes empruntent; une nouvelle guerre, de nouvelles dettes; il

faut les payer, les reſſources manquent. Que faire? Il ne reſte qu'à dépouiller le clergé de ſes richeſſes, & la néceſſité contraint les monarques à recourir à ce ſeul expédient qui leur reſte. Si notre Calvin étoit témoin de ces événemens, voici ce qu'il diroit: Admirez, mes frères, les voies impénétrables de la providence; l'Être des Êtres, qui abhorre l'horrible & ſacrilége ſuperſtition dans laquelle l'Égliſe ſe trouve plongée, ne ſe ſert point de la voix des ſages pour rendre la vérité triomphante, elle ne daigne point opérer des miracles pour étouffer l'erreur enracinée; de qui ſe ſert-elle pour détruire les moines & pour faire diſparoître de la face de la terre ces organes vils & impurs du fanatiſme? Des rois, mes frères, c'eſt à dire de l'eſpèce la plus ignorante qui rampe ſur la ſurface de ce globe. Comment le grand Demiurgos amène-t-il ces ignorans à ſes fins? Par l'intérêt, mes frères. Pour cette fois, Intérêt infame, tu ſeras du moins utile au monde, en excitant les paſſions de ces demi-Dieux du ſiècle à piller le bien des prêtres; tu les armes du glaive deſtructeur avec lequel ils détruiſent cette engeance dont l'eſtomac ſacrilége & les

boyaux avides étoient ſans ceſſe bourrés de chair & de ſang. *O! altitudo* &c. Au moins ce n'eſt pas moi, mais Jean Calvin qui dit tout cela; je vous le déclare, Meſſieurs de la poſte; au cas que votre noble curioſité vous porte à ſavoir ce que contient ma lettre, vous ne confondrez point mon nom avec celui de Calvin. Je reſpecte trop le profond ſavoir de Mr l'archevêque de Paris & ſon faiſeur de mandemens, pour vouloir les ſcandaliſer, & perſonne ne conſidère plus que moi la déraiſon inaltérable de ce concile perpétuel de la ſorbonne antique, dont les déciſions ſont infaillibles. Pour vous, mon cher Anaxagoras, je vous prie d'être perſuadé de toute mon eſtime.

Sur ce &c.

Le 14 Juillet 1781.

Je ſuis obligé de confeſſer que vous êtes univerſel. Je ſavois depuis long-temps que vous aviez fait de grands progrès dans les hautes ſciences, je ſavois que le beau génie d'Horace ne vous avoit pas échappé; mais pour le Roi-

prophète, le muſicien favori de Saül, le plus célèbre faiſeur de cantiques de Jéruſalem, je ne me doutois pas que vous l'euſſiez aſſez étudié pour le citer. Ainſi pour faire étalage de mon érudition politique, je vous appliquerai le mot qu'un miniſtre d'Eſpagne dit à ſon roi lorsque la maiſon de Bragance lui enleva le Portugal: *Votre monarchie eſt comme un foſſé*, (ou votre ſcience,) *plus on la creuſe & plus on la trouve profonde.* Tout entre dans la ſphère de vos connoiſſances, de la lie hébraïque jusqu'au Roi-prophète: gare que la ſorbonne ne vous imite; alors on chantera dans Notre-Dame: grand Dieu, exterminez les Anglois, que les mères & les enfans ſoient écraſés contre les pierres!

Et nos chiens s'engraiſſeront
De leur ſang qu'ils lècheront.

Dans les régions pacifiques que j'habite on trouveroit ces vers dignes des Hurons & des Cannibales; mais tout ce qu'on rejette ailleurs eſt ſublime en ſorbonne. Ainſi j'eſpère qu'à quelque grande fête, en préſence de l'Empereur, on régalera Joſeph II de cet hymne,

Les vers de votre jeune homme ont de l'énergie; ſon talent eſt ſupérieur à ſon âge, gare qu'il n'ait le ſort de Pic de la Mirandole & de Baratier, qui tous deux moururent jeunes, victimes de leur génie prématuré. Mon banquier vous fournira quelque argent pour le poëte naiſſant. Des puriſtes de la latinité ont prétendu y trouver des galliciſmes; mais un âge auſſi tendre que celui du poëte excuſe tout. Que j'ai été ſurpris de me trouver avec la religion dans un même drame, moi qui n'ai jamais habité le même toît avec elle! Je vois bien qu'il n'y a qu'à vieillir pour apprendre par l'expérience que rien n'eſt impoſſible, & que celui qui a l'impertinence de vivre le plus long-temps trouve toujours du nouveau.

Si je voulois faire un recueil nouveau des choſes que j'ai vues, on en imprimeroit autant de volumes que de l'encyclopédie. En voici quelques unes pour échantillons. J'ai vu Louis XIV à peine au tombeau, mépriſé & oublié; j'ai vu Reines de France, une Poiſſon & une Madame l'Ange; j'ai vu le feu & l'eau ſe réunir, les Bourbons s'allier aux Habspourgs; j'ai vu les jéſuites détruits; j'ai vu la philoſophie tirer du puits la

vérité; j'ai vu des barbares refuſer la tombe à Voltaire; je vois des enfans rebelles ſe mutiner contre le Pape leur père, le houſpiller, le piller & le dégrader; je vois encore nombre d'autres choſes & je me tais. Si ce proſpectus plaît au public, le reſte de l'ouvrage coulera de ſource. Et vous, Meſſieurs les décacheteurs de lettres, ſi vous croyez ſavoir tout ce que je penſe en liſant ce peu de lignes, je vous avertis que vous vous trompez; & encore, ſi vous le ſaviez, vous n'auriez la mémoire chargée que de quelques balivernes de plus.

Mais vous, mon cher Anaxagoras, vous attendez de moi des épigrammes quand les ſymboles de l'hiver couvrent ma tête à demi chenue, que mon ſang ſe glace, que mon imagination ſe refroidit & que je traîne avec peine les membres cadavereux de mon ancienne exiſtence. Hélas! les roſes de mon bel âge ſe ſont fanées, & en tombant elles ne m'ont laiſſé que les épines de la caducité. Il ſeroit beau me voir avec une voix tremblante déclamer une foible épigramme contre Beaumont, lui qui mériteroit d'être déchiré par une troupe de Satyres & de Bacchantes. Cette lettre-ci, je

vous l'écris en brodequins; j'avois chauſſé le cothurne en vous écrivant la précédente.

Ainſi ſans chagrins, ſans noirceurs,
De la fin de mes jours poiſon lent & funeſte,
Je ſème encor de quelques fleurs
Le peu de chemin qui me reſte.

Chaulieu.

Anacréon, Chaulieu, Horace, Virgile, Voltaire, voilà mes évangiles poëtiques.... J'abandonne les beaux eſprits de l'ancienne loi à Beaumont, à la ſorbonne & à tous les non-penſeurs; ils peuvent faire ſauter les montagnes & les tranſporter s'ils veulent, pourvu qu'ils me laiſſent le Parnaſſe, il me ſuffit, au lieu de Notre-Dame & de ſainte Geneviève, j'ai les neuf Muſes avec Sapho; au lieu de ſaint Denys, j'ai Apollon, qui ne baiſe point ſa tête. Vous conviendrez qu'avec une telle compagnie un honnête homme n'eſt pas à plaindre. Du reſte on ne gagne point chez moi d'indigeſtion pour avoir mangé gloutonnement. Nous célébrons nos fêtes avec des figues & des pêches; des grappes de muſcat nous abreuvent, & tout ſe paſſe ſans enchanteurs & ſans enchantement. Vous

devriez vous réſoudre à partager avec nous nos agapes; votre foi vous en rend digne & nos frères vous recevroient à bras ouverts. Mais que dis-je? vous me renvoyez à la vallée de Joſaphat, & je crains que nous ne diſparoiſſions l'un & l'autre avant de nous y rencontrer. Si vous voulez une paire de brodequins du bon faiſeur, je vous en enverrai, car dans ce monde tout eſt folie, excepté la gaieté.

Sur ce &c.

Le 12 d'Août 1781.

Un ignorant de mon eſpèce s'édifie des leçons qu'il reçoit d'un ſavant de la première claſſe, & tels auteurs me paroiſſent moins abſurdes quand vous citez leurs paſſages que lorsqu'on lit leurs œuvres de ſuite. La malignité qui cite, tronque les originaux & rend hérétiques les paſſages les plus orthodoxes; le philoſophe qui cite, donne une apparence de bon ſens aux choſes les plus triviales. Je félicite donc ceux dont vous parlez de ce que leurs mauvais madrigaux ont été inſérés dans vos écrits. Je n'en ſuis pas moins

perſuadé que Virgile, Horace & Voltaire l'emportent de beaucoup à votre jugement ſur ces faiſeurs d'hyperboles, & que vous ne les mettrez jamais en parallèle avec Newton ni avec Deſcartes. Si mon jugement eſt téméraire, c'eſt à vous à le réformer.

J'aurois ſouhaité que la philoſophie & la raiſon euſſent détruit la ſuperſtition & le fanatiſme: il me paroît que les choſes prennent une autre tournure & que ſi le monſtrueux édifice de l'erreur ſe bouleverſe, on ne le devra qu'à l'épuiſement des empires, qui donne lieu à des ſyſtèmes de finance plus raffinés & plus perfectionnés. Je ſais qu'il y a quelques années que le Prince de Kaunitz travailloit à crayonner une ligne de démarcation pour preſcrire des bornes au pouvoir ſpirituel des vicaires du Chriſt au profit de l'autorité temporelle de ſes potentats. Ce ſera apparemment pour exécuter ce projet tout de ſuite que le Céſar Joſeph entame cette négociation avec le ſaint ſiége. La chaire de ſaint Pierre a été fondée ſur le crédit idéal de la banque du Vatican; les lettres de change payables dans l'autre monde perdent ſur la place, le crédit tombe; & quoi-

que ces ſymptômes n'annoncent pas une banqueroute générale, elles y acheminent le public imperceptiblement. On diminue en pluſieurs lieux le nombre des moines; ces organes de la ſuperſtition vont devenir paralytiques, le Suiſſe du paradis ſera réduit à n'être qu'évêque de Rome. Nous ne verrons pas ces beaux jours, cependant j'exalte mon ame comme Maupertuis l'enſeigne, & je vois ces belles choſes avec les yeux de l'eſprit, en béniſſant l'heureux ſiècle qui jouira d'un avantage qui n'a point été accordé au nôtre. Et vous vous étonnez que je ſois de bonne humeur, que je batte des mains & que je m'enivre des préſages flatteurs que mon imagination me fournit? Souvenez-vous que la tranquillité d'eſprit & la gaieté ſont la ſeule eſpèce de bonheur dont nous puiſſions jouir; c'eſt en nous-mêmes qu'il faut chercher notre fortune, non pas dans des choſes extérieures qui nous ſéduiſent par de fauſſes apparences; des imaginations agréables me conſolent des afflictions que me donnent de triſtes vérités: faites-en autant, mon cher d'Alembert; profitez du moment de votre exiſtence pour vous peindre tout en beau; que

votre imagination ajoute des décorations au monde qui l'embelliſſent, pour vous rendre votre exiſtence ſupportable, & ſongez que la vie eſt trop courte pour que ce ſoit la peine de s'affliger.

Je ne me rappelle point ce Mr du Bois dont vous faites mention; je trouverai peut-être à le placer ici, il faudroit le voir. La principale choſe eſt de ſavoir s'il a des mœurs & de la conduite; c'eſt de quoi vous pourrez facilement vous inſtruire. Vous voudrez bien que j'attende votre réponſe avant de me décider ſur ſon compte. Je vous ſouhaite de la ſanté & de la gaieté, en vous aſſurant de la part ſincère que je prends à tout ce qui vous regarde.

Sur ce &c.

Le 27 Septembre 1781.

J'ai été étonné du ſtyle de votre jeune écolier; & je crois qu'il fera fortune en France, ſi avec le temps il perfectionne ſon talent pour la flatterie, le plus néceſſaire pour réuſſir à la cour. Céſar ſe laiſſa encenſer par Cicéron & tant

d'autres. Auguſte avaloit à pleine gorge l'encens que Virgile, Ovide & Horace lui diſtribuoient à pleine meſure. Léon X préféroit les flatteurs aux apôtres, & votre Louis XIV recevoit avidement les éloges que lui diſtribuoit ſon académie, & s'il aimoit les opéra, c'étoit pour les prologues. Alexandre occupé à ſon expédition contre Porus, excédé de fatigue, s'écria: O Athéniens! vous ne ſavez pas ce qu'il m'en coûte pour être loué de vous. Pour moi qui ne ſuis pas fait pour me trouver en rang d'oignon avec ces Dieux de la terre, je crois qu'entendre une fourmi qui fait le panégyrique d'une autre fourmi, c'eſt l'équivalent des louanges que nous nous donnons. Notre devoir eſt d'être juſtes & bienfaiſans; on peut nous approuver, mais louer de miſérables vers de terre qui n'exiſtent qu'un inſtant & diſparoiſſent enſuite pour toujours, non, c'en eſt trop. Ayons le courage de nous borner à notre deſtinée, & ne ſouffrons pas qu'une imagination ardente, bourſoufflée d'hyperboles, nous élève au deſſus de notre être.

Je m'oublie en ce moment, & je ne fais pas attention que j'écris à un philoſophe qui pourroit

roit me donner des leçons de modeſtie & de ſageſſe, s'il en étoit beſoin. Je vois que vous penſez vous promener inceſſamment ſur les ruines de la ſuperſtition, & je ne crois pas ſa deſtruction auſſi prochaine. Si Joſeph l'apoſtolique humilie la proſtituée de Babylone ſelon le ſtyle élégant de Jurieu, ne penſez pas que la philoſophie y ſoit pour quelque choſe; mais enviſagez cette démarche comme un acheminement pour dépouiller le ſaint père de Ferrare. On ſouſtrait le clergé à la dépendance de Rome, pour que ce clergé ne ſonne pas le tocſin contre le Céſar qui dépouille le ſaint père. L'évêque de Vienne ſera obligé de chanter un Te Deum, pendant qu'on expulſera de Ferrare ſon chef ſpirituel. L'ambition & la politique des monarques abaiſſeront le ſaint ſiége dans tout ce qui eſt contraire à leurs intérêts; mais la bêtiſe, la crédulité, la ſuperſtition des peuples ſoutiendra pendant bien des ſiécles encore l'extravagance des fables accréditées. Souvenez-vous combien de ſiécles a duré le paganiſme & concluez de là que le nombre des philoſophes ne l'emportera jamais ſur celui des imbécilles, & qu'en tous ſiécles à peine trouvera-t-on un

philoſophe ſur cent mille habitans de ce globe. Ajoutez, s'il vous plaît, à ces raiſons l'éducation générale qui ne s'occupe qu'à inculquer des préjugés & des erreurs dans le cerveau tendre d'une jeuneſſe, qui les ayant ſucés avec le lait en conſerve une profonde impreſſion pour le reſte de ſes jours. Mais il eſt poſſible & vraiſemblable qu'on diminuera de beaucoup le nombre des cénobites, les organes & les trompettes du fanatiſme, & qu'en mettant les évêques ſur le petit pied, ils perdront les avantages du faux zèle & deviendront tolérans, n'ayant plus rien à gagner par leurs perſécutions. Voilà jusqu'où me mène mon calcul des probabilités. Croire que tous les hommes ſeront ſans erreurs, qu'ils deviendront tous philoſophes, cela eſt impoſſible par les raiſons que j'en ai alléguées plus haut; mais ſi on les peut rendre tolérans en détruiſant le fanatiſme, c'eſt tout ce à quoi l'on pourra parvenir. Laiſſons donc aller le monde comme il va, contentons-nous de pouvoir penſer librement.

Il dépendra de vous de m'envoyer ce Mr du Bois. Il me ſuffit de votre témoignage & je m'en rapporte à vous. Quand je lui aurai

parlé, je vous en dirai naturellement mon ſentiment. Toutefois je ſais bien que ce ne ſera pas en Pologne où il ſe ſera formé le cœur & l'eſprit. Je vous félicite de la naiſſance du Dauphin; je lui ſouhaite la ſageſſe de Marc-Aurèle, l'humanité de Céſar, la bonté de Tite & l'eſprit de Julien; car il ne faut ſouhaiter à un monarque françois pas moins que des qualités impériales. Et pour vous je vous ſouhaite ſanté & contentement, car vous poſſédez tout le reſte, & je ne puis rien déſirer pour vous des dons de la nature dont elle ne vous ait enrichi depuis long-temps. Sur ce &c.

Le 10 Novembre 1781.

J'ai reçu votre lettre le 7 Janvier, & la multitude d'affaires qui m'étoient ſurvenues m'a obligé de différer ma réponſe jusqu'à préſent, que me voilà de retour dans mon aſile philoſophique. Ne ſoupçonnez pas toutefois que le carnaval m'ait diſtrait par ſes attraits. Ces plaiſirs ne trouvent plus de priſe à mon âge, où l'on eſt mort au monde, où les glaces de

la vieilleſſe ont étouffé le feu des premières années, où enfin la végétation a ſuccédé à l'activité de la vie. Dans cette apathie il eſt difficile de croire qu'un vieillard puiſſe ranimer de loin l'ardeur de l'étude & des belles lettres, d'autant plus que le génie de la nation françoiſe s'encourage de lui-même. Les palmiers croiſſent chez vous comme au bord du Gange; ils ne ſe conſervent chez nous que dans des ſerres.

Il eſt ſans doute pérmis à un jeune écolier d'employer l'hyperbole, ſans elle il n'exiſteroit aucune louange. Je m'en ſuis auſſi ſervi quelquefois, c'eſt pour cela même que j'en tiens peu compte. J'ai fait dans ma jeuneſſe le panégyrique d'un cordonnier, que je trouvois le moyen d'élever preſque au niveau de cet empereur que Pline célébra ſi magnifiquement. Ce ſont des jeux d'eſprit dans leſquels l'imagination s'égaye; elle s'élève ſi bien au ſuperlatif, que le comble des louanges devient quelquefois le comble du ridicule.

Mais paſſons des panégyriques aux deſſeins du Céſar Joſeph. Vous ſaurez ſans doute que le pauvre Braſchi, pour conjurer les entrepriſes

attentatoires au ſaint ſiége, avoit réſolu de venir à Vienne, afin de fléchir le Céſar Joſeph & de ſoutenir ſur ſon troupeau tudeſque & hongrois la plénitude de la puiſſance que ſaint Pierre lui a confiée. A cela Joſeph a répondu que le ſaint père pouvoit venir à Vienne, s'il le vouloit, mais que ſon projet ne s'en exécuteroit pas moins. Reſte à ſavoir ſi la tiare s'humiliera devant la couronne impériale, ou non. Il faudroit, pour venger les Empereurs Fréderic II & Henri, qu'on reçût le pape à Vienne comme autrefois l'Empereur fut reçu à Canoſſe. Ce ſeroit venger l'honneur du trône, & tous les laïques, de la tyrannie épiſcopale. Cependant la pitié, qui parle en faveur des malheureux, ſe fait entendre à mon cœur & me dit: c'étoient les Hildebrand qu'il falloit punir, & non un pauvre pontife, qui bien loin de faire du mal, défriche les marais Pontins. L'inſolence révolte, la foibleſſe attendrit; il n'y a que les ames lâches qui ſe vengent d'ennemis vaincus, & je ne ſuis pas de ce nombre. Je laiſſe paiſiblement la proſtituée de Babylone ſiéger ſur ſes ſept montagnes. Pourvu qu'il abandonne ſes dogmes pour la morale & qu'il préche la

charité, je ſerai auſſi peu ſon ennemi que celui du grand Lama qui ſiége au Tibet. Je ne ſais ſi on brûle les quiétiſtes à Madrid, ou ſi l'on porte le deuil à Lisbonne pour une hoſtie volée; mais j'apprends (& je vous en félicite) la mort de l'archevêque de Paris. Ce Beaumont ne valoit pas Élie de Beaumont l'avocat. L'évêque étoit un ours mené en laiſſe par un exjéſuite, lequel inventoit & lui dictoit toutes les ſottiſes ſacrées que l'autre mettoit en œuvre. Le cagot devoit bénir le Ciel de ce que le nom de prêtre étoit encore en uſage; ce ſeroit bien pis, ſi on ne l'employoit plus; c'eſt toujours en ſuppoſant qu'un jour les hommes puiſſent devenir raiſonnables, ce qui toutefois me paroît impoſſible, vu le train du monde.

Vous ne devez pas vous étonner de ce que j'aurois voulu parler à ce Mr du Bois avant de l'engager. Vous ne ſauriez croire quelles caravanes arrivent ici d'inſectes littéraires, dont à peine on peut ſe débarraſſer, d'autant plus que c'eſt en Pologne où cette vermine pullule; & le ſéjour que le Sr du Bois a fait dans ce royaume, (où ne vont guère des gens de mérite,) faiſoient naître des préjugés défavorables, qu'il

ne pouvoit détruire qu'en prouvant le contraire par ſon mérite.

J'ai vu la plupart de nos académiciens. On m'a parlé, les uns d'une nouvelle planète, les autres d'une nouvelle comète; j'attends qu'ils décident de ſon ſort, pour l'honorer en conſéquence. Pour Mr la Grange, il calcule, calcule, calcule des courbes tant que vous en voudrez; Mr Formey fait des panégyriques, Achard de l'air déphlogiſtiqué, Véguelin étudie comment on auroit pu terminer plus vîte la guerre de trente ans, & moi je ne fais rien, ſinon des vœux pour votre conſervation, des malédictions contre la néphrétique & des ſouhaits pour le rétabliſſement de la paix de l'Europe.

Sur ce &c.

Le 23 de Janvier 1781.

Mon Dieu, mon cher Anaxagoras, quel fatras de philoſophie m'avez-vous envoyé! Le premier volume contient la réfutation de ſyſtèmes abſurdes qui ſe détruiſent d'eux-mêmes & qui ne méritoient pas tant de paro-

les pour être pulvériſés. Le ſtyle en eſt un peu trop déclamatoire & ne convient point à des matières de philoſophie. Quiconque veut traiter ces ſortes de ſujets, doit employer la méthode, une bonne dialectique & beaucoup de clarté; mais pour le ſecond tome, ciel! que vous en dirai-je? Comment y a-t-il encore des gens aſſez fous pour faire des ſyſtèmes dans ce XVIIIeme ſiècle, & créer un monde à leur fantaiſie, ſans avoir examiné ſi ce monde eſt éternel, & ſi cela n'eſt pas beaucoup plus vraiſemblable que de lui donner un commencement? Quel chaos que ce ſyſtème! Vouloir reſſuſciter les tourbillons de Deſcartes & les aſſimiler très-gauchement au ſyſtème de Newton! S'il eſt encore quelque place ouverte dans les petites maiſons de Paris, logez-y votre philoſophe au plus vîte. Ce ſera là un trône pour lui. Celui qui veut lutter contre Newton, doit être armé de toutes pièces & bien aſſuré dans ſes arçons; mais votre héros françois, au moindre petit coup de lance, ſeroit étendu ſur le carreau. Croyez-moi, tenons-nous-en à l'expérience: que la raiſon dirige la partie philoſophique, & que l'imagination ne déborde point la ſphère

de la poëſie. Cet ouvrage m'a mis de très-mauvaiſe humeur; mais j'ai voulu décharger mon chagrin dans votre ſein, pour m'alléger tant ſoit peu. J'avois déjà la goutte, le rhumatisme, une ébullition & la fièvre, & ces folies que vous m'avez envoyées, avoient presque achevé de m'accabler. Une mauvaiſe dialectique eſt la plus mortelle de toutes les maladies, quand elle entre dans un cerveau qui regimbe contre la déraiſon. Pour l'amour de Dieu, ſi vos François enfantent de pareilles balivernes, ne m'en accablez point. Laiſſez-moi partir tranquillement de ce monde-ci, ſans m'en dégoûter par les plates abſurdités d'auteurs qui penſent être philoſophes & qui ne ſont que des viſionnaires entêtés de leur folles illuſions. Sur ce &c.

Le 21 de Février 1782.

Vous n'avez pas été auſſi mal informé ſur mon ſujet que vous le croyez. J'ai eu une forte at-

taque de goutte à la main & au pied droit, & comme malheur eſt bon à quelque choſe, l'impuiſſance de me ſervir de la main droite m'a fait recourir à la main gauche, avec laquelle j'ai appris à écrire liſiblement. Cet exercice & celui de la patience eſt tout ce que j'ai profité de ma dernière maladie. J'ai rappelé dans ma mémoire les ſages préceptes du portique, quoique je ne me ſois pas écrié dans un moment de douleur comme Poſidonius: ô goutte! quoi que tu faſſes, je n'avouerai point que tu es un mal. Je me borne à ſupporter la douleur ſans m'en plaindre & ſans en nier l'exiſtence. Je ſuis bien fâché d'apprendre que vous avez ſouffert de la gravelle, tandis que j'étois garrotté par la goutte. C'eſt à l'âge qu'il faut s'en prendre. Le temps qui a détruit jusqu'au temple de Jupiter au Capitole, & qui n'a laiſſé aucun veſtige de la tour de Babel élevée jusqu'aux cieux comme vous ſavez, le temps, dis-je, vient beaucoup plus facilement à bout d'affoiblir & de rendre caducs des reſſorts auſſi fragiles que ceux dont le corps humain eſt compoſé; & cette fange dont nous ſommes fabri-

qués, réſiſte plus long-temps cependant à la deſtruction que le fer même, malgré ſa dureté. Vous ſaurez que je me ſuis informé combien de temps ſe conſervent les horloges qui ſont ſur les clochers des égliſes, & j'ai appris à mon grand étonnement qu'il faut tous les vingt ans au moins les renouveler tout à fait, parce que la rouille ronge & fait éclater des parties des reſſorts, ce qui en arrête le mouvement. Or nous deux, qui avons eu l'impertinence de vivre au-delà de la durée de trois horloges de fer, nous ne devons pas trouver étrange que notre machine ſe diſloque & que ſes infirmités nous annoncent ſa deſtruction prochaine. Tout nous avertit de l'empire que la viciſſitude exerce ſur notre globe. Rome, l'impérieuſe Rome apoſtolique ſuccombe ſous ſes enfans mutins, qui lui refuſent l'obéiſſance, décloîtriſent les cuculati, s'approprient leurs biens & ſecouent inſolemment le joug du purgatoire. Le vicaire du Chriſt va faire amende honorable à Vienne aux pieds du trône impérial; & vous entendez les hérétiques crier partout: *nous vous l'avions bien dit, que la proſtituée de Babylone n'é-*

toit point infaillible: ſi Braſchi l'étoit, il ne commettroit pas la ſottiſe de faire une démarche auſſi inutile que déplacée. Pour moi, quoiqu'à la vérité hérétique, je plains l'abbé du midi, (comme l'appelle le Prince de Ligne) de la ſituation déſolante où il ſe trouve; il eſt la victime de l'audace effrontée de ſes prédéceſſeurs.

L'abbé Raynal ſouffre d'un deſtin à peu près ſemblable: à préſent dans un affreux cachot de la Baſtille, après s'être trouvé il y a à peine ſix mois à côté du Céſar Joſeph, dînant à Spa en compagnie de ce monarque; j'avois cru qu'une ſauve-garde contre tout opprobre étoit d'avoir converſé une fois dans ſa vie avec un *caput orbis.* Il faut donc que dans ce ſiècle pervers il n'y ait plus d'abris pour la médiocrité contre les caprices de la fortune. O Salomon! ſi tu revenois au monde, tu confeſſerois qu'il y a bien des nouveautés arrivées de nos jours, que tu n'avois ni vues ni imaginées, & il s'en produira encore bien d'autres. J'abandonne, comme de raiſon, l'avenir aux vagues deſtinées; je me borne à demander uniquement à notre bonne mère Nature la conſervation du

ſage Anaxagoras, & j'abandonne à leur mauvais ſort les Braſchi, les Raynal, les ſucceſſeurs de Kouli-Kan, les ignatiens, les capucins & les Anglois. Sur ce &c.

Le 17 Mars 1782.

Non, mon cher Anaxagoras, mon zèle philoſophique ne s'eſt point exhalé contre vous qui êtes un vrai ſage, mais contre des écervelés, qui ſe couvrant du titre ſpécieux de philoſophes, s'aviſent de créer un monde à leur façon au bout du XVIIIeme ſiècle. J'avois préſumé que les progrès du bon ſens & des connoiſſances auroient au moins détrompé les ſcrutateurs de la nature de l'idée abſurde de l'origine que des imbécilles ont donnée au monde; mais notre auteur ſe met fièrement ſur les rangs, il détruit bien les ſyſtèmes qu'il attaque, ſurtout celui de Buffon: toutefois lorsqu'il arrange le ſien par un mélange bizarre & incompatible du ſyſtème de Deſcartes & de celui de Newton, & que je vois mon homme par ſa parole

créer & arranger l'univers, au lieu d'admirer ce puiſſant créateur, je lui aſſigne les petites maiſons pour demeure. Quiconque a bien examiné cette matière, conviendra que ſi l'on veut reſpecter les axiomes fondamentaux de la raiſon, il faut de néceſſité admettre l'éternité de l'univers. Le ſyſtème de la création entraîne des abſurdités à chaque pas qu'on fait pour l'établir; il faut nier l'*ex nihilo nihil eſt* que toute l'antiquité reſpectoit; il faut ſe perſuader qu'un être incorporel, (dont nous ne pouvons nous faire aucune idée,) forme la matière & agit ſur elle ſans contact; il faut aſſocier deux idées contradictoires, celle d'un Dieu bon & parfait à celle d'un ouvrage déteſtable qu'il s'eſt complu à faire. Le philoſophe des petites maiſons mépriſe ces petites difficultés; il franchit hardiment les abymes de l'incompréhenſibilité; les rayons de la vérité fondent ſes ailes artificielles & le précipitent comme Icare dans une mer de contradictions où va ſe noyer le peu de bon ſens qui lui reſte. Paſſez-moi cette comparaiſon trop poëtique; elle eſt un peu dans le goût de Balzac: vous la lirez avec indulgence,

quand réfléchiſſant que plein des déclamations du créateur pariſien & l'imagination échauffée par ſon ſtyle, il m'en eſt echappé quelque imitation dans cette lettre.

Tout le monde eſt ici tranquille. On ne crée rien, on ſe borne à jouir de ce qui eſt créé, & tandis que l'Empereur ſe chamaille avec le Pape & vous avec les Anglois, je roule mon tonneau comme Diogène, pour n'être pas ſeul déſœuvré. Sur ce &c.

Le 23 Mars 1782.

613852

BIBLIOTECA